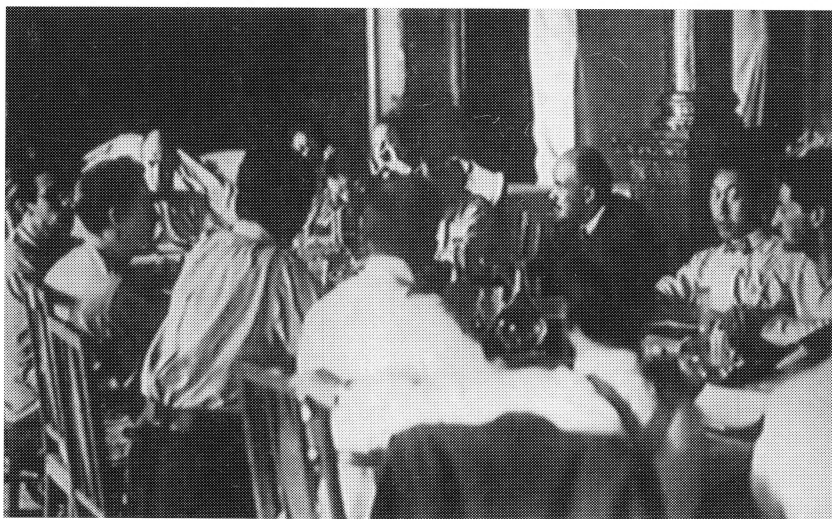


# cahiers

## LEON TROTSKY



### LA NOUVELLE HISTOIRE DE L'URSS

- Paul Siegel**  Le général Volkogonov assassine Lénine  
**P. Broué & A.V. Pantsov**  Lettre ouverte au citoyen Volkogonov  
**Michel Wattignies**  Les orphelins de Staline

**58**

*septembre 1996*

Revue trimestrielle  Institut Léon Trotsky

# CAHIERS LÉON TROTSKY

Revue éditée par l'Institut Léon Trotsky

---

L'Institut Léon Trotsky a pour but de promouvoir l'oeuvre de Léon Trotsky sous ses divers aspects [...], préparer la publication en langue française des *OEuvres* de Léon Trotsky [...] éditer les *Cahiers Léon Trotsky* destinés à établir un lien entre toutes les personnes intéressées par les travaux de l'Institut [...] et à permettre la publication de textes et documents concernant l'auteur et le mouvement ouvrier mis au jour au cours de recherches, regrouper ou recenser toute information, documentation ou archives concernant Trotsky et son OEuvre. (Extraits des statuts de l'Institut, association selon la loi de 1901).

---

## BUREAU DE L'INSTITUT LÉON TROTSKY

Pierre Broué, président et directeur scientifique, Gilles Vergnon, secrétaire,  
Rédaction des *Cahiers* : Pierre Broué, BP 276, 38407 Saint Martin d'Hères Cedex

### Administration des *Cahiers* :

Luc Aujame, 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle

---

## ABONNEMENT

Abonnement de soutien : 300 F, 350 F et plus

### Etudiants :

demi tarif pour les moins de 25 ans, sur présentation de la carte d'étudiant

• France : 4 Nos (1an) 130 F

### Particuliers :

• France : 4 Nos (1an) 250 F

• France : 8 Nos (2ans) 500 F

• Etranger : 4 Nos (1an) 300 FF

• Etranger : 8 Nos (2ans) 600 FF

### Institutions :

• France : 4 Nos (1an) 350 F

• France : 8 Nos (2 ans) 700 F

• Etranger : 4 Nos (1an) 400 FF

• Etranger : 8 Nos (2 ans) 800 FF

Tous les anciens numéros des *Cahiers* sont actuellement disponibles au prix unitaire de **50 frs pour les abonnés** (prix public de 80 frs) + frais de port.

Petite collection du N° 1 à 20 : 600 frs (+ 45 frs de frais de port)

Grande collection du N° 1 au 39 : 1 500 frs (+ 80 frs de frais de port)

**Pour l'étranger** les prix indiqués ne sont valables que pour des paiements en francs français sur une banque française (ou correspondante) ou par mandat postal international,

sinon les frais bancaires s'élèvent à 100 frs.

Ainsi tout paiement en monnaie étrangère doit être majoré de 50 frs (frais de change) et tout paiement sur une banque étrangère de 50 frs (commission pour la banque)

**Règlement** à l'administration des *Cahiers Léon Trotsky*

par chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de LUC AUJAME

à adresser à Luc Aujame - 477 chemin du Puits, 69210 Fleurieux sur l'Arbresle, France

---

N° ISSN 0181 - 0790

Commission paritaire 61601

Directeur de la publication : Pierre Broué

# cahiers

## LEON TROTSKY

---

n° 58

septembre 1996

---

### Espagne 1936, soixante ans après

— Lettres de **Miguel Camasata** à **Cristobal Conejero**  
..... 3

### LA NOUVELLE HISTOIRE DE L'URSS

**Pierre Broué** — Sur l'Histoire au temps d'Eltsine ..... 9

**Paul Siegel** — Le général Volkogonov assassine Lénine ..... 15

**Pierre Broué** — Notes sur la biographie de Trotsky  
par Volkogonov ..... 41

**Pierre Broué & A.V. Pantsov** — Lettre ouverte au citoyen  
Volkogonov ..... 45

**Pierre Broué** — Les tueurs sont aussi des menteurs ..... 53

**Pierre Broué** — Le *Lénine* de Volkogonov ..... 63

**Michel Wattignies** — Les orphelins de Staline ..... 75

<b>Pierre Broué</b> — Littérature et Histoire avec Stephen Koch ....	87
<b>Pierre Broué</b> — Le Togliatti de Aldo Agosti .....	95
<b>Pierre Broué</b> — Un peu de nouveau sur la répression en URSS .....	109
<b>Pierre Broué</b> — Les “ trotskystes ” et la classe ouvrière soviétique .....	117
 <b>LES DÉPARTS</b>	
— Florestan Fernandes .....	126
— Calvès André .....	126
— Georg Scheuer .....	127
 Réponses à des critiques peu bienveillants .....	 128

Photo de couverture : Lénine, lors d'une réunion de commission durant le IIème  
Congrès de l'IC, Juillet 1920

## ESPAGNE 1936

### Le Soixantième anniversaire

# Lettres de Miguel Camarasa à Cristobal Conejero

*Média et revues de grand tirage ont fêté à leur façon le 60e anniversaire de la Révolution et de la Guerre d'Espagne. De la première en n'en parlant même pas, la gommant jusque dans les titres. De la seconde en écrivant souvent n'importe quoi.*

*Heureusement qu'il y a Ken Loach !*

*Nous ne sommes liés ni à la mode ni à la chronologie et n'attendons pas les décennies pour célébrer les combattants espagnols, les premiers à lutter contre le fascisme international, les armes à la main. Nous allons pourtant célébrer cet anniversaire dans l'intimité.*

*La correspondance qui suit nous a été confiée par Antoine Conejero. Il s'agit des lettres adressées à son père, **Cristobal Conejero**, travailleur immigré en France, par un conseiller municipal socialiste de Caudete, au Levante, **Miguel Camarasa**, ouvrier agricole, alors âgé d'une quarantaine d'années, père de deux enfants, aussi pauvre que combatif, un dirigeant des travailleurs de son gros bourg.*

*Nous avons procédé à quelques coupures dans les rares passages strictement personnels de cette correspondance.*

Caudete le 6 juillet 1936

Mon cher ami Cristobal,

(...) En ce qui concerne ce que tu dis, que tu croyais que, dans l'autre lettre que je t'ai écrite, il y en aurait plus, tu comprendras que, pour te raconter tout ce que représentent nos luttes, il faudrait écrire un roman et c'est pour ça que j'ai été très content de lire dans ta lettre que tu viendrais l'été prochain et qu'ainsi je pourrais te raconter de vive voix toute mon histoire.

En ce qui concerne les questions que tu me poses dans ta lettre sur le présent et sur l'avenir, je dois te dire à toi, qui n'ignores pas le retard traditionnel de notre bourg, que, malgré tout, il évolue comme tous les autres et je t'en donne les preuves suivantes.

Aux élections pour les députés de 1931, nous avons eu ici 750 voix; dans celles de 1933, également pour les députés, utilisant toutes sortes de pressions et de menaces, les bourgeois menaçaient de conquérir tous les sièges et disaient qu'il n'y aurait pas de travail pour nous si nous ne votions pas à droite, nous avons obtenu 916 voix. Et le 16 février (1936), malgré les multiples pressions des patrons et la force publique qui menaçait nos camarades de ses fusils et de ses mitrailleuses pour qu'ils ne votent pas, nous avons obtenu 1420 voix, alors que la plupart du temps on nous arrachait les bulletins des mains jusque devant les urnes, et comme tu le verras, sans ces pressions, nous aurions eu plus de 2000 voix.

Aussi dois-je te dire, mon ami, que la situation dans l'avenir nous appartient, aussi bien au niveau de notre bourg que nationalement. Je crois que tu n'ignores pas que l'Espagne a fait un pas en avant dans la question révolutionnaire dont le point de départ a été, le 16 février dernier, l'alliance avec la petite bourgeoisie à travers un projet de gouvernement.

Le Parti socialiste et les autres partis ouvriers que nous soutenons par notre appui au Front populaire, nous sommes convaincus que nous n'obtiendrons pas de ces gouvernements la totalité de nos aspirations mais que nous sortirons de cette situation pour réorganiser et refondre nos fédérations nationales, en refondant tous les ouvriers sur une même tactique. Déjà l'Union des travailleurs universitaires est entrée dans l'Union générale du Travail, les Jeunesses communistes ont fusionné avec les Jeunesses socialistes et, en outre, on est en négociations avec la CNT pour former un front ouvrier où il ne s'agira pas pour nous, travailleurs, de nous critiquer les uns les autres, mais, sur tous les terrains

où il faudra lutter contre la bourgeoisie, nous serons tous unis pour combattre sur le même mot d'ordre.

Tu sais aussi combien ma joie fut grande quand j'appris que le Front populaire avait gagné en France et avec la plus grande avance pour le Parti communiste et le Parti socialiste. La bourgeoisie de France avait commencé une campagne de discrédit contre les gauches espagnoles, croyant appuyer chez elle la campagne contre les gauches, mais cela ne lui a servi à rien.

Ami Cristobal, la bourgeoisie du monde entier se prépare de nouveau à faire un nouveau massacre et se prépare pour cela au réarmement de toutes les puissances. Face à cela, il faut que nous, les travailleurs, nous fassions un bloc pour pouvoir ainsi porter à la classe capitaliste un coup définitif. (...)



4 août 1936

Cher Ami Cristobal,

Tu dois savoir comment j'ai reçu tes lettres et tu me pardonneras de ne t'avoir pas tout raconté dans la première, je crois que tu te rendras compte de la nature et de l'énormité de nos préoccupations dans les moments présents.

Cristobal, en ce qui concerne le moment présent, il faut dire que le mouvement ne nous a pas surpris, car nous avons observé les rapports que les fascistes entretenaient avec la Garde Civile et tout ce que tu voudras, dans un complot qui allait jusqu'au ministre de l'Intérieur en personne; nous ne pouvions agir car nous voyions bien que les policiers étaient armés et nous leur avons donc retiré le service de nuit, et c'est la Garde Civile qui l'a fait, et, depuis, toutes les nuits, les rues étaient pleines d'inscriptions sur les façades, disant « *Vive le fascio !* » etc, qui étaient faites par la Garde Civile, que nous n'avons jamais pu surprendre. Mais, deux jours avant le début du mouvement, le capitaine de la ligne a reconcentré la Garde civile à Almanza afin de s'emparer d'abord d'Almanza puis de Caudete, mais leur affaire a mal tourné, puisqu'à Almanza, ils ont pris la cité et se sont emparés de l'Hôtel de Ville, mais qu'ensuite les milices d'Almanza les ont attaqués et ils ont dû abandonner et se sont enfermés dans la caserne où ils ont réussi à avoir de l'eau par un puits et refusaient de se rendre.

Quand nous avons appris ça, nous avons mobilisé les milices et aussitôt après, nous avons publié une affiche disant que, dans un délai de deux heures,

devaient être présentées toutes les armes à feu, longues ou courtes, et nous avons récupéré 150 escopettes et quelques pistolets. Nous disions aussi sur l'affiche que tous ceux qui, après neuf heures du soir, sortiraient dans la rue ou paraîtraient à leur fenêtre ouverte dans le bourg seraient accueillis à coups de feu. Cette nuit-là, on a abattu un grand propriétaire à une de ses fenêtres. Les miliciens lui ont tiré dessus et il est mort sur le coup.

L'autre jour, on a préparé des registres et on a commencé les arrestations.

Jusqu'à présent, il y a eu six morts parmi leurs chefs et ton ami Franco Valentín qui était un idiot du village.

En outre, nous avons environ 50 prisonniers, tous des ennemis significatifs, dont la majorité va connaître le même destin que les six dont je t'ai parlé avant, de sorte qu'ici à Caudete il n'y a personne qui ait échappé au châtimeut.

En ce qui concerne le panorama national, le mouvement est complètement écrasé par le peuple; il reste quelques foyers qui résistent encore, et c'est parce que le gouvernement essaie de faire le moins de victimes possibles aux gens de gauche, parce que, dans les endroits où ils dominent encore, ils prennent nos camarades pour leur servir de boucliers et, quand ils voient que notre aviation va les bombarder, ils font sortir dans la rue tous les enfants et les femmes de gauche afin qu'ils soient les premiers tués et c'est pour ça que le gouvernement freine. Mais il n'y a pas d'autre remède qu'une action énergique, et c'est la malchance quand l'un des nôtres tombe. Je propose que, pour chaque camarade qu'ils nous tuent, nous décidions de tuer 500 d'entre eux, sinon de les exterminer entièrement. Je crois que cela va être la fin de ce fléau qui pèse sur l'humanité.

Cristobal, si tu lis la presse, tu verras comment luttent nos milices; c'est un enthousiasme féroce qui les a animées à Albacete, restée une semaine au pouvoir des fascistes, quand est arrivée une colonne d'Alicante qui s'est unie aux milices d'Almanza et de Jecla; la lutte a commencé à 10 heures du matin, ces gens se sont rendus à deux heures de l'après-midi; là ce sont les milices qui sont entrées les premières à Albacete et, en deux heures, elles ont tué plus de 500 fascistes et, après, elles se sont livrées à une chasse aux têtes de bourgeois et tous ceux qu'ils rencontraient étaient tués sur-le-champ.

Ainsi, mon ami, tu vois que la victoire est à nous et on va nettoyer complètement la bourgeoisie. Quelle joie ce serait si nous étions ici ensemble. Je t'écrirai une autre lettre pour te dire comment ça se passe ici, mais pour le moment je te quitte en levant le poing et en criant « Vive la Révolution ! ».



PS. Cristobal, j'ai oublié de te dire qu'ici nous avons brûlé toutes les églises et les monastères, même la Vierge, ce qui fait que, si tu viens, tu ne trouveras pas un seul bâtiment où aller entendre la messe.

*Antoine Conejero n'a pas trouvé d'autres lettres aussi riches que ces deux-là. Une fois en 1937 et une autre fois en 1938, le maire socialiste de Caudete écrit à son vieil ami. C'est seulement pour lui promettre d'écrire quand il en aura le temps et pour lui faire part de sa confiance intacte en même temps que pour demander ce qu'on pense de tout ça en France. Ainsi, le 8 septembre 1938:*

« Je voudrais bien que tu me dises quelque chose de l'ambiance qu'il y a aujourd'hui à propos de cette guerre, de cette invasion que nous subissons de la part du fascisme traître ; nous sommes bien entendu convaincus que la victoire est à nous ».

*Miguel Camasata a été arrêté lors de l'arrivée des troupes franquistes à Caudete. Il a été fusillé au printemps de 1939. Il laissait une veuve et deux enfants ainsi que, pour les rares survivants, le souvenir d'un homme aussi pauvre qu'intègre, aussi enthousiaste que réfléchi, un vrai socialiste, un authentique révolutionnaire.*

*Ces lettres personnelles modestes nous aident à comprendre comment les travailleurs espagnols interprétaient le Front populaire en termes d'unité, comment c'est du point de vue de la révolution qu'ils jugeaient des développements politiques, ce qu'ils pensaient de certains ministres de la bourgeoisie et le souci qu'ils avaient d'être compris.*



## *Présentation*

**Pierre Broué**

# **Comptes rendus sur l'Histoire au temps d'Eltsine**

Tout le monde est en principe informé aujourd'hui de la déformation que firent subir à l'histoire Staline et les historiens à son service. Je dis « en principe » car je n'oublie pas qu'il n'est pire sourd que celui qui ne veut entendre et que, sur le terrain de l'histoire soviétique aujourd'hui, il ne manque pas en France de commentateurs et d'observateurs sourds.

L'ampleur des falsifications, fabrications et mensonges était telle cependant que leur dynamitage donna *ipso facto* un exceptionnel crédit à tout ce qui fut dit et écrit presque aussitôt : on se souvient des dérisoires tentatives de barrage de Gorbatchev et de l'avalanche des travaux d'historiens jeunes et vieux dans un tout premier temps.

En fait, le poids de la nouvelle situation au sommet se fit bientôt sentir : ce qui est écrit avec la bénédiction des dirigeants au lendemain d'une ère de mensonges énormes n'est pas forcément la vérité. Il faut probablement ajouter « au contraire ».

Dans la mesure où ce n'est pas, disons, une démocratie politique et sociale qui a succédé en ex-URSS à la dictature totalitaire de Staline et de ses rejetons politiques, cela n'a évidemment rien d'extraordinaire. Les nouveaux maîtres devaient obligatoirement prendre leurs distances à l'égard de l'ancien, tenter de rompre aux yeux des nouvelles générations leurs liens de dépendance, de

vassalité et de complicité, bref leur filiation avec le tout-puissant *Gensek*, le secrétaire général.

La conséquence est que l'histoire qui fleurit dans les librairies dans les lendemains d'imposture démasquée n'est pas forcément une histoire de vérité, mais le plus souvent celle d'une imposture aménagée. Ainsi en fut-il sous Nikita Khrouchtchev. Ainsi en est-il plus encore sous le nouveau « tsar » Boris Eltsine.

Ce qui est vrai de l'ex-URSS en général est vrai aussi des pays qui furent ses vassaux. Il serait intéressant de voir par exemple comment Walter Ulbricht, maître de son parti sous Khrouchtchev et ses successeurs, a réécrit l'histoire du stalinisme allemand et comment ses fonctionnaires en matière historique ont dégage sa responsabilité, réelle, la répartissant arbitrairement entre Staline, lui-même, et certaines de ses victimes, comme Heinz Neumann.

De façon générale l'histoire de l'ère khrouchtchévienne réussit à masquer presque totalement le rôle des « fidèles lieutenants » et des « frères d'armes » de Staline, par exemple dans la grande purge et le massacre des années trente, où les bureaucrates survivants sont devenus des hommes qui « ont bien failli être victimes de Staline » -- et qui donnent à ce titre des témoignages pris en compte par certains historiens occidentaux.

On aurait tort cependant de transposer mécaniquement et sans d'infinies précautions l'histoire soviétique du temps de Khrouchtchev et l'histoire russe du temps de Boris Eltsine. Entre les deux, il s'est écoulé plusieurs dizaines d'années et des changements politiques et sociaux qui n'ont pas encore été appréhendés. Cela se mesure facilement au fait que l'histoire américaine de l'Union soviétique du temps de la Guerre Froide, devenue hier et avant-hier totalement obsolète, connaît, malgré les « terrifiants pépins de la réalité », une vogue indéniable chez les éditeurs et dans la grande presse.

Le fait qu'il s'agisse d'une histoire médiocre autant que systématiquement faussée peut-il à lui seul expliquer sa résurrection ? Bien sûr que non, pas plus que l'invocation des « révélations des archives » qu'invoquent ceux qui, à défaut de lecteurs, recherchent des croyants prêts à payer : pour ceux-là, l'essentiel est d'affirmer, comme le démontre l'ahurissante réponse d'un historien à un lecteur sceptique, dans une revue d'histoire de grande diffusion, sur la « manipulation » des intellectuels :

« Cette lettre est malheureusement symptomatique de l'état d'esprit d'une partie de l'opinion française qui refuse de voir les choses en face, telles qu'elles sont **révélées** par les archives de Moscou »

Révélations et arguments d'autorité seraient-elles les deux mamelles nouvelles auxquelles se rattache le genre littéraire nouveau de cette école ancienne ?

Parmi les autres facteurs d'explication de ce changement, il faut mentionner, en le soulignant, le rôle des dollars. Le billet vert est devenu un facteur capital de l'historiographie. Il est le droit d'entrée nécessaire pour l'accès à certaines archives dites « fermées » et particulièrement celles qu'on appelle « secrètes » et qui, à Moscou au moins, ne s'ouvrent que devant lui : si vous entendez un historien occidental médire d'archivistes ex-russes, soyez sûr que c'est parce qu'il s'est heurté à l'incorruptibilité de certains.

C'est aussi le dollar qui est à l'origine de ce qu'on peut appeler une « préférence impériale », puisqu'il permet d'autoriser, moyennant des sommes élevées, la consultation des archives secrètes — celles du KGB notamment -- à des gens incompetents dans ce domaine mais qui sont introduits par une firme ou une institution qui a pignon sur rue et le portefeuille ouvert.

C'est enfin le dollar également qui est à l'origine de la crédibilité que l'on accorde (et qu'on diffuse par voie médiatique), aux vieux assassins professionnels, menteurs par formation et par nécessité -- que l'on ne critique pas dans l'édition de leurs souvenirs, au moins autant parce qu'il ne faut pas nuire à leur crédibilité, donc à leur rentabilité que par ignorance pure et simple. Sans doute considère-t-on chez certains éditeurs qu'il suffit d'être un tueur pour être intéressant et que les tueurs ne peuvent dire de mensonges !

Les informations qu'un John Costello, brillant spécialiste des « affaires » d'espionnage, extrait des archives d'Orlov, sont à certains égards affligeantes de médiocrité simplement parce qu'elles l'obligent à se mouvoir en terre inconnue. Elles sont du coup aussi étroites que son horizon politique et minces que ses connaissances de départ. Comment cet homme qui, de toute évidence, ne sait rien de ce que furent et de ce que signifièrent les Journées de mai 1937 à Barcelone dans l'histoire du monde et celle du stalinisme, pourrait-il déceler les éléments nouveaux d'information et d'interprétation que comportent là-dessus les papiers d'Orlov ?

Et il est aussi désolant de constater que le couple Schecter, ceux qui ont interrogé Soudoplatov, révèlent eux aussi en permanence leur ignorance. Rien d'étonnant dans ces conditions qu'ils avalent les fables du vieillard qui est devant eux : il ne leur dit que rarement des fragments de vérité mais, la plupart du temps, quand il ne fabule pas purement et simplement, il bricole ses souvenirs et quelques autres. Comment ceux qui l'interrogent s'en apercevraient-ils, s'ils n'ont pas à l'avance des points de repère solides sur ces questions et en particulier une solide connaissance des archives concernées ?

Enfin, il faut le souligner vigoureusement, le conditionnement le plus lourd dans le type de société — ou les débris de société -- sur laquelle règne Boris Eltsine est évidemment avant tout politique. On le ressent parfois de façon hallucinante. Les hommes qui ont à « présenter » ces documents en Occident ne connaissent pas les nuances de la politique d'appareil et ne tressaillent même pas quand ils s'aperçoivent -- bien avant leur lecteur -- qu'on a torturé pendant des mois en URSS des tueurs du GPU, dans la prison du GPU, pour leur faire avouer qu'ils n'avaient **pas tué Lev Sedov** !

Toute l'œuvre « historique » du général Volkogonov est la meilleure illustration de ce que nous venons d'écrire. Cet ancien officier politique stalinien devenu l'homme de confiance de Boris Eltsine, est le meilleur exemple du rôle assigné en URSS par l'« histoire », c'est-à-dire l'histoire officielle -- car c'est là que l'on est revenu. Dans le temps où la maison Progres annulait le contrat qui la liait à Fayard, de façon d'ailleurs avantageuse, pour publier la traduction de ma biographie de Trotsky, il y trouvait, lui, place, sans peine, pour le même titre. Pour Volkogonov et son patron, ce dont il s'agissait, c'était en effet avant tout de détruire, moralement et politiquement, Lénine et Trotsky.



Certains parlent aujourd'hui de la mondialisation de l'économie. Je suis tenté ici de parler de la « mondialisation de la calomnie ». Car si les auteurs russes officiels se contentent souvent de suivre le modèle de l'école historique américaine de « guerre froide », il est des auteurs occidentaux pour imiter les uns et les autres.

Deux ouvrages se distinguent ici par la publicité dont ils ont bénéficié, sur les mêmes thèmes simplistes auxquels s'ajoute, de façon obligatoire pour

l'Occident, celui de la proximité entre bolchevisme / communisme et nazisme / fascisme.

Il ne manque pas d'intérêt de relever qu'aucun de ces auteurs n'est un des spécialiste des questions qu'il s'est mis à traiter dans le nouveau courant de la mode.

L'un des deux est connu et reconnu comme un grand historien : c'est François Furet, un ancien membre du Parti communiste français, auteur d'analyses novatrices, sinon géniales, sur l'histoire de la Révolution française et qu'on a découvert avec stupeur sur les sentiers de l'historiographie communiste de la Guerre froide, ce à quoi rien ne le prédestinait, même pas sa qualité de professeur à l'université de Chicago.

On se demande, à le lire, où il a trouvé le temps de réunir une documentation sur l'immense sujet qu'il traite, bien qu'il s'y soit intéressé, au moins en amateur, toute sa vie, dans un sens puis dans l'autre. Les mauvaises langues murmurent qu'il aurait bénéficié de fiches de lecture de l'équipe de recherche groupée autour de Stéphane Courtois et de *Communisme*, un groupe et une revue qui doivent beaucoup à la bienveillante protection de M. Charles Pasqua, président du riche conseil général des Hauts-de-Seine, lequel ne semble pas s'être auparavant beaucoup intéressé à l'histoire.

L'autre est aussi une sommité universitaire. L'Américain Stephen Koch, bourré de talents, dit sa publicité, est connu comme critique littéraire et romancier, dirige à l'Université de Columbia le département de l'Écriture. Il est sûr de lui et tranchant, charmeur aussi. Pourquoi celui-là s'est-il mis en tête d'écrire un livre sur les intellectuels face aux agents de Moscou et, du coup, à travers une série d'épisodes de la vie de Willy Münzenberg, de retracer l'histoire d'une période décisive de l'histoire de l'Internationale communiste ? Voilà qui reste à comprendre.

La publicité dont il a bénéficié, l'accueil fait par les media, lui, ne surprennent pas. Par l'*establishment*, et même la couche supérieure de l'*establishment* à laquelle il appartient, Stephen Koch a toutes les possibilités de trouver, quand il en a besoin, témoins et flatteurs. Mais que direz-vous, mes collègues et amis historiens rompus aux interminables séances d'archives et de microlecteurs, à la rude joute devant un séminaire attentif, quand vous l'aurez entendu assurer avec la désinvolture des grands de ce monde de la culture que « la conversation est une arène de la création » ?

Car l'histoire, Stephen Koch, n'est pas une création au sens où vos pareils l'entendent dans les salons. Ne l'avez-vous vraiment pas senti dans le petit cimetière de l'Isère où repose Willy Münzenberg ?



Nous laissons la parole dans les pages suivantes de ce numéro spécial à ceux des nôtres qui ont rendu compte des livres que nous avons évoqués ci-dessus, L'Américain Paul Siegel, le Russe Sacha Pantsov et moi-même pour deux des ouvrages de Dimitri Volkogonov, *Trotsky* et *Lénine*, édition américaine, sous des formes diverses, et moi-même pour l'édition russe du *Lénine* de Volkogonov. Michel Wattignies a parlé du livre de François Furet et moi de celui de Stephen Koch, le dernier en date de ces chefs d'œuvre qui seront vite oubliés.

Nous avons joint aux critiques de ces différents ouvrages, celle du premier livre scientifique consacré à un personnage de la *nomenklatura* internationale du stalinisme par un ancien historien communiste qui n'est pas un renégat, la biographie de Palmiro Togliatti par Aldo Agosti. C'est un peu injuste. Il y a bien des critiques à formuler à son endroit, mais alors que les ouvrages précédents avaient en commun de retourner en arrière, celui d'Agosti, lui, va de l'avant et s'approche d'une vérité historique relative pour toute une partie de la période qu'il couvre. Mais si nous n'en parlions maintenant, nous étions réduits à n'en parler que beaucoup plus tard. Alors nous n'avons pas hésité.



**Paul Siegel \***

## **Le Général Volkogonov assassine Lénine**

Le général Dimitri Volkogonov fut conseiller spécial du président Boris Eltsine et président de la commission présidentielle examinant les archives soviétiques. Dans sa biographie de Lénine, il agit en tant que représentant de la bureaucratie soviétique qui, après s'être prosterné longtemps devant l'image de Lénine, a — en s'accommodant avec l'Ouest et en restaurant le capitalisme pour se sortir de sa crise — totalement répudié l'homme qu'elle avait réduit à un icône impuissant.

Le livre de Volkogonov est une accumulation de clichés et de calomnies anti-communistes. Il est vide, confus, souvent contradictoire, mais son encyclopédisme, la position officielle de son auteur, et le crédit soit-disant donné à de vieilles critiques contre Lénine par du matériel trouvé dans les archives soviétiques en justifie un examen plus poussé.

En réalité les citations prises des archives ne contredisent en rien ce que nous savons déjà des écrits et des actes de Lénine. Par exemple, Lénine reconnaît ouvertement la Terreur Rouge dont Volkogonov fait la pièce centrale de ses accusations. Pourtant, le livre de Volkogonov a été salué pour ses soi-disant révélations.

---

\* Paul N. Siegel était professeur à l'Université de Long Island.

William Taubman, dans le *New York Review of Books* du 13 novembre 1994, parle d'un « barrage incroyable de nouvelles révélations », « pas seulement d'un fusil fumant mais de tout un arsenal ». Richard Pipes, l'historien de Harvard et soviétologue, qui était conseiller de Ronald Reagan, le décrit dans une déclaration citée en page couverture comme « une description puissante qui démolit, sur la base d'évidences documentaires solides, l'image bénigne de Lénine encore conservée par beaucoup ».

Taubman, tout en parlant de l'arsenal de « fusils fumants », remarque que les citations de Volkogonov à partir des archives ont des références extrêmement difficiles à vérifier.

Bien sûr, dans sa préface, l'éditeur Harold Shulman explique :

« Sujettes aux réglemens de la Commission des Archives, toutes les citations trouvées dans ce livre peuvent être retrouvées dans les différents lieux indiqués (Volkogonov XXV). Cependant, les chercheurs étrangers se plaignent des prix exorbitants, de favoritisme et d'autres difficultés — soulignant que les archives ne sont pas librement ouvertes à tous ».

Bien qu'il n'y ait certainement aucune raison de remettre en cause l'authenticité des citations de Volkogonov, on peut remettre en question la façon dont il en use honnêtement — c'est à dire s'il ne les sort pas de leur contexte pour leur donner un autre sens. Car ce que nous trouvons lorsque nous pouvons vérifier les citations des ouvrages publiés de Lénine n'inspire aucune confiance quant à son honnêteté quant il s'agit de matériel archivé.<sup>1</sup>

### **Le soi-disant « régime sans lois » de Lénine.**

Par exemple, il cite Lénine qui aurait écrit : « La dictature ne signifie rien d'autre que le pouvoir totalement non limité par des lois, absolument non restreint par des règles et basé directement sur la force » et affirme que par cette phrase Lénine « établissait les fondations théoriques de la terreur en tant que politique d'état » (p. 237) et reconnaissait — la référence étant dans la même phrase — que son gouvernement était fondé sur aucune loi, sur le règne de l'arbitraire et de la violence » (p. 448).

---

<sup>1</sup> Pour une analyse du mauvais usage des citations et des affirmations sans preuves faites par Volkogonov dans sa biographie de Trotsky, pas encore publiée en anglais (c'est le cas aujourd'hui - NduT) voir : Pantsov, dans Vogt-Downey (1993), *L'URSS 1987-1991 : les perspectives marxistes*, Humanities Press, pp. 326-329.

Mais le contexte démontre que Lénine ne disait pas que la dictature révolutionnaire n'est pas restreinte par des lois, mais qu'un peuple faisant la révolution a le droit de mettre de côté les lois du vieux régime.

Lénine faisait une analogie entre une révolution et la situation dans laquelle se trouva Spiridonova, une femme légendaire et populaire qui tua un responsable tsariste qui brutalisait des paysans. Elle passa plusieurs années en travaux forcés et fut sauvée de la torture par la foule.

« Quand un peuple révolutionnaire en appelle à la force contre Avamov (le tortionnaire de Spiridonova)... c'est la dictature d'un peuple révolutionnaire. C'est une dictature, parce qu'il s'agit... d'une autorité qui n'est restreinte par aucune loi (les philistins, sans doute, s'opposeraient à sauver Spiridonova des mains d'Avamov par la force, parce que ce serait contre la "loi") »

Ensuite vient la phrase de Lénine citée par Volkogonov, et Lénine poursuit : « Dans l'analogie que nous avons faite, nous voyons la dictature du peuple, parce que le peuple... exerce le pouvoir et crée une nouvelle loi révolutionnaire »<sup>1</sup>

Ainsi, non seulement Volkogonov sort la citation de son contexte, il la sort du contexte de l'article complet, qu'il ne nous présente pas.

Plus tôt dans le même article, Lénine, mettant en garde contre les mauvaises interprétations de son usage du mot « dictature » par les Volkogonov de son époque, écrivait :

« Du point de vue bourgeois vulgaire, les termes dictature et démocratie s'excluent mutuellement. Ne comprenant rien à la théorie de la lutte des classes et habitué à retrouver dans l'arène politique les petites querelles des divers clans et cliques de la bourgeoisie, le bourgeois comprend le terme de dictature comme l'annulation de toutes les libertés et des garanties de la démocratie, de l'arbitraire de toute sorte, de tous les abus de pouvoir dans les intérêts personnels du dictateur. »<sup>2</sup>

La dictature révolutionnaire, disait Lénine, est la dictature de la majorité sur la minorité<sup>3</sup>. A l'inverse du gouvernement des exploités, la dictature

---

<sup>1</sup> Lénine, *Œuvres complètes*, 31,353. Au cours de notre propre révolution, les Loyalistes, tout comme les défenseurs de l'ancien régime en Russie au moment de la révolution d'Octobre, se plaignaient que les lois existantes n'étaient pas respectées par des comités auto-proclamés usurpant l'autorité des gouvernements établis. « Un comité », expliquait avec rancœur le gouverneur en fuite de New York, « a pris tout le pouvoir du gouvernement » (Beard & Beard, 1927, *The rise of American Civilisation*, p. 261).

<sup>2</sup> *Ibid.*, 31,344.

<sup>3</sup> Abraham Lincoln avait déclaré que les révolutionnaires américains affirmaient le « droit le plus sacré » de n'importe quel peuple où qu'il soit de se « soulever et de renverser le pouvoir en place » et il ajoutait « De plus, une majorité du peuple peut faire

révolutionnaire en appelle à l'activité politique des masses au plus haut point <sup>1</sup>. L'autorité des Soviets « était une autorité ouverte à tous, qui assumait ses fonctions au vue des masses, qu'elle tenait des masses et était un instrument direct et immédiat des masses populaires, de leur volonté ».

Ceci est évidemment très loin du régime arbitraire et sans loi que Volkogonov nous présente comme étant celui dont parle Lénine. Nous devons donc faire attention à ses citations prises dans les archives <sup>2</sup>. Regardons maintenant de plus près les arguments de Volkogonov.

Le point sur lequel Volkogonov insiste est que Lénine pensait que toute forme de violence se justifiait. Sa violence durant la Guerre Civile (1918-1921) était contenue dans « les méthodes terroristes inhumaines » qu'il recommandait dans ses messages à Saint-Petersbourg d'Octobre 1905 et qui étaient « de fait » des instructions pour l'insurrection armée (p.70).

« Il recommanda que les unités s'arment au mieux qu'elles le pouvaient... Lieux et gens, mêmes désarmés, devaient être prêts à jeter des pierres sur la troupe et la police et de l'eau bouillante des toits, de jeter de l'acide sur la police ».

Des unités devaient s'organiser pour abattre les policiers, gendarmes et Cents Noirs (membres d'un groupe d'extrême droite) séparés de leurs unités.

une révolution, pour renverser une minorité ; qui s'oppose à ce mouvement. Tel était le cas des Tories au cours de notre révolution ».

<sup>1</sup> Dans un article de la *Pravda* de janvier 1919, Lénine exprimait cette idée très clairement « Seule la dictature du prolétariat peut... rendre les bienfaits de la démocratie accessibles aux ouvriers et aux paysans pauvres, alors que maintenant (même dans les républiques bourgeoises les plus démocratiques) ceux-ci sont en fait inaccessible à la grande majorité de la population laborieuse » (OC 28, 370).

<sup>2</sup> Plus qu'une longue polémique ou même une diatribe, le livre de Volkogonov n'est pas vraiment une biographie au sens courant du terme. Il ne fait aucun effort pour dépeindre le développement de la personnalité et de son interaction avec son environnement. Il parle si peu de l'homme que lorsqu'il décrit Lénine, page 201, « comme étant en apparence si gentil, aimant rire, aimant les animaux et sentimental » à l'inverse du Lénine « sans remords et vindicatif » lorsque les questions politiques étaient en jeu, cet aspect de la personnalité de Lénine ne peut que surprendre le lecteur.

Volkogonov n'en a pas plus à dire sur d'autres aspects de la personnalité de Lénine : sa joie de vivre, son rire infectieux, son charme, son inébranlable contrôle de lui-même, son équilibre, sa facilité à converser avec les plus simples personnes, sa grande sensibilité face à la misère humaine et sa sympathie pour les opprimés — qualités fort éloignées de l'image du Lénine fanatique, froid et sévère.

## **Le double jeu de Volkogonov**

La dénonciation par Volkogonov des « méthodes terroristes inhumaines de Lénine » est remarquable à plus d'un point de vue.

Tout d'abord, le général Volkogonov, en tant que Directeur de l'Institut d'Histoire Militaire de la Russie d'Eltsine, se doit de connaître comment l'Armée de l'Air britannique fit tomber une pluie de feu, non pas des toits, mais du ciel, sur Dresde durant la Deuxième Guerre Mondiale, incinérant des dizaines de milliers de civils. Il doit savoir comment les Américains firent tomber du napalm, dont les flammes adhésives ne laissaient aucun espoir d'échapper, sur les villages de paysans Vietnamiens.

Il doit aussi être au courant que c'est un principe de stratégie militaire d'isoler non pas des soldats, mais des unités militaires les unes des autres afin de les exterminer. Les conseils de Lénine sont-ils comparables en horreur à ces objectifs là ?

Alors pourquoi Volkogonov considère-t-il les conseils de Lénine comme inhumains ? Est-ce parce qu'il s'agit de tactiques improvisées, simples, d'une population désarmée face à des troupes de militaires, plutôt que les méthodes « normales » d'une armée ? Il serait aussi bon de savoir ce qu'il pense des bombardements dévastateurs d'Eltsine sur une Grozny pratiquement sans défense en Tchétchénie.

Deuxièmement, Volkogonov ne nous dit rien quant aux circonstances dont parlait Lénine, alors que celui-ci les décrit dans ses articles de l'époque. Citant des descriptions dans la presse européenne, Lénine décrit la brutalité des troupes qui s'attaquaient à des assemblées pacifiques de manifestants et de grévistes. Dans un cas, un bataillon s'attaqua à 10 000 grévistes en tuant au moins 50 et en blessant 600. Ceux qui furent arrêtés furent maltraités et obligés de subir les baguettes dans les barraquements de l'armée.

Les masses répondaient par l'auto-défense, entre autres en lançant des pierres des toits, anticipant ainsi les conseils de Lénine. Ce que Lénine préconisait n'était pas « des conseils pour une insurrection armée » mais l'organisation de ce qui était déjà de la tactique de guérilla urbaine.

Troisièmement, Volkogonov ne nous dit rien des leçons que Lénine tira de ces luttes quelques mois plus tard. Le peuple, disait Lénine, a le droit de se servir de la violence, qui, de toute façon, est généralement à l'initiative du

gouvernement, et de se battre contre ses oppresseurs. Mais il n'était pas avide de violence comme Volkogonov voudrait nous le faire croire.

« A différents stades de l'évolution économique » écrivait-il, « suivant les différentes conditions politiques, national-culturelles, de vie et autres, différentes formes de luttes se présentent ». Celles-ci incluent le parlementarisme, le syndicalisme, les grèves générales, la guérilla et l'insurrection. « Le parti du prolétariat », continuait-il, « ne peut considérer la guerre de guérilla comme étant la seule, et même la principale forme de lutte. »<sup>1</sup>

Cependant Volkogonov s'en tient à son opinion d'un Lénine recherchant la violence à tout prix, parfois portant sa thèse vers des sommets de non-sens.

« Peu après la prise du pouvoir, » écrit-il, « le gouvernement de Lénine insista sur les “conditions spéciales”, “la guerre civile”, “la menace de contre-révolution” et bientôt aussi l'intervention des forces Alliées, comme une excuse pour instaurer un régime de dictature terroriste. Inévitablement, ceux ayant le plus à perdre répondirent par la force. » (pp 135-136)

La féroce guerre civile engagée par l'Armée Blanche et les armées de 14 gouvernements capitalistes ne sont pour lui que le prétexte à la dictature terroriste de Lénine. Il sympathise beaucoup plus avec la violence de la classe dirigeante précédente, la présentant comme la réponse naturelle « de ceux qui ont le plus à perdre » aux actes des bolcheviks.

Cependant, plus loin, il admet que les bolcheviks avaient des raisons valables pour prendre des mesures extrêmes, mais il les dénonce tout de même.

« Menacé par le danger, les bolcheviks firent appel aux moyens les plus répugnants pour sauver leur Etat : la terreur de masse contre leur propre peuple » (p. 232)

Mais dans le même souffle, il explique que les gens contre qui, soit disant, la terreur de masse était dirigée, exigeaient eux-mêmes la suppression vigoureuse des opposants aux bolcheviks.

« Toujours troublé par la tentative (contre la vie de Lénine en 1918) et par la vague de revendications de la part des travailleurs d'utiliser la force pour mettre fin à ces actes hostiles, les Commissaires du Peuple étaient prêts à signer n'importe quel décret » (p. 233)

## **La Terreur Blanche minimisée**

Le fait est que la vision qu'a Volkogonov d'à la fois la Terreur Rouge et la Terreur Blanche — qu'il mentionne à peine — est loin de la vérité. Marcel

---

<sup>1</sup> CW9, 214, 220. Cette recommandation pourrait très bien s'appliquer à certains révolutionnaires latino-américains.

Liebman nous donne une vision très documentée de ce qui c'est véritablement passé :

« Dans l'euphorie de la prise du Palais d'Hiver pendant la révolution d'Octobre, les Gardes Rouges se montrèrent d'une remarquable générosité vis-à-vis des vaincus. Par deux fois ils libèrent des élèves-officiers capturés sur leur parole d'honneur qu'ils ne prendraient pas les armes contre la révolution, ce qu'ils firent chaque fois. Ils firent la même chose avec le Général Krasnov, qui, dès sa libération, rejoignit les forces anti-bolcheviks au Sud. Pendant les premiers mois de leur règne, les bolcheviks, plutôt que d'enflammer la colère et l'esprit de vengeance des masses, cherchèrent à retenir les manifestations de tels sentiments... La modération des bolcheviks est d'autant plus remarquable qu'elle allait à l'encontre des premiers signes de la terreur "Blanche", à la fois sur une petite échelle, tel le massacre des prisonniers "rouges" par les élèves-officiers pendant l'insurrection à Moscou en 1917, ou, à une plus grande échelle, comme en Finlande, où entre 10 et 20 000 ouvriers furent massacrés par la contre-révolution, sans compter les plus de 2 000 prisonniers qui périrent dans les camps. »<sup>1</sup>

« Les camps d'internement mis en place sur les territoires contrôlés par l'Armée Blanche et les forces d'interventions étrangères étaient », d'après Roy Medvedev, « bien plus sévères que ceux de la RSSFR »<sup>2</sup>

Le Général Blanc Kornilov pouvait déclarer : « Plus grande sera notre terreur (Blanche), plus grande sera notre victoire ». « La Russie doit être sauvée » expliquait-il « même si nous devons en brûler la moitié et faire couler le sang des trois-quarts de tous les Russes. »

En Ukraine pendant les années 1918 à 1921, d'après les historiens du peuple juif Zvi Gitelman et Salo W. Baron, il y eut jusqu'à 1 200 pogroms et 150 000 victimes, des massacres d'une cruauté sans limite. « Les enfants étaient écrasés contre des murs devant leurs parents ; les femmes enceintes étaient leurs cibles de prédilections, les fœtus tués devant leur mère »<sup>3</sup>.

C'est seulement face à une telle sauvagerie et alors que la révolution faisait face à ses plus grands dangers que les bolcheviks se tournèrent vers la terreur.

« Avec le début de la guerre civile et l'intervention étrangère, le gouvernement bolchevique, cédant à l'esprit de l'époque, se tourna lui aussi vers l'usage de la terreur. Sans aucun doute, ce sont les nombreuses tentatives d'assassinat contre leurs dirigeants (Lénine fut sérieusement blessé, Trotsky y échappa de peu, Volodarsky et Ouritsky furent tués) qui leur firent surmonter leurs dernières hésitations »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Liebman, *Le léninisme sous Lénine*, 1980, p. 313.

<sup>2</sup> Medvedev, *La révolution d'Octobre*, 1976, p. 158.

<sup>3</sup> Mandel, *Notebooks for Study and Research*, n°s 17-18, 23-24.

<sup>4</sup> Liebman, *ibid*, 313.

## Lénine et la terreur

Bien que Lénine insistât sur des mesures telles que la prise d'otages pour rompre la volonté des classes dominantes, il était parfaitement conscient des dangers d'une répression ininterrompue, qui se nourrit d'elle-même. Dans son entretien avec Lincoln Steffens, il défendait la terreur comme moralement justifiée et une nécessité politique, bien qu'une arme qui pouvait se retourner contre ses auteurs.

Répondant à Steffens qui lui déclarait que les autorités françaises voulaient savoir quant se terminerait la Terreur Rouge, il expliqua :

« Vous voulez me dire que ces gens qui ont ordonné le massacre de 7 millions d'hommes dans une guerre sans but (la Première Guerre Mondiale) se sentent concernés par les quelques milliers de morts au milieu d'une révolution qui a un but précis — c'est-à-dire, sortir de la nécessité de la guerre ?... Enfin, ne niez pas la terreur. Ne minimisez pas les nombreux inconvénients d'une révolution... Il y aura la terreur. Cela n'aide pas la révolution ni à l'intérieur ni à l'extérieur, et nous devons trouver les moyens de l'éviter ou de la contrôler ou de la diriger... Mais elle a servi le but qu'elle devait servir. ».

L'attitude de Lénine peut être comprise par la phrase d'Engels que « la violence est l'accoucheuse de l'histoire », bien que l'accoucheur expérimenté soit toujours prêt à intervenir par la chirurgie, il fait cependant le moins possible usage des forceps et du scalpel.

Les ordres donnés par Lénine suivant cette politique sont les « fusils fumants » que nous présente Volkogonov avec autant d'indignation et de fioriture. Mais que sont ces fusils face à ceux mis en œuvre par les hommes d'Etat capitalistes pour engendrer la barbarie sans fin ni sans limites depuis la Première Guerre Mondiale !

Par exemple, parmi les « fusils fumants » découverts par Volkogonov, il y a le cas de l'ordre donné par Lénine de punir la Lettonie et l'Estonie pour avoir soutenu les Blancs, par des moyens tels que « de les prendre sur le fait », en les poursuivant « à l'intérieur de leurs frontières et ensuite en pendant 100-1000 de leurs officiels et de leurs riches » (p. XXIX). En d'autres termes, il appelait à établir la culpabilité des gouvernements d'Estonie et de Lettonie et prenait des mesures contre 100 à 1000 personnes sélectionnées et liées à eux.

Bien qu'il soit contraint d'employer des moyens de justice sommaire, Lénine cherchait à protéger autant que possible les innocents. Il demanda au



dirigeant anarchiste Kropotkine, qui s'était plaint d'injustices, de « le tenir informé régulièrement des excès commis par les organismes de répression ».

Il était ouvert aux appels de Gorky, qui, à lui seul sorte d'union pour les libertés civiles, « appelait à l'abolition de la peine de mort en 1920, alors qu'il semblait que la guerre civile approchait de sa fin, et en 1921 appela à restreindre les pouvoirs de la Tchéka <sup>1</sup>.

## A buts distincts, moyens différents

Le Président Américain Harry Truman, par contre, fut responsable de la disparition instantanée de 200 000 hommes, femmes et enfants en faisant sauter une bombe atomique sur Hiroshima et sur Nagasaki. Ces bombes ne furent pas utilisées en plein milieu d'une féroce guerre civile mais au moment où l'ennemi était sur les genoux <sup>2</sup>. Objecter aux ordres de Lénine et ne rien dire sur ceux de Truman, c'est, pour reprendre les termes de la Bible, « écraser un moustique et avaler un chameau ».

En bombardant Hiroshima et Nagasaki, Truman ne faisait que suivre le principe que la fin justifie les moyens — comment défendre un tel acte autrement ? — le même principe que Volkogonov, suivant en cela une longue lignée de moralistes bourgeois, considère comme étant la source du mal du communisme.

Cependant, Léon Trotsky, dans *Leur Morale et la Notre*, expliquait que bien que les Marxistes rejettent des règles morales absolues, ils voient

« une interdépendance dialectique entre la fin et les moyens... Quand nous disons que la fin justifie les moyens, il en résulte pour nous que la grande fin révolutionnaire repousse, d'entre ses moyens, les procédés et les méthodes indignes qui dressent une partie de la classe ouvrière contre les autres ; ou qui tentent de faire le bonheur des masses sans leur propre concours. » <sup>3</sup>

Trotsky dans ce texte, s'adressait aux méthodes staliniennes, mais ce qu'il dit sur l'interdépendance dialectique entre la fin et les moyens s'applique aussi bien aux méthodes des gouvernements capitalistes. Seules des personnes imbues

---

<sup>1</sup> Liebman, *op. cit.*, pp. 313-317.

<sup>2</sup> L'usage des bombes atomiques avaient surtout un but diplomatique, non pas militaire. Elles servirent, d'après le Secrétaire d'Etat Byrnes « à traiter plus facilement avec la Russie » (Mee, 22 239).

<sup>3</sup> Trotsky, *Leur Morale et la Notre*, 1986, p. 49.

de chauvinisme auraient pu perpétrer un acte tel que le bombardement d'Hiroshima et Nagasaki.

Le gouvernement bolchévique, animé par l'internationalisme prolétarien, n'aurait pu commettre un tel acte, car ses buts dictaient ses moyens. « je me bats... avec les mots de la vérité » disait le règlement de l'infanterie de l'Armée Rouge » « je m'adresse aussi aux soldats ennemis qui sont eux-mêmes des ouvriers et des paysans afin qu'ils sachent qu'en vérité je suis leur frère et non leur ennemi »<sup>1</sup>.

## **Lénine critiqué pour son attitude conte la guerre**

Volkogonov attribue la « férocité » de Lénine à son adhésion fanatique à la doctrine de la lutte de classes. En conséquence, il critique la signature par Lénine et les bolcheviks du traité de paix avec l'Allemagne qui fit sortir la Russie de la Première Guerre Mondiale. Volkogonov est lui-même tellement attaché à l'idée d'« honneur national » qu'il considère que le massacre de soldats russes aurait dû continuer.

« Le gouvernement provisoire ne savait pas comment se sortir de la guerre avec honneur. Lénine savait comment s'en sortir, y compris sans honneur. Pour atteindre son but, il était prêt à dépasser le nationalisme, l'honneur national ou le simple humanisme » (p. 471)

Les masses populaires voulaient tellement la paix immédiate « dont l'idée leur avait été rabâchée par les bolcheviks », qu'ils en oublièrent l'honneur national malgré les appels incessants du gouvernement Kerensky et les généraux tsaristes (p. 451( ?)) Les bolcheviks finirent par signer une paix séparée avec l'Allemagne et « trahirent » les alliés de la Russie en publiant les traités secrets qui révélaient les buts prédataires de la Russie, de l'Angleterre et de la France.

Comme réponse, les Léninistes pouvaient répondre qu'ils préservaient ainsi l'honneur du socialisme international et la cause de l'humanité.

## **Lénine agent de l'Allemagne**

En plus de la Terreur Rouge, Volkogonov soulève aussi l'accusation que Lénine ait été un agent de l'Allemagne — une calomnie dont les anti-communistes font bon usage depuis la révolution.

Ne trouvant aucun autre moyen pour rentrer en Russie après la Révolution de Février, Lénine avait négocié *via* des intermédiaires de voyager à travers l'Allemagne avec des membres de son groupe et des socialistes d'autres partis,

---

<sup>1</sup> Trotsky, 1964, p. 109.

dont le menchevik Martov, sans avoir aucun contact avec quiconque. C'est ce qui fut connu par la suite comme le fameux voyage du « wagon plombé ».

Lénine et sa suite furent reçus à leur arrivée par le Gouvernement Provisoire qui n'avait soulevé aucune objection à leur façon de voyager.

Cependant, dès que Lénine se mit à critiquer le gouvernement et la guerre qu'il poursuivait, il fut dénoncé par Kerensky et la droite russe comme agent allemand recevant des sommes énormes pour miner l'effort de guerre de la Russie.

Mais comme le fit remarquer Trotsky, un véritable agent n'aurait pas voyagé ouvertement mais serait passé secrètement d'Allemagne en Russie. Kerensky lui-même fut aussi accusé d'être à la solde de l'Allemagne par certains droitiers, sans plus de justification <sup>1</sup>.

Avec regret, Volkogonov nous annonce qu'il n'a pu trouver aucune preuve substantielle dans les archives pour étoffer cette accusation contre Lénine, mais il l'admet tout de même entièrement :

« Cette question est un des nombreux secrets entourant la révolution et bien que j'aie pu examiner des tas de documents jusqu'à maintenant inaccessibles, cela reste toujours un point mystérieux. Beaucoup de choses se sont décidées dans un cercle restreint de bolcheviks de bouche à oreille, beaucoup de documents ont été détruits après la Révolution, et Lénine était très bon pour garder le secret » (p.111).

Il oublie ce qu'il a écrit auparavant :

« Aussi cruel, immoral, ou sans pitié qu'ait pu être l'action d'un régime, il y a toujours un document conservé dans les archives pour une Histoire qui ne saurait être écrite tant que ce régime reste en place. » (p. 29)

Incroyablement, Volkogonov affirme que « les bolcheviks n'ont jamais essayé de montrer qu'ils n'avaient jamais passé un accord avec l'Allemagne pour "faire tomber la Russie" » (p.111), ignorant en cela le chapitre de Trotsky dans *L'Histoire de la Révolution Russe* « Le mois de la grande calomnie » dans lequel il montre avec détails comment les bolcheviks disséquèrent et exposèrent ce mensonge.

De plus, il se contredit une nouvelle fois lorsqu'il affirme un peu plus loin qu'en réponse à la furieuse campagne de presse à propos des liens des bolcheviks avec les Allemands, Lénine publia un article dans lequel il « démolit le "lamentable" travail des calomniateurs de la presse » (p. 118).

Les calomnies disparurent de leur propre chef, mais elles réapparurent durant la Guerre Froide, en particulier sous la plume d'Alexandre Soljenitsyne.

---

<sup>1</sup> Trotsky, *Histoire de la Révolution russe*, 1937, vol 2, 98, p. 103.

Elles se concentrent sur le rôle joué par Alexandre Parvus, un marxiste de grands talents qui était devenu un riche homme d'affaires en Allemagne, avec des liens avec le Ministère des Affaires Etrangères, et sur les allégations que l'argent dépensé par les bolcheviks dans leur propagande contre la guerre dépassait largement leurs moyens.

Bien que Parvus, dans sa période de prospérité, ne fût plus qu'un mégalomane indigne de confiance attaqué à la fois par Lénine et Trotsky pour s'être vendu au Kaiser, il fut présenté comme l'intermédiaire entre le gouvernement allemand et Lénine.

Ce sont ces accusations que Volkogonov reprend à son compte, mais il ne tient aucun compte de la réponse que fit Boris Souvarine à Soljenitsine. Souvarine, un ancien dirigeant du Parti Communiste alors âgé qui avait connu Lénine mais qui était de longue date anti-bolchevique, expliquait qu'on pouvait s'opposer aux bolcheviks mais qu'il fallait tout de même avoir du respect pour la vérité historique.

### **Une calomnie depuis longtemps exposée**

L'accusation comme quoi Lénine avait été un agent allemand avait, expliquait-il, été parfaitement mise à nu par deux enseignants américains, Alfred Erich Senn et Alexandre Dallin, Directeurs de recherches à L'Institut Hoover, une institution de droite. Ils avaient pu prouver « qu'une analyse impartiale des "documents" pertinents et des reportages s'y rapportant démontraient l'absence totale de preuves (quant à un quelconque financement des bolcheviks par l'Allemagne).<sup>1</sup>

Se servant des recherches des chercheurs Leonard Schapiro et Oliver Radkey, Souvarine montrait aussi « que les socialistes chauvins de toutes sortes avaient publié cent fois plus « de propagande en faveur de la guerre que les bolcheviks la leur contre la guerre, dont la quantité avait été foncièrement exagérée par Soljenitsine <sup>2</sup>. Cependant Volkogonov insiste pour dire que les cotisations des bolcheviks n'auraient jamais suffi pour couvrir leur volume de publications.

Il ne considère pas le fait sur lequel Trotsky insiste justement, c'est-à-dire la croissance extraordinaire du Parti bolchevique à partir de la révolution de

---

<sup>1</sup> Souvarine, 331.

<sup>2</sup> Pour un exposé plus complet de la correspondance entre Souvarine et Soljenitsyne voir Siegel, *The great reversal : Politics and Art in Solshenitsyn*, 1991, Walnut pub. Co., pp. 95-98.

Février. Ailleurs, Volkogonov lui-même donne des chiffres sur les membres : 23 000 en février 1917, 100 000 en avril, 240 000 en août, et 350 000 en octobre (p. 149).

Les membres du Parti et les ouvriers plus généralement étaient toujours prêts à des sacrifices financiers en réponse aux appels de fonds des bolcheviks. Plus d'une fois, des collectes furent faites parmi les ouvriers pour envoyer des journaux au front, et en avril, les « ouvriers de Petrograd » ramassèrent « en 3 jours les 75 000 roubles manquants pour l'achat d'une imprimerie » (Volkogonov cite cet achat comme preuve de l'existence d'or allemand).

Pourtant la *Pravda* avait le plus petit tirage des journaux publiés par les partis politiques, et les journaux bolcheviques arrivaient au front en bien plus petit nombre que ceux des autres partis d'opposition.<sup>1</sup>

Par la propagande bolchevique contre la guerre, explique Volkogonov, et « voyant qu'il n'y avait aucun moyen réaliste de prendre le pouvoir (autre que de s'allier avec l'Allemagne), Lénine pris le parti des ennemis de la Russie, tout en se présentant sous les habits de l'internationalisme (p. 80-81).

## **L'internationalisme de Lénine contre le chauvinisme de Volkogonov**

Il s'agit d'une caricature de la politique de Lénine. Celui-ci ne s'allia pas avec le Kaiser, alors que le vote des sociaux-démocrates allemands en faveur des crédits de guerre en 1914 reçut toute son indignation. Sa fameuse déclaration « la défaite est le moindre mal » signifiait qu'une défaite militaire serait évidemment un mal, mais qu'elle serait préférable à l'abandon de la lutte contre la guerre sous prétexte que ce combat aboutirait à une défaite militaire.

Comme il l'expliquait à ses partisans, le combat contre la guerre ne devait pas se faire par « des actes de sabotage contre les efforts de guerre, par des actes isolés, mais par la propagande parmi les masses »<sup>2</sup>

En luttant de cette manière, les révolutionnaires encourageraient la lutte des révolutionnaires à l'étranger.

« Il est impossible de se retirer de la guerre impérialiste et atteindre une paix démocratique sans coercition, » proclamait Lénine, le jour de son arrivée en Russie, « sans renverser le pouvoir du capital... Ce sera le début d'une "percée" à l'échelle mondiale... et c'est seulement en rompant ce front que le prolétariat

---

<sup>1</sup> Trotsky, *op. cit.*, 1937, vol. 2, pp. 97-98.

<sup>2</sup> Liebman, 1970, 95n.

peut sauver l'humanité des horreurs de la guerre et leur rendre les bienfaits de la paix. »

Il poursuivait : « Des milliers et des milliers d'ouvriers allemands qui tiennent aujourd'hui des manifestations et font des grèves qui font peur à ce brigand de (Kaiser) Wilhem apprendront par des tracts illégaux... toute notre confiance fraternelle à Karl Liebknecht (l'un des deux députés social-démocrates à avoir voté contre les crédits de guerre) ( et seulement en lui)... ils liront ceci et seront renforcés dans leur internationalisme révolutionnaire. »<sup>1</sup>

Ces mots ne sont pas ceux d'un allié du Kaiser.

En acceptant les termes particulièrement onéreux de la paix de Brest-Litovsk, écrit Volkogonov, Lénine, « ensorcelé par la magie du pouvoir » fut prêt à accepter l'avilissement d'une grande nation « et ne voyait pas que la situation de l'Allemagne sur le front Ouest était sans espoir ». Cette « paix indécente » de Brest-Litovsk « fut de courte durée. Ce ne fut pas grâce à Lénine mais aux Alliés, qui sauvèrent la Russie de ces conditions humiliantes » (p. 194).

Cependant, Volkogonov lui-même avait auparavant cité Lénine expliquant que, « la Révolution est inévitable en Allemagne. Elle mettra au rencart le traité de Brest » (p. 186), mais présentant ceci comme la médiocre réponse aux critiques du traité par un homme déterminé à se maintenir au pouvoir.

Mais c'est précisément ce qui arriva, bien que la révolution allemande ne fût pas victorieuse. Les Alliés gagnèrent sur le front Ouest grâce à l'entrée en guerre des Etats-Unis, mais l'Etat allemand s'écroula avec la révolte de sa Marine et la désintégration de son armée par le bacille de la révolution qui s'était répandu de la Russie jusqu'en Allemagne.

« Je ne pouvais supposer, écrivait le Général Ludendorff, se justifiant d'avoir donné la permission à Lénine de traverser l'Allemagne jusqu'en Russie, qu'elle (la Révolution Russe) serait notre propre tombe »<sup>2</sup>

Non content de critiquer Lénine comme agent secret allemand, les commentateurs de droite le présentent comme l'esprit dirigeant qui organisa la révolution d'Octobre comme un coup d'Etat par une minorité.

Ernest Mandel a déjà démontré sans l'ombre d'un doute, sur les base des témoignages des opposants aux bolcheviks, à quel point la révolution d'Octobre était ancrée dans le mouvement des masses. Cependant, pendant la Guerre Froide, au moment où la bureaucratie stalinienne répudiait ouvertement la

<sup>1</sup> Lénine, *op. cit.*, 24,67,83.

<sup>2</sup> Trotsky, *op. cit.*, 1937, vol 2, p. 109.

révolution d'Octobre, l'allégation qu'elle fut l'oeuvre d'une minorité devint un cliché à l'Ouest comme à l'Est.

Volkogonov est particulièrement confus sur cette question. « Quand cela l'arrangeait », écrit-il, « Lénine pouvait proclamer des maximes du genre : “Pour gagner, une insurrection ne doit pas s'appuyer sur une conspiration ou un parti, mais sur la classe dirigeante” mais ce qu'il préparait était précisément une gigantesque conspiration....C'est ce qui ressort de passages confidentiels de ses lettres au Comité Central (p. 151-152)

Mais, plus loin il reconnaît que « les travailleurs suivaient les bolcheviks... et ce fut déterminant pour le succès du coup d'Etat » (p. 331).

Ce que Volkogonov ne comprend pas est ce que Trotsky appelait la compréhension profonde par Lénine « des rapports entre les facteurs objectifs et subjectifs de la révolution, entre le mouvement spontané et la politique du parti... entre insurrection et conspiration ».<sup>1</sup>

A l'inverse de la révolution d'Octobre dirigée par les bolcheviks, la révolution de Février se fit sans direction, et c'est bien pour cela que le pouvoir n'alla pas aux ouvriers qui l'avaient accomplie.

La révolution d'Octobre fut planifiée et organisée par les bolcheviks, mais ils n'auraient pas pu réussir sans un mouvement de masse. L'insurrection fut le point culminant d'un vaste débat national si bien décrit par John Reed dans *Dix jours qui ébranlèrent le monde* dans lequel toute la Russie participa et que les bolcheviks gagnèrent.

« Durant plusieurs mois à Pétrograd, et dans toute la Russie, chaque coin de rue devenait une tribune publique »<sup>2</sup>

C'est à la suite de ce débat que les bolcheviks obtinrent la majorité dans les Soviets.

Se proclamant chacun le pouvoir, ceux-ci et le gouvernement de Kerensky ne pouvaient coexister longtemps. Ainsi que l'expliqua un cadre bolchevique à John Reed « Que nous fassions le premier pas ou non, les autres savent qu'ils doivent en finir avec nous, sinon ce sera nous qui en finiront avec eux ».<sup>3</sup> Ainsi, le gouvernement de Kerensky interdit les journaux bolcheviques et ordonna

---

<sup>1</sup> Trotsky, *op. cit.*, vol. 2, 1937, p. 172.

<sup>2</sup> Reed, *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, 1935, p. 14.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 61.

l'arrestation des dirigeants du Soviet de Pétrograd et de son Comité Militaire Révolutionnaire <sup>1</sup>.

De leur côté, les bolcheviks discutaient ouvertement de l'insurrection dans leurs journaux.<sup>2</sup> Lénine expliquait que si une insurrection doit avoir un soutien populaire pour pouvoir gagner, il était clair qu'ils avaient ce soutien. L'élément crucial manquant était la question du moment.<sup>3</sup> La conquête du pouvoir sans bain de sang — la révolution de Février coula la vie à 1311 personnes, l'insurrection d'Octobre à Pétrograd à peine une douzaine <sup>4</sup> — démontra la justesse de l'évaluation de Lénine. Comme le remarquait Reed :

« La seule raison du succès des bolcheviks vient de ce qu'ils accomplirent les désires les plus grands et les plus simples des couches les plus profondes de la population ».<sup>5</sup>

## La dictature d'un seul parti ?

Un des clichés anti-communistes le plus répandu est que Lénine adhérait au principe de la dictature du parti unique. Ce cliché fut rendu crédible par la bureaucratie stalinienne, qui transforma ce qui avait été considéré en 1921 comme une nécessité temporaire (l'interdiction non seulement des autres partis politiques, mais aussi des fractions au sein du Parti bolchevique lui-même) en un dogme sacré du léninisme. Cette version de la doctrine bolchevique fut acceptée sans peine par les anti-communistes et devint un mythe jamais remis en question.

Volkogonov l'accepte lui aussi, écrivant que « l'idée de la dictature du parti venait de Lénine » (p. 447). Malgré toutes ses recherches dans les archives et autre part, il ne présente aucune ligne d'un écrit de Lénine, publié ou non, allant dans ce sens.

A l'inverse, Liebman, écrit que « Lénine a aucun moment ne suggéra quoi que ce soit qui ressembla au système du parti unique » comme moyen d'atteindre le socialisme <sup>6</sup>. Même lorsque les autres partis furent interdits, « il ne

---

<sup>1</sup> Voir Mandel 8, n° 84. « A l'inverse de ce que l'on croit généralement, le régime de Kerensky fut très répressif... Juste avant la révolution d'Octobre, il y avait plus de 10 000 prisonniers bolchéviques dans les prisons de Kerensky, la plupart d'entre eux des soldats. »

<sup>2</sup> Reed, *ibid.*, p. 38.

<sup>3</sup> Lénine, *op. cit.*, 26, pp. 22-27.

<sup>4</sup> Mandel, *Octobre 1917 : Coup d'Etat ou Revolution Sociale*, 1992, p. 11.

<sup>5</sup> Reed, *op. cit.*, p. 292.

<sup>6</sup> Liebman, *op. cit.*, 1980, p. 258.



décrit pas comme une vertu ou comme un système à long terme ce qui pouvait être perçu comme une nécessité ».

Après la prise du pouvoir, les bolcheviks ne pensaient pas gouverner sans les autres partis soviétiques « Lorsque le deuxième congrès des Soviets ratifia la prise du pouvoir par les bolcheviks le 25 Octobre », écrit Ernest Mandel en citant le chercheur américain Robert Daniels, « il était généralement considéré parmi les bolcheviks que le nouveau gouvernement incluerait des représentants de tous les partis représentés dans les Soviets. La proposition du (dirigeant menchevique) Martov que le congrès devait immédiatement établir un tel régime fut secondé par le (dirigeant bolchevique) Lunatcharsky et adopté à l'unanimité par les délégués. »<sup>1</sup>

Dans les négociations qui suivirent avec les menchevik et les social-révolutionnaires, ces derniers exigèrent que les bolcheviks soient membres du gouvernement en tant qu'individus et non en tant que parti et que Lénine et Trotsky en soient exclus. C'était une exigence qui, pour les bolcheviks, les faisaient rentrer au pouvoir par la petite porte, alors qu'ils en possédaient déjà la totalité »<sup>2</sup>.

Pourtant, le désir d'une coalition était si fort parmi les bolcheviks, qu'un tiers de son Comité Central vota pour accepter ces conditions. Cependant Lénine, au nom de la majorité déclara « que d'accepter les ultimatums et les menaces de la minorité des Soviets revenait à rejeter le pouvoir des Soviets et la démocratie même, car de telles concessions signifiaient que la majorité a peur de faire usage de sa majorité »<sup>3</sup>.

Commentant ces négociations, Volkogonov, lui, explique que Lénine « voulait un gouvernement des seuls bolcheviks » (p. 163). Il n'explique pas, si cela était vraiment le cas, pourquoi les bolcheviks s'engageaient dans de telles négociations et pourquoi dans les faits une coalition des bolcheviks et des SR de gauche fut constituée qui ne fut rompue que lorsque ceux-ci, s'opposant au traité de Brest-Litovsk, assassinèrent l'ambassadeur d'Allemagne pour provoquer la guerre entre la Russie et l'Allemagne et organisèrent une insurrection.

Il ne cite pas non plus le message de Lénine aux ouvriers hongrois au moment de la révolution hongroise de 1919 :

---

<sup>1</sup> Mandel, *op. cit.*, 36, 131n.

<sup>2</sup> Liebman, *op. cit.*, 1980, p. 241.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 242.

« Ouvriers hongrois ! Camarades ! Vous avez donné un exemple encore meilleur que celui de la Russie soviétique par votre capacité à unir d'un seul coup tous les socialistes sur un véritable programme de la dictature prolétarienne ». <sup>1</sup>

## Les bolcheviks, « persécuteurs » de la religion

Une autre accusation populaire contre les bolcheviks est qu'ils persécutèrent la religion. Volkogonov admet que « Lénine admettait la liberté de conscience », mais il la distingue sans autre explication de la « liberté de croyance ». Il semble qu'il fasse une confusion entre la distinction que faisait Lénine entre l'attitude de l'Etat révolutionnaire envers la religion, c'est-à-dire l'impartialité entre croyants et non-croyants (« chaque citoyen peut adhérer à une religion ou à aucune » disait le décret de 1918 « sur la liberté de conscience et les sociétés religieuses ») et celle du parti révolutionnaire dont l'activité se doit d'exposer les racines sociales et la fonction sociale de la religion. <sup>2</sup>

Volkogonov poursuit : « Se présentant comme un démocrate (libéral), Lénine écrivait : “Nous demandons la séparation totale de l'Eglise et de l'Etat afin de combattre le brouillard religieux par des armes purement idéologiques et seulement idéologiques, à travers notre presse, à travers nos paroles” ».

Mais ce n'était que tromperie, affirme Volkogonov. En réalité, il n'attendait que l'occasion pour liquider « les autorités religieuses qui recherchaient un *modus vivendi* avec le gouvernement (p. 373-374). Pourtant, malgré les affirmations de Volkogonov, les autorités religieuses survécurent. Volkogonov ne nous dit pas que les bolcheviks, en accord avec leur position que le combat idéologique par le parti contre la religion est subordonnée à la lutte des classes, admettaient des croyants en leur sein. Au moment de la révolution d'Octobre, au moins 15% des membres du parti dans les républiques d'Asie étaient musulmans. Le programme du Parti Communiste de mars 1919 dit ceci :

« Il faut faire très attention à ne pas offenser les sentiments religieux des croyants, car ceci ne peut que renforcer le fanatisme religieux ». <sup>3</sup>

La séparation de l'Eglise et de l'Etat effectuée par la révolution d'Octobre non seulement abolit les immenses subsides que l'Eglise orthodoxe recevait du gouvernement tsariste, mais libéra l'Eglise du contrôle dictatorial qu'il exerçait sur elle et, ce que Volkogonov ne nous dit pas non plus, donna aux différentes

<sup>1</sup> Medvedev, *La révolution d'Octobre*, 1979, p. 43.

<sup>2</sup> Siegel, *The Meek and the Militant : Religion and Power across the World*, 1986, p.197.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 198.

sectes religieuses non-orthodoxes, qui avaient été persécutées sous les Tsars, une liberté qu'elles n'avaient jamais eu auparavant.

Les bolcheviks déclarèrent que leur séparation de l'Eglise et de l'Etat allait plus loin que celle des démocraties bourgeoises. Ils abolirent les serments et prières religieuses aux réunions gouvernementales et interdirent les exemptions d'impôts sur les propriétés et les investissements de l'Eglise qui sont beaucoup plus avantageuses pour les Eglises aux Etats-Unis que les subsides qu'elles reçoivent de l'Etat en Europe.

L'Eglise eut un statut d'organisation volontaire, pouvant recevoir de l'argent de ses membres afin de subvenir à ses activités, mais, tout comme les compagnies qui avaient été nationalisées par la révolution, ne pouvait pas posséder de propriétés. Les bâtiments de l'Eglise comme lieux de prières devinrent propriété de l'Etat, loués gratuitement aux membres de l'Eglise.<sup>1</sup>

Ceci donne l'explication pour l'expropriation durant la terrible famine de 1921-22 de l'énorme richesse accumulée par l'Eglise, expropriation que Volkogonov n'arrive pas à justifier (p.177). Le Patriarche Tikhon, écrit-il, aurait « déclaré que l'Eglise était dévouée à aider la famine et aurait permis que les objets qui n'étaient pas utilisés pour la messe puissent être confisqués ».

Volkogonov dit que la confiscation par les bolcheviks d'objets nécessaires au rituel religieux fut un sacrilège. Il ne donne qu'une seule liste des objets de valeurs soumis à l'expropriation : « 1 220 livres d'or, 828 275 livres d'argent, 35 670 diamants, 71 762 objets non spécifiés, 536 livres de pierres précieuses, 3 115 roubles d'or, 19 155 roubles d'argent », etc. Il semble particulièrement douteux que tous ces objets aient servi à la messe.

## **Le Stalinisme est-il la continuité du léninisme ?**

Nous en arrivons maintenant à l'accusation la plus sévère contre Lénine : qu'il est à l'origine du système totalitaire que Staline perfectionna. Volkogonov approuve entièrement cette accusation :

« Une des caractéristiques de la nouvelle société fut sans doute son caractère unidimensionnel, son uniformité... Les variations infinies des traditions sociales, intellectuelles, culturelles et historiques et le potentiel créateur de millions d'individus furent réduits au modèle sans compromis, uniformisant et sans pitié du léninisme. La pensée dogmatique, la bureaucratie totalitaire, l'autoritarisme et la peur irrationnelle devinrent les traits caractéristiques de cette nouvelle société » (p. 326).

---

<sup>1</sup> Siegel, *op. cit.*, pp. 197-198.

Albert Rhys Williams, dont le livre *A travers la révolution russe* est l'un des deux seuls comptes rendus directs de la révolution par des Américains (l'autre est évidemment *Dix jours qui ébranlèrent le monde* de John Reed) en donne une image tout à fait différente. Bien que beaucoup baignaient encore dans la misère et ne pensaient qu'à survivre au jour le jour, un état d'esprit traversait les masses :

« Partout des écoles s'ouvraient — jusque dans les palais, les baraquements et les usines... S'y précipitaient des millions d'enfants, certains agés de quarante ou cinquante ans — des vieilles *babas* et des paysans aux longues barbes. Au milieu des proclamations révolutionnaires et des affiches pour l'opéra apparaissaient un peu partout des théâtres ouvriers, des bibliothèques et des cours... Paysans et ouvriers se précipitaient dans les musées et les galeries d'art ».<sup>1</sup>

De même le philosophe et éducateur John Dewey, dans les années 20 pouvait écrire qu'il ne faisait aucun doute que beaucoup vivaient dans la misère mais la multitude de personnes qu'il put observer dans la rue, dans les parcs, les clubs, les théâtres et les musées est une réalité ainsi que leur état d'esprit fier et satisfait. Parmi cette masse de gens, il y avait comme une « libération de courage, d'énergie et de confiance dans la vie ».<sup>2</sup>

Même Leonard Shapiro, un chercheur fortement anti-bolchevique, se souvenant de sa jeunesse à Petrograd à la fin des années 20, donne un témoignage vibrant de l'esprit de cette période :

« La vie était extrêmement difficile... Pourtant, je m'en souviens, sans doute influencé en cela par les adultes qui m'entouraient, comme d'une période d'enthousiasme et d'excitation. La vie était nouvelle, pleine d'espoir, elle s'avançait vers un grand avenir ».<sup>3</sup>

Elevé dans la période stalinienne, Volkogonov n'en a qu'un vague souvenir, dont il est particulièrement méprisant :

« Tant que les gens se mettaient à genoux devant l'Idée...des millions pouvaient croire qu'ils accomplissaient quelque chose, "combattant pour l'honneur", accomplissant le but de Lénine » (p. 336).

Dans l'atmosphère chargée d'énergie de la période leniniste, il ne manquait pas de liberté intellectuelle et culturelle, sans peur d'expérimentation littéraire et d'opinions divergentes parmi les artistes et les critiques.

<sup>1</sup> Williams, *A travers la révolution russe*, 1967, p. 183.

<sup>2</sup> LeBlanc, "The Bolchevik revolution did not create a totalitarian state", *Bulletin in Defense of Marxism*, 121, 44.

<sup>3</sup> Mandel, "Octobre 1917 : Coup d'Etat ou révolution sociale. La légitimité de la révolution russe", *Cahiers pour l'étude et la recherche* n° 17/18, 1992, p. 49.

## Lénine et la littérature

Comme en témoigne Max Hayward, l'historien d'Oxford de littérature russe, même pendant la Guerre Civile, alors que le régime prolétarien combattait pour sa survie, la principale activité de la censure révolutionnaire était d'interdire la publication des ouvrages ouvertement contre-révolutionnaires. Elle n'intervenait pas en ce qui concernait la liberté littéraire, dans sa forme comme dans son contenu.<sup>1</sup>

Malgré tout, Volkogonov considère que la politique de Lénine sur la question de la littérature fut établie dans son article « L'organisation et la littérature du parti » écrit en 1905 :

« Il montrait clairement que la littérature était l'affaire du Parti... et que les écrivains devaient être membres du Parti. Une fois au pouvoir, Lénine mit cette politique en œuvre » (p. 358).

Il combine là très clairement, comme il le fait partout, les périodes léninistes et staliniennes.

André Jdanov, le tsar stalinien en matière culturelle, se servait de l'article de Lénine comme moyen de mettre les écrivains dans la ligne du Parti, alors que Lénine ne parlait, comme le titre de l'article l'indique, que de la littérature politique du Parti, et non de la littérature en général.

« Nous discutons de la littérature du Parti et de sa subordination au contrôle du Parti. Chacun est libre d'écrire et de dire ce qu'il pense sans aucune restriction. Mais toute association volontaire (dont le Parti) a le droit d'exclure ses membres qui se servent du nom du parti pour défendre des positions anti-parti. La liberté d'expression et de la presse doivent être complètes. Mais la liberté d'association doit l'être aussi. »<sup>2</sup>

De fait, Lénine était assez conservateur dans ses goûts littéraires et ne s'intéressait pas à l'exubérance d'avant-garde, mais il ne pensait pas en faire loi.

Cependant, malgré l'excitation créatrice et intellectuelle des premières années, il y eut aussi répression. Les mesures prises par les bolcheviks, comme la création de la Tcheka, l'interdiction des autres partis et des fractions dans le Parti furent sans aucun doute utilisées plus tard par Staline pour renforcer le régime de la bureaucratie. Mais ces mesures ne furent pas l'expression de la doctrine bolchevique mais le résultat des conditions d'extrême difficulté de par la situation interne et internationale.

Les autres mesures allant dans le sens d'un véritable gain de liberté travaillèrent à l'opposé de la répression. Mais, le bolchevisme ne se développa

---

<sup>1</sup> Hayward et Labeledz, ix.

<sup>2</sup> Lénine, *op. cit.*, 47.

pas dans le vide suivant une logique implacable. Il fut sujet aux pressions du passé sombre de la Russie et à l'hostilité profonde à son égard du capitalisme mondial. Le stalinisme est le produit d'une bureaucratie privilégiée qui se renforça au sein d'un pays ravagé, exténué et retardé, entouré par ses ennemis. Il puise dans le bolchevisme non pas logiquement, mais dialectiquement, par réaction. Ceux qui voient le stalinisme comme la continuité du léninisme, et non son contraire, doivent pouvoir expliquer pourquoi Staline se vit obliger d'entreprendre les purges incroyables qui transformèrent le Parti dans le milieu des années 30.

D'après le rapport secret de Khrouchtchev, 70 % des membres du Comité Central et la plupart des délégués au dernier congrès du parti avant les purges furent tués. 80% avaient rejoint le parti avant 1921.<sup>1</sup> Soljenitsyne nous informe que la majorité des membres arrêtés avaient rejoints le parti avant 1924.<sup>2</sup>

En donnant cette information, il fait par hasard la remarque suivante, que « Staline choisissait les personnes les plus appropriées pour ses objectifs », tout en n'en appréciant pas la signification par rapport à sa thèse que le stalinisme est essentiellement la même chose que le léninisme.

Volkogonov déclare :

« Lénine ne semble pas avoir compris que l'essence du système qu'il avait créé était le totalitarisme bureaucratique. Il luttait seulement contre quelques signes externes de la bureaucratie alors que le problème était bien plus profond dans la société qu'il était en train de bâtir » (p. 312) <sup>3</sup>.

Cependant, Lénine ne considérait pas le bureaucratisme comme un simple problème superficiel : il le considérait comme contraire à la nature même du socialisme. « Le socialisme », expliquait-il en novembre 1917, « ne peut être décrété par en haut. Son esprit rejette toute attitude bureaucratique ; le socialisme créatif, vivant est le produit des masses elle-mêmes. »<sup>4</sup>

Il percevait les racines de la bureaucratie dans les immenses difficultés imposées par le capitalisme et envisageait avec peur la possibilité de la dégénérescence de la société soviétique en guerre avec son environnement capitaliste. Dans le dernier article qu'il écrivit, Lénine écrivait ceci sur « notre société et la bureaucratie du Parti » :

---

<sup>1</sup> Khrouchtchev, *Mémoires*, 1970, pp. 572-573.

<sup>2</sup> Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, 1968, pp 68-69.

<sup>3</sup> Ailleurs, il attribue les attaques de Lénine contre la bureaucratie non pas à une incompréhension simpliste mais au « camouflé politique » (p. 332).

<sup>4</sup> Liebman, *op. cit.*, p. 219.

« Notre appareil d'Etat est tellement déplorable... que nous devons d'abord penser très sérieusement comment en combattre ses défauts, en comprenant bien que ces défauts sont enracinés dans notre passé qui, bien que renversé, n'a pas encore été dépassé ».<sup>1</sup>

Au dernier congrès du parti où il fut capable de parler, le XIe congrès de mars 1922, Lénine intervint sur le danger de la dégénérescence du parti. Fréquemment, expliqua-t-il, le conquérant est vaincu par la culture supérieure de ceux qu'il a conquis.

« L'histoire connaît des transformations de toute sortes ; il est parfaitement banal en politique de mettre sa foie dans ses convictions, sa dévotion et d'autres excellentes qualités locales. un petit nombre de personnes ont d'excellentes qualités morales. Mais l'issue historique est décidée par les masses. »<sup>2</sup>

Le facteur décisif pensait-il était celui du progrès de la révolution mondiale. la coopération entre Etats ouvriers qui ont conquis le pouvoir dans un certain nombre de pays capitalistes développés est nécessaire pour atteindre l'état d'abondance économique qui constitue les prémisses du socialisme.

« Nous avons toujours proclamé cette vérité élémentaire du Marxisme », déclarait-il en 1922, « que la victoire du socialisme exigent les efforts conjoints des travailleurs dans plusieurs pays développés ».<sup>3</sup>

## Lénine et la révolution mondiale

Volkogonov s'attaque à Lénine à cause de sa préoccupation pour la révolution mondiale et son manque d'intérêt pour le bien-être de la Russie. Mais en réalité, l'avenir de la Russie et le mouvement révolutionnaire dans les autres pays sont liés. Les bolcheviks ne doivent leur victoire dans la Guerre Civile — et leur défaite aurait eu des conséquences incalculables pour la Russie — qu'à la révolte de la marine allemande, aux mutineries dans l'armée française contre l'intervention de la France en Russie, et aux immenses manifestations en Angleterre organisées par le Parti travailliste anglais contre l'intervention britannique.

A l'inverse, les défaites des révolutions allemandes et hongroises eurent pour conséquence un abaissement de l'état d'esprit des « masses gigantesques » en Russie, leur retrait de la vie politique et la victoire de la bureaucratie.

Volkogonov n'est pas sûr que la conviction de Lénine quant à la possibilité du développement de la révolution était fondée ou non sur des faits :

---

<sup>1</sup> Lewin, *Le dernier combat de Lénine*, 1968, p. 165.

<sup>2</sup> Trotsky, *op. cit.*, 1937, p. 16.

<sup>3</sup> Lewin, *op. cit.*, 1968, p. 4.

« Le rêve de Lénine de rendre la planète rouge », dit-il en conclusion, « se fondait sur une idée fausse nourrie des années de pensées développées dans l'isolement et dans des schémas de révolution communiste mondiale, sans tenir compte des facteurs ethniques, nationaux, religieux, géographiques ou culturels »(p. 473).

Plus tôt, cependant, il écrit que la stratégie révolutionnaire de Lénine « redessina la carte du monde, mettait en action de puissants mouvements sur tous les continents et tenait les hommes d'état en alerte et dans la peur d'une révolution » (p. 68)

Et c'est un fait que le Premier Ministre anglais Lloyd George pouvait écrire :

« L'ordre politique existant sous ses aspects sociaux et économiques est remis en question par les masses populaires d'un bout à l'autre de l'Europe ».

Dans un mémorandum confidentiel aux délégués de la conférence de paix de Versailles, il expliquait :

« Si jamais l'Allemagne passe entre les mains des spartakistes (les socialistes révolutionnaires allemands), il est inévitable qu'elle jette son poids derrière celui de la Russie bolchevique. Quand cela arrivera toute l'Europe de l'Est entrera dans l'orbite de la Révolution bolchevique et en moins d'un an nous ferons face à quelque 300 millions de personnes organisées en une vaste Armée Rouge encadrée par des instructeurs et des généraux allemands ».<sup>1</sup>

## La mort prématurée du socialisme

Suivant en cela la sagesse du temps, Volkogonov est désormais certain que l'idée même du socialisme est maintenant morte, le pieu lui ayant été enfoncé dans le coeur par Boris Eltsine.

Bizarrement, dans les dernières pages de son livre, il fait la découverte totalement inattendue que « le système léniniste n'aurait jamais pu se maintenir aussi longtemps comme il l'a fait uniquement sur la base de la violence ou de la menace de la violence ». Ce système avait un certain nombre d'attraits : l'éducation gratuite, la santé, les congés payés, le logement, l'absence de chômage, un salaire minimum garanti et plus encore. »

Effectivement, on peut dire que, malgré le degré de réaction du stalinisme, ces aspects se sont maintenus, bien qu'atténués et écrasés.

Dans le *New York Times* du 28 mars 1993, Roger Cohen écrivait ceci à propos de l'Europe de l'Est :

---

<sup>1</sup> Mandel, *op. cit.*, p. 15.



« Il y a parmi de nombreuses personnes le sentiment qu'une "troisième voie" est possible, plutôt que l'implantation sauvage du capitalisme occidental et l'éradication aussi complète du passé ».

Dans l'ancienne Allemagne de l'Est, par exemple, les halte-garderies ont été fermées ainsi que les cliniques gratuites. Tout le monde se souvient de la vieille police secrète avec haine, mais désormais il y a aussi la haine des nouveaux riches et des colonisateurs du capitalisme allemand de l'Ouest.

Mais, en Europe de l'Ouest comme aux Etats-Unis, le mécontentement se généralise contre la perte du pouvoir d'achat et une sécurité sociale en déclin, les désillusions par rapport aux partis politiques existants et le cynisme face à la corruption régnante.

Bien qu'il n'y ait pas encore de regain de la conscience socialiste, il y a en Europe de l'Est comme de l'Ouest, une volonté manifeste de changements radicaux qui peut prendre force et gagner en cohérence au cours de la lutte.

Ce qu'écrivait Lénine durant la période de réaction qui fit suite à la défaite de la révolution de 1905, lorsqu'il parlait de la confusion des « professeurs officiels », qui déclaraient que le « Marxisme » avait été « réfuté et annihilé », s'applique aussi aujourd'hui.

Le développement de la bureaucratie stalinienne, contre laquelle Lénine avait lancé un avertissement, en fit la courroie de transmission du capitalisme mondial et l'amena à déclarer unanimement la mort du socialisme. La répudiation de Lénine par Volkogonov est le service qu'il rend à la bureaucratie qui avait auparavant fait de Lénine un dieu afin de pouvoir déclarer que Staline était le fils omniscient de Dieu.

Mais les descendants de Staline ont aussi tort de proclamer aujourd'hui la mort du socialisme que Staline proclamant en 1935 « la victoire finale et irrévocable du socialisme » en Union Soviétique.



**Pierre Broué**

## **Quelques notes sur la biographie de Trotsky par Volkogonov**

### **Indications non vérifiées**

Volkogonov assure que l'agent du GPU Spiegelglass est venu en France en 1935 avec la mission d'assassiner Trotsky. C'est parce qu'il a échoué qu'il a été fusillé. Ce n'est pas impossible mais la principale cause de mortalité chez les gens du GPU a été les changements de chef.

Il assure également que le NKVD avait un agent dans la maison de Trotsky. Mais là-dessus c'est Soudoplatov qui donne les détails. Il parle d'un magnifique agent féminin, Maria de la Sierra, qu'il avait infiltrée dans la maison de Trotsky, en Norvège puis au Mexique, et dont le pseudonyme était Africa. Elle a été selon lui décorée pendant la guerre pour son action avec les partisans.

Aucune des personnes qui ont vécu dans la maison de Trotsky en Norvège et au Mexique ne peut correspondre à cette femme. En revanche, il y a eu une femme d'origine espagnole, nommée Africa de las Heras, qui a été décorée pendant la guerre. Sa spécialité était d'être une excellente radio.

Si on veut imaginer une solution à cette énigme, on peut penser que la jeune femme était la radio d'une équipe qui surveillait Trotsky dans ces deux endroits et que son travail était évidemment de rendre compte par radio. C'est l'unique solution qui ne fasse pas de Volkogonov un fabulateur complet sur ce point, et l'erreur, plus vraisemblable, peut s'expliquer.

Il assure qu'Ejov et Béria avaient fabriqué un document selon lequel Trotsky était responsable de l'exécution de Nossar, le président du soviet de

Moscou de 1905, pendant la guerre civile et que la raison en était que ce dernier l'avait accusé d'être au service de l'Okhrana en 1905. Ce n'est pas invraisemblable, mais rien n'a filtré jusqu'à Trotsky.

Il fait allusion à la demande de visa pour l'URSS présentée par Sedov de Prinkipo et révélée par Van dans son livre (son double est à Stanford), et précise que le visa a été refusé sur décision personnelle de Staline évidemment.

Il mentionne sans donner de détails la visite d'Olberg à Prinkipo qui a fait soupçonner à Trotsky que celui-ci était un « agent ».

Ce qu'il écrit de Lola Estrine, la collaboratrice de L. Sedov, innocente cette dernière qui fut accusée notamment par Pierre Naville, d'être en liaison avec le GPU.

Il apporte nombre d'éléments plausibles concernant l'agent Zborowski, « planté » près de Sedov, ses divers pseudonymes, et cite plusieurs de ses rapports.

### **Erreurs, grosses et petites**

Il fait de Van un Hollandais. Il n'est pas évident qu'il ne fait pas deux personnes de « Van » et de « Heijenoort », sans avoir perçu qu'il s'agissait de van Heijenoort .

Il parle de la fille de Ljova (Lev Sedov) alors que l'enfant qu'il eut avec Ana Metallikova s'appelait Lev et qu'on l'appelait Lyovik.

Crux est selon lui un partisan de Trotsky. Et pour cause. C'est son pseudonyme !

Il place en 1921 le célèbre voyage de Brandler en 1923 à la veille de l'insurrection décidée à Moscou.

Il baptise George Novack « D » et James Cannon « George ».

### **Incompréhensions ou affirmations sans fondement**

Il n'a pas lu ou pas compris les textes des secrétaires où ceux-ci expliquent le souci qu'avait Trotsky de ne pas vivre comme dans une prison et d'être

entouré de « camarades » puisqu'il lui fallait des défenseurs. Ses critiques sur la « prudence » et « l'imprudance » de Trotsky sont pure littérature. Il se contredit d'un cas à l'autre.

Evidemment il invente par exemple les propos du secrétaire quand Trotsky dicte, quand il affirme que Trotsky était fidèle à la cause et pas aux hommes (cela ne veut rien dire) ou encore qu'il ne s'est pas marié par amour. Qu'en sait-il ?

### **Des confirmations**

Il confirme en passant la qualité humaine des proches collaborateurs de Trotsky comme Boutov, Glazman, Poznansky, Netchaïev.

### **Des omissions surprenantes**

La vie de Trotsky et des siens est racontée souvent hors de tout contexte. Comment parler du suicide de Zina si on ne dit pas que Hitler arrivait au pouvoir et que Staline l'avait déchue de sa nationalité soviétique ?

Et puis Trotsky dans les Balkans sans Rakovsky, aux Etats-Unis sans Louis Fraina, et jamais près de lui ses amis de guerre, Kasparova, Karl Grunstein, les « jeunes » etc.

Bon, franchement, il n'apporte pas grand chose. Mais son objectif n'était pas de contribuer à l'histoire de Trotsky.



**Pierre Broué & Aleksandr Pantsov**  
(historiens)

## **Lettre ouverte au citoyen** **D.A. Volkogonov** (général)

Citoyen Volkogonov,

Nous avons vainement tenté de vous joindre à Moscou et c'est pourquoi nous vous écrivons, sans vous avoir rencontré préalablement, une « Lettre ouverte » sur votre travail dans le domaine de l'histoire, au sujet de votre dernier ouvrage, *Trotsky*. Nous devons vous avouer notre stupeur quand nous avons lu au début de votre livre la liste des personnes que vous avez interrogées ou lues et découvert que nos noms n'y figuraient pas. Dites-nous, s'il vous plaît, si vous n'avez vraiment pas entendu parler de nous ou si vous nous censurez.

Auparavant, permettez-nous de nous présenter.

Pierre Broué n'est pas seulement le directeur de l'Institut Léon Trotsky, éditeur des *Cahiers Léon Trotsky* (48 numéros publiés depuis 1978) qui a été pendant des années l'unique revue au monde spécialisée dans tout ce qui touche Trotsky, éditeur de ses livres sur l'Espagne et la France, ainsi que de 46 volumes de ses *Œuvres*, mais aussi l'auteur bien connu d'une biographie de Trotsky (Paris, Fayard, 1988, 1105 p.) dont V.P. Danilov a donné un très vivant compte rendu dans la revue *EKO*, n°1, 1991, après qu'il l'ait lui-même présentée au cours d'une réunion publique, avec Nadejda Adolfovna Joffé, au MAI, le 16 novembre 1988.

A.V. Pantsov, également membre du conseil scientifique de l'Institut Léon Trotsky, est l'auteur d'une des premières biographies politiques de Léon Trotsky parues en URSS pendant la période de la perestroïka (*Voprosy istorii*, 5, 1990), de « La Paix de Brest » (*ibidem*, 2, 1990) et de « Trotsky et Préobrajensky » (*EKO*, 1, 1990). Il est également l'auteur de « Démon de la Révolution ou Révolutionnaire Proletarien ? » (*Polititcheskie Issledovanija*, 1, 1991), compte rendu très critique de vos travaux et méthodes et de ceux de Vassetsky (il a été

publié également dans plusieurs pays occidentaux et au Japon sous le titre « La Nouvelle Ecole de la Falsification »).

Nous sommes tous les deux assez connus dans ce domaine de la recherche historique. Vous n'êtes pas d'accord avec nous et c'est votre droit. Mais il est moralement impossible d'écrire sur Trotsky sans avoir lu nos travaux et sans nous citer, ce que vous faites, alors que vous énumérez parmi les « spécialistes » de Trotsky des gens qui n'ont pas écrit sur ce sujet plus de quelques dizaines de pages.

D'autant plus que, lorsque Pierre Broué vous a écrit il y a trois ans en vous proposant de vous aider pour éviter la répétition des grosses erreurs que vous avez faites dans votre *Staline*, il n'a reçu ni réponse ni accusé de réception.

Vous n'avez pas répondu non plus aux critiques d'A.V. Pantsov. Pire encore, vous n'avez de toute évidence tenu aucun compte de ses remarques méthodologiques puisque votre Trotsky reproduit les mêmes erreurs caractéristiques de votre *Staline*. C'est pourquoi nous avons décidé de faire connaître publiquement, en tant qu'historiens spécialistes, notre opinion sur votre travail.



Nous n'avons pas les mêmes idées, ce qui, après tout, pourrait permettre entre nous une confrontation honnête. Mais nos désaccords sont fondamentaux avec vos méthodes d'enquête, les objectifs de votre recherche qui nous paraissent faux, car il ne s'agit pas pour vous de la vérité historique. Cela disqualifie vos idées, appuyées par tant d'ignorances, d'erreurs, de mauvaises interprétations voire de falsifications.

Le devoir d'un historien est d'analyser les événements dans le contexte de leur époque. Vous ne le faites pas. Bien que vous citiez Berdiaev à chaque page de votre livre, vous êtes encore dans la Russie d'aujourd'hui. Vous empruntez à Berdiaev des critiques du bolchevisme, en oubliant qu'il a considéré l'apparition de ce phénomène idéologique et politique en Russie comme inévitable et qu'il a donné une explication sociale et culturelle de ses origines et des sources de sa victoire.

Vous ironisez inlassablement sur le fait que Trotsky croyait à la « révolution mondiale » ! Bien entendu c'est votre droit de ne pas croire que cette possibilité existait à la fin des années dix ou des années vingt. Mais si vous voulez vraiment tourner en ridicule ceux qui croyaient à cette possibilité, qu'ils l'aient souhaitée ou qu'ils en aient eu peur, il ne vous faut pas parler seulement de Trotsky mais aussi de Clémenceau et de Churchill, qui voyaient dans la



« révolution mondiale » le danger principal pour leur monde. Vous n'en dites pas un mot.

Même si Trotsky avait tort, on peut sans doute expliquer honnêtement sa position pour faire comprendre pourquoi il soutenait ce point de vue. Mais vous préférez vous exclamer et répéter : « Quelle imagination ! Quelle stupidité ! », tout en oubliant — excusez-nous — que vous-même, voici seulement quelques années, croyiez en des dogmes bien plus dangereux que les idées de Trotsky. Pouvez-vous avancer une justification historique et humaine à vos anciennes idées ? Ou étiez-vous simplement aveugle et stupide ?

Bien plus, vous ignorez visiblement que l'historien qui décide d'écrire une biographie ne doit pas oublier qu'il écrit sur un être humain et qu'il doit avoir autant que possible du tact, surtout quand il traite de la vie intime de son héros, de sa famille, de ses amis.

Nous avons été choqués de la façon dont vous traitez la question de Zina, la fille aînée de Léon Trotsky, et de sa mort, comme s'il n'y avait eu en ce temps-là au monde que cette jeune femme qui s'est suicidée, son père et sa mère. Pas Hitler, qu'elle haïssait tellement qu'elle voulait le combattre en Allemagne, ce que sa santé devait lui interdire ? Pas Staline, qui gardait en otage en URSS sa petite fille et l'a privée, elle, de la citoyenneté soviétique, la séparant à jamais des siens et la livrant pratiquement à la répression hitlérienne ? Et l'homme dont elle était enceinte ? Vous l'ignorez sans doute. Mais pour vous, pas de problème : c'est Trotsky le coupable.

Non seulement ce n'est pas correct. C'est pire. Vous vous donnez le droit de le juger dans sa vie personnelle. De juger sans savoir. Où est votre tact, où est votre respect de vous-même, général ?

A la page 41 du premier volume, vous citez une lettre intéressante de Trotsky à sa future femme, Aleksandra Lvovna Sokolovskaja, écrite avant leur mariage. Et vous triomphez bruyamment en assurant qu'il est clair que Trotsky « s'est marié par amour » et — telle est votre conclusion — qu'il n'a pas dit la vérité quand il a écrit plus tard dans *Ma Vie* qu'il s'était marié par « nécessité révolutionnaire ». Dans votre explication, cette lettre apparaît comme la preuve que Trotsky, qui, « moins de trois ans plus tard » abandonna « Aleksandra Sokolovskaja avec deux petits bébés », a finalement trahi sa première femme, trahi leur amour, violé les principes de la morale et de l'honnêteté.

Chacun de vos mots est faux ici. Il aimait Aleksandra. Ils se sont mariés par « nécessité administrative », pour partir en exil ensemble. Il l'a abandonnée en Sibérie par « nécessité révolutionnaire », lors de son évasion. C'est là ce qu'il écrit dans *Ma Vie*.

Sur le même sujet, vous ajoutez, page 44 du volume I, qu'il était probablement fidèle à « son devoir révolutionnaire » plus qu'aux « personnes ».

Qu'entendez-vous exactement par là ? Pouvez-vous contredire ce qu'il a dit et ce qu'a dit Aleksandra, par exemple à Eastman ? Pourquoi donner votre opinion personnelle là-dessus, sans l'ombre d'une justification ? Trotsky est coupable, hein ?

Pages 281-282, vol. I, vous écrivez que « Trotsky n'avait pas d'amis proches. Sauf sa femme ». Vous écrivez qu'il avait remplacé les amis par des « serviteurs socialistes » qui avaient peur de leur maître et qui étaient de ce fait prêts à exécuter même ses ordres les pires.

Ne comprenez-vous pas combien vos affirmations sont immorales et malhonnêtes ? Pas seulement pour la mémoire des proches amis de Trotsky, Khristian Rakovsky, A.A. Ioffe, Alfred Rosmer, que vous avez exclus du nombre de ses amis, mais aussi pour la mémoire de ses secrétaires, Poznansky, Sermuks, Boutov, Glazman ou Jean van Heijenoort, que nombre de gens, encore vivants aujourd'hui, ont connu comme l'incarnation de l'honnêteté ? Comment pouvez-vous écrire cela ? Peut-être transférez-vous sur Trotsky votre propre attitude à l'égard de vos collaborateurs ?

Nous croyons aussi qu'un historien a le devoir d'être honnête envers ses collègues et de respecter les principes de la démocratie dans la recherche historique. Mais vous ne le faites pas, peut-être parce que vous ne connaissez pas ces principes ?

Vous citez nombre de documents, pour la plupart inédits et nous devons reconnaître que c'est le côté fort de votre livre. Mais vous ne pouvez pas ignorer que ces documents ne sont accessibles qu'à vous et que vous bénéficiez ainsi d'un privilège exorbitant. Pourquoi ce privilège ? Pas parce que vous étiez un historien, mais de toute évidence parce que vous êtes un homme politique, celui qui contrôle toutes les archives russes.

Si vous aviez été un historien, un vrai, vous auriez proclamé qu'on ne peut ouvrir des archives qu'à un seul homme — comme c'était le cas en Espagne franquiste — et que c'est le contraire de la démocratie. La démocratie exige que tout travailleur intéressé, particulièrement tout historien professionnel, puisse consulter les archives. Personne ne peut aujourd'hui vérifier que vos citations sont exactes. Pourquoi ? Parce que c'est vous, général, qui en avez décidé ainsi. Croyez-vous que ce soit honnête ? Quel exemple pour tous les étudiants !



Nous avons néanmoins pu vérifier certains des documents que vous citez à partir de sources auxquelles nous avons eu accès. Nous allons donner deux exemples, parmi des dizaines possibles.

Comme il a été déjà été démontré dans l'article « L'Ecole stalinienne de la Falsification », afin de présenter Trotsky comme un partisan déterminé de la violence et de la peine de mort dans l'armée, vous citez souvent ce qu'il a écrit dans *Ma Vie*, mais avec des coupures et des déformations. Vous oubliez toujours de nous rappeler que, pour lui, il était impossible de construire une armée par la terreur et que c'étaient les idées d'Octobre qui avaient été le ciment de l'Armée rouge.

En ce qui concerne « le Bloc Zinoviev-Kamenev-Lominadze » auquel vous faites référence page 357, vol.II, il existe un document de Harvard, plusieurs fois publié par Pierre Broué et débattu dans plusieurs colloques, précisément une lettre de Sedov annonçant à Trotsky la naissance de ce Bloc que, selon vous dans la note 2, il jugeait impossible à réaliser. Vous pouvez discuter l'interprétation de Broué, dire qu'il n'a pas compris ou que le document est un faux. Mais vous n'avez pas le droit de vous taire à propos d'un tel document et du commentaire qu'en a fait un historien ni non plus d'écrire sur ce thème sans avoir lu ce document et mentionné son existence. Réellement, pourquoi vous comporter ainsi ? Négligence, ignorance, mauvaise foi, tendance au mensonge, trop longue déformation stalinienne, restes de préjugés stalinien ? Réfléchissez-y s'il vous plaît, ce n'est pas un petit problème.

Il faut ajouter que votre index est très lacunaire et ne permet pas de contrôler facilement vos affirmations et, ce qui est plus grave, que nombre des notes de bas de page faisant référence aux archives centrales du Parti, aux Archives Trotsky de Harvard, aux Papiers Sedov de Hoover, sont fausses.

Il vous faut comprendre que le plus grave, pour vous et pour tous les lecteurs intéressés, que l'acquis le plus important de votre livre — sa riche base documentaire — est l'objet de doutes et d'hésitations. Comment croire à l'exactitude des documents inédits que vous publiez quand ceux que nous connaissons ne sont pas correctement présentés ou sont simplement ignorés ? Plus encore, comment croire que vous êtes un spécialiste quand on trouve, à chaque page, d'incroyables erreurs sur des faits incontestables et aussi des mensonges purs et simples.

Bien entendu, vous êtes libre de continuer à croire que la maison de briques si fragile de Coyoacán était un blockhaus de béton. Vous pouvez continuer à appeler Trotsky « l'homme au pince-nez » alors qu'il y avait à l'époque des milliers de pince-nez sur des nez révolutionnaires. Vous pouvez aussi continuer à croire et essayer de faire croire qu'Olberg était à Prinkipo, alors qu'il n'y fut jamais reçu et pas par hasard. Vous pouvez continuer à croire

que Jean van Heijenoort, pour le nom duquel vous utilisez une incroyable translittération russe, et qui était aussi « Van », ce que vous semblez ignorer, était un Hollandais, alors qu'il était en fait français. Vous pouvez continuer à croire que le professeur israélien de Jerusalem le Dr Baruch Knei-Paz, dont l'ouvrage a été publié par Oxford University Press, est un professeur anglais d'Oxford et que l'Américain Isaac Don Levine est français alors qu'il est américain. Vous pouvez même croire encore que Crux était « un partisan de Trotsky » alors que Crux était le pseudonyme de Trotsky en personne. Vous pouvez écrire que L.L. Sedov a laissé en Russie « une fille » quand la fille en question s'appelait Lev ou Ljovik. Et après la visite de Pierre Broué à Aleksandra Zakharovna et à sa famille en novembre 1988, après les informations sur Ioulia Akselrod parues dans la presse russe, qui fut rendue publique dans le monde entier sauf en URSS, vous pouvez assurer quand même que son frère Sieva Volkov était alors le dernier survivant de sa famille. Tout cela ne fait pas beaucoup de mal : après tout ce genre d'erreurs ne sont qu'un signal d'alarme. Mais il n'en est pas de même avec d'autres phrases.

Sur la position de Trotsky à son retour des Etats-Unis en 1917, vous écrivez, page 122, volume I, qu'il ne savait pas alors très bien lui-même où il en était. Vous ne le savez pas vous-même parce que vous n'avez pas lu les articles qu'il a écrits dès le premier jour de la révolution de février dans la presse de New York.

Dans les deux volumes de votre biographie, vous ne consacrez qu'une page à l'une des questions les plus cruciales du débat entre Trotsky et Staline pendant la deuxième moitié des années vingt — celle de la Révolution chinoise. Nous pouvons comprendre que cette question est très difficile pour un homme qui n'est pas spécialisé en sinologie. Mais dans ce cas, vous auriez dû d'abord le reconnaître honnêtement et vous appuyer sur les recherches de ceux qui ont analysé ce problème sous l'angle de l'histoire chinoise — par exemple C. Brandt, Harold Isaacs, S. Levin, R. North. Mais vous préférez remplir cette page de racontars sur une rencontre entre Trotsky et Chiang Kai-shek et ne dites pas un mot du problème de l'entrée des communistes dans le Guomindang, de la politique nationale-communiste en Chine, de la conception de la Révolution chinoise de Boukharine-Martynov et de la véritable lutte de Trotsky.

Mais il y a plus grave encore. Après avoir cité un document de Trotsky sur les « événements de mars » 1921 en Allemagne, p. 33, volume I, vous enchaînez avec la « visite de Brandler à Moscou en septembre 1921 » alors qu'il était à cette date en prison en Allemagne. Vous assurez qu'il fit part à Moscou de son désir de voir Trotsky à la tête de l'insurrection en Allemagne ; vous mentionnez le refus de Zinoviev et l'envoi, au lieu de lui, de Piatakov et Radek, tous événements qui se sont produits en réalité en 1923. Franchement, nous n'avons

jamais donné un diplôme à un étudiant qui aurait fait pareille bourde. Il faut le dire, vous démontrez ainsi que vous ne savez pratiquement rien de l'histoire de l'Internationale communiste, ce qui est absolument impossible pour un homme qui prétend tourner en ridicule l'idée de « révolution mondiale » elle-même. Et beaucoup, beaucoup d'autres erreurs, malentendus, omissions, déformations.

Pour qui écrivez-vous, citoyen Volkogonov ? Pour les anciens bureaucrates du PC ? Peut-être écrivez-vous aussi pour informer le peuple, les Russes, qui, vous le savez, ont entendu pendant trois quarts de siècles mensonges et calomnies sur le héros de votre livre, pour permettre aux jeunes générations de comprendre leur passé, d'où vient leur pays et ainsi de suite ? Comment pouvez-vous parler à vos lecteurs du séjour de Trotsky dans les Balkans sans mentionner au moins son amitié naissante avec Khristian Rakovsky ? Comment pouvez-vous parler de son séjour à New York sans mentionner Louis Fraina ? Après tout, il y eut dans le parti socialiste américain une célèbre « motion Trotsky-Fraina », qui joua un rôle dans les origines du communisme aux E.U. Du même élan, vous essayez d'expliquer la discussion sur le Cours nouveau sans aucune allusion à la préparation révolutionnaire en Allemagne à partir de septembre 1923 dont l'influence fut capitale dans le début de cette discussion... mais que vous vous avez située... en 1921 !

Votre surprise devant l'intérêt porté par Trotsky au futurisme italien et ses questions à ce sujet à Gramsci est très surprenante. Parce qu'il semble bien que vous n'ayiez rien compris à la position de Trotsky et son amour de la culture.

Et pourtant il y a plus grave encore. Votre manuscrit russe envoyé à l'étranger pour les traductions comporte page 838 une citation d'une lettre de Trotsky à Sedov du 10 juin 1937 dans laquelle il assure n'avoir pas trouvé dans ses propres archives les lettres de Sedov rendant compte de ses entrevues avec I.N. Smirnov et E.S. Holzman, et votre commentaire, indiquant qu'à cette date, Zborowski, l'homme de Staline près de Sedov, avait déjà expédié ces documents à Moscou. Notre question est précise et accusatrice : pourquoi avez-vous supprimé ce paragraphe dans l'édition russe ? Pourquoi l'avez-vous finalement supprimé dans l'édition allemande ?

Vous comprenez parfaitement, général, que nous nous intéressons à ces comptes rendus, comme à celui de la rencontre entre Sedov et le vieux-bolchevik Iouri Gaven — ancien membre de la commission centrale de contrôle du PC de l'US —, dont le texte se trouve dans les archives Hoover et que vous ne mentionnez pas.

Mais vous — ou quelqu'un d'autre — avez finalement compris qu'en écrivant ce paragraphe, vous reconnaissiez avoir vu ces documents dans les archives de Russie et aussi que vous vous refusez à rendre public leur contenu.

Car vous essayez de convaincre vos lecteurs que Trotsky n'avait aucune influence en Union soviétique et pratiquement aucun contact. Pour cela, il faut cacher les contacts de Sedov avec Gaven, avec I.N. Smirnov, avec Holzman. Vous faites délibérément le silence sur les documents qui vous démentent. Pour un homme qui a le monopole de la consultation, c'est tout simplement déshonorant.

Citez ces documents, qui existent, vous l'avez écrit. Alors nous pourrions vous écouter. Pour l'instant, et dans le meilleur des cas, vous n'êtes qu'un censeur. Encore une fois, pour quoi ? Il faut en finir. Nous pensons en avoir assez dit pour faire comprendre que vous êtes peut-être un général et un homme politique sérieux, mais que vous n'êtes absolument pas sérieux comme historien. Nous ne vous croyons pas.

Dernière remarque. Vous vous permettez encore de l'ironie devant l'accusation lancée par Trotsky contre Staline d'essayer d'utiliser contre lui le général Blanc Anton Turkul. Mais depuis Alexandr Orlov, toute personne informée de ces questions sait que Turkul était un agent des services soviétiques contrôlé par Katznelson. Sur l'homme il existe aussi un rapport des services secrets, largement cité dans un article de l'un de nous. Tout le monde sauf vous, vraiment ? On ne peut vous croire. Vous devez donner des explications.

Feuilletons encore votre livre. Il y a bien des photos intéressantes dans le volume II. Sur l'une, on voit Trotsky à la tribune, parlant. Et vous commentez : « Trotsky au 14e congrès du PC US ». Avez-vous jamais vu le compte rendu sténographique de ce congrès qui se tint en décembre 1925 ? Trotsky y prononça un seul mot. De sa place, il cria « Juste ! ».



L'écrivain russe Vlas Dorochevitch a décrit dans l'une de ses nouvelles un peintre qui voulait peindre un marchand avec quatre jambes. Quand le marchand protesta, le peintre lui expliqua : « C'est comme ça que je vous vois ».

On peut comprendre le peintre. Un artiste a incontestablement le droit de peindre son héros comme il le veut, c'est-à-dire comme il le voit. C'est le problème de l'art. Mais si l'historien commence à écrire l'histoire conformément à ses inclinations, ce n'est ni de l'histoire ni de l'art.

Et voilà que maintenant, général, vous nous annoncez que, pour le reste de cette année, vous êtes en train d'achever votre prochain livre — sur Lénine. A quoi faut-il nous attendre ? Une sérieuse analyse d'historien ou une nouvelle falsification de politicien ? Nous attendons votre réponse.

A vous !

**Pierre Broué**

## **Les tueurs sont aussi des menteurs <sup>1</sup>**

Pavel Anatoliévitch Soudoplatov, ancien chef des services d'action du NKVD, organisateur entre autres, on le savait, de l'assassinat de Trotsky, a parlé pendant des mois avec son fils Anatoli et un couple de Nord-Américains spécialistes de l'espionnage ou plutôt de l'exploitation littéraire de l'espionnage. Et cela donne un livre devenu très vite un *best seller*, traduit dans toutes les langues, présenté comme les mémoires d'un important acteur de la politique en ce siècle, la restitution d'une partie de cette histoire qui nous a été volée par des hommes comme lui, les assassins de l'ombre.

En toute honnêteté, nous pensons qu'il n'est possible d'y toucher qu'avec des pincettes. Bien sûr, l'ancien tueur, aujourd'hui un vieillard, qui a fait plusieurs années de prison sous Khrouchtchev, est intéressé par le paquet de dollars que peut lui valoir cet ouvrage et une réhabilitation aux yeux de ses complices. Mais tout cela ne fait pas une recherche de la vérité.

Le choix qu'il a fait de dialoguer avec des personnes complètement incompetentes pour une grande partie du champ que couvrent ses souvenirs n'est pas fait non plus pour inspirer confiance. Gageons seulement qu'il ne dit la vérité que quand il n'a vraiment aucune raison de mentir.

La seule existence de ce livre est pourtant en elle-même une gifle aux staliniens qui se permettaient d'écrire en 1940 que Trotsky voyait des tueurs

---

<sup>1</sup> Pavel Soudoplatov - Anatoli Soudoplatov avec Jerrold et Leona Schecter, *Missions spéciales, mémoires du maître-espion soviétique Pavel Soudoplatov*, préface de Robert Conquest.

jusque dans la soupe qu'on lui servait : fine plaisanterie destinée à cacher les ultimes préparatifs d'assassins de l'ombre couverts par une presse aux ordres.

Les crimes que cet homme narre avec complaisance étaient de vrais crimes que des milliers de journalistes s'employèrent à nier et que des millions de communistes refusèrent de reconnaître pour ce qu'ils étaient.

Nous ne parlerons pas ici des réseaux d'espionnage pendant la guerre, de l'activité des partisans et des réseaux d'après-guerre, car nous n'avons pas une compétence de spécialiste de ces questions. Nous examinerons en revanche avec attention ce qu'il raconte des crimes politiques commis par ses services ou par d'autres dans les années vingt et trente.

### **Les « révélations »**

L'un des premiers meurtres politiques qu'il organisa et mena à bien personnellement lui avait été directement ordonné par Staline. Il en tire une grande fierté patriotique. C'est lui en effet qui a assassiné aux Pays-Bas le nationaliste ukrainien Konovalts en lui offrant la boîte de chocolat-bombe qui allait le tuer en explosant. Aucun bandit de droit commun n'a jamais écrit ses sentiments lors de l'explosion qui tuait. Lui, si.

Sur un certain nombre d'opérations réalisées contre des adversaires politiques de Staline, il apporte des éléments dont il est déjà bien difficile d'envisager de les accepter sur sa seule parole. Ni lui, de toute évidence, ni même les « spécialistes » qui l'aident à accoucher de ses mémoires, n'ont les connaissances qu'ont sur ces questions une bonne douzaine de chercheurs occidentaux.

Et il est clair que ses cornacs, les Schecter, n'ont même pas eu l'idée de mettre leur nez dans les archives de Trotsky, ce qui leur eût permis de poser des questions intelligentes. Ce n'était de toute évidence pas leur job.

### **L'affaire Reiss**

La façon dont il traite de l'assassinat de Nathan Poretzki, agent secret soviétique rallié à Trotsky au lendemain des procès de Moscou, connu après sa mort sous le nom d'Ignace Reiss, est révélatrice. Non seulement il ne mentionne pas les précieuses copies des documents de l'enquête en France contenues dans les archives de Trotsky, ni les mémoires d'Elsa Poretzki, la veuve de Reiss, mais



il ignore le travail d'enquête réalisé par Peter Huber et Daniel Kunzi, qui ont utilisé les archives de la Préfecture française et celles de la Justice suisse.

Sur les faits concrets, Soudoplatov assure que la lettre de rupture adressée par Reiss à Staline fut publiée **avant** son assassinat, ce qui est un mensonge grossier, car Reiss l'envoya effectivement mais sans la communiquer à personne. C'est une énormité que d'assurer qu'il n'avait pas le moindre lien avec Trotsky ou les groupes trotskystes, comme le démontrent justement et sa lettre de rupture et le témoignage de sa femme, Elsa, et du Hollandais Sneevliet.

L'affirmation selon laquelle le mari de la poétesse Tsvitaieva, Sergéï Efron, n'était pas mêlé à l'affaire est démentie par toute l'enquête de 1937. Le chef des tueurs, en bon stalinien, affirme que Reiss avait volé, menait grande vie et voulait « passer à l'Ouest », une sottise doublée d'un anachronisme. Il n'y a rien sur la découverte par Huber et Kunzi du responsable parisien de l'équipe d'Efron, Michel Strange.

Le crime fut selon lui commis par deux agents bulgares, Afanassiev et Pravdine, qui auraient profité de ce que Reiss avait trop bu. Une affirmation invraisemblable que dément tout ce qu'on sait du comportement de Reiss. Un homme expérimenté comme lui, traqué, ne festoie pas avec des gens connus et inconnus : les éléments essentiels manquent.

Soudoplatov innocente ici au passage Gertrud Schildbach qui attira Reiss dans le guet-apens à Chamblandes et les deux bandes envoyées en réserve en Suisse, ceux qui ont « logé » et repéré Reiss et ceux qui, avec Vadim Kondratiev, l'attendaient sur la route de sa rencontre avec le fils de Trotsky.

## L'affaire Klement

En revanche, ce qu'il écrit sur l'affaire de l'assassinat de Rudolf Klement, ancien collaborateur de Trotsky, membre du secrétariat du mouvement pour la IVe Internationale, disparu de son domicile le 14 juillet 1938, et dont les débris ont été retrouvés dans la Seine, nous rapproche peut-être de la vérité.

Tous les camarades de Klement ont attesté après sa mort qu'il était particulièrement lié à un jeune Juif lithuanien. Soudoplatov assure qu'un de leurs agents qui répond à cette description — du nom d'Alexandre Taubman —, était personnellement lié depuis des mois à Klement dont il fait son « collaborateur », ce qui est faux.

C'est Taubman qui, sous le prétexte d'un dîner entre amis attira le 14 juillet Klement dans un guet-apens au Quartier latin. Là, dans un appartement du boulevard Saint-Michel, il aurait été poignardé par deux agents de Staline, un ancien officier turc, tueur de profession, et un Russe du nom d'Aleksandr Korotkov, son cadavre coupé en morceaux et jeté dans la Seine.

### **L'affaire Agabékov**

C'est à ces deux derniers duettistes que Soudoplatov attribue aussi l'assassinat d'un agent des services agissant sous la couverture diplomatique, Agabékov, dont il assure qu'il était « proche de Jacob Blumkine, démasqué comme sympathisant de Trotsky ». Nous parlerons plus loin de Blumkine. On sait qu'il ne fut jamais « démasqué » sur le plan politique car il s'était ouvertement déclaré comme oppositionnel à ses chefs.

Agabékov n'était pas un politique comme Reiss et Klement, mais un aventurier que certains ont accusé d'avoir collaboré à l'élimination de Blumkine... Il n'était pas l'ami, mais l'ennemi de Blumkine dont il fut l'un des accusateurs.

Les trois hommes ont selon lui été décorés et Taubman, devenu Semionov, fit des études d'ingénieur chimiste, mais continua à servir le NKVD notamment en Palestine fondant un réseau à Haïffa. Korotkov fit une belle carrière, témoigna à charge contre Béria, devint général et mourut en 1968 d'une crise cardiaque au cours d'une partie de tennis.

### **L'Affaire Koutieпов**

Le général blanc Aleksandr Koutieпов, enlevé en plein Paris en janvier 1930, fut bel et bien victime d'agents soviétiques : un fait historique qui n'avait pas encore été confirmé côté tueurs. Il s'agissait pour les hommes de Staline de s'assurer le contrôle de l'association d'officiers blancs qu'il dirigeait.

L'affaire ne fut pas confiée à Soudoplatov mais à son collègue des « Missions spéciales », Iakov Sérébriansky, chef de ce qu'on appelait dans le milieu « la bande à Iacha », un ancien terroriste s.r. selon lui.

Il ne donne aucun détail, même pas sur la participation à l'affaire du futur député PCF et « agent » Maurice Honel, connue et reconnue en France. Les

éléments qu'il donne sur la mort du général en France, juste après son enlèvement et avant le moindre transfert, étaient déjà connus par les livres d'agents passés à l'Ouest.

Le dossier d'Orlov avait fait connaître aussi que le vol, en novembre 1937, des archives de Trotsky déposées rue Michelet, était l'œuvre de la « bande à Iacha ».

## **L'Affaire Miller**

En ce qui concerne l'enlèvement à Paris, le 26 novembre 1937, du général Evgenii Miller, successeur de Koutieпов, Soudoplatov écrit ce que nous savions déjà, à savoir que l'affaire avait été montée sous la direction personnelle de Spiegelglass et réalisée par le général blanc et agent du NKVD Nikolai Skobline.

Il confirme que Skobline, démasqué par les précautions de Miller, s'affola et se réfugia à l'ambassade, et qu'il fallut fréter un avion privé pour lui faire quitter la France pour l'Espagne où il aurait finalement été tué à Barcelone au cours d'un bombardement aérien. Il assure que le général Miller, lui, fut bien transféré clandestinement par mer à Moscou, comme on le pensait, qu'il eut à y subir de durs interrogatoires et fut finalement liquidé.

Il indique aussi que, dans le scénario pour prendre au piège le général Miller, les rôles des deux « représentants allemands » que Skobline avait assuré vouloir lui présenter pour l'amener au rendez-vous fatal étaient joués par deux agents importants, Spiegelglass et le « résident » à Paris Kislov.

Enfin, assurant qu'il n'a rien trouvé dans les dossiers qu'il était sans doute le seul à pouvoir consulter, il lave Skobline du soupçon d'avoir été en même temps lié à l'espionnage allemand et blanchit comme une innocente agnelle sa femme, la célèbre chanteuse Plevitskaia, condamnée aux travaux forcés par un tribunal militaire français et morte en prison en 1944.

## **L'Affaire Blumkine**

Bien entendu, Soudoplatov ne parle de l'affaire Blumkine que par oui-dire. C'est ce qui explique qu'il le fasse venir à Istanbul en 1930 alors qu'il avait été fusillé l'année précédente. à Moscou !

On sait que Iakov Blumkine, ancien terroriste s.r. s'était rallié aux bolcheviks, personnellement attaché à Trotsky dont il fut un des collaborateurs militaires avant d'entrer dans le service secret de l'armée, le 4<sup>e</sup> bureau, qui l'embaucha alors en toute connaissance de cause.

De passage à Istanbul, au retour d'une mission, Blumkine, on le sait, rendit visite en août 1929 à Trotsky lequel le chargea d'un message pour ses amis d'URSS. Selon la version de l'époque, en provenance d'un oppositionnel du GPU, du nom de Rabinovitch, il aurait été dénoncé par Radek à qui il s'était confié sans avoir compris la profondeur de son reniement. Selon une version postérieure, il serait tombé follement amoureux de l'agente Lisa Zaroubina qui l'aurait donné à ses chefs après avoir obtenu ses confidences après son retour en URSS.

La version Soudoplatov est hautement sophistiquée. Il assure en effet d'abord que Lisa était mariée à Blumkine depuis le début des années vingt. Ensuite qu'ils étaient venus ensemble à Istanbul pour vendre des manuscrits d'une valeur inestimable et que Blumkine avait détourné une partie de l'argent de leur vente au profit de Trotsky. Moralement scandalisée, la jeune espionne avait alors dénoncé son mari qui fut passé par les armes.

C'est l'année suivante que la jeune et belle veuve, précise Soudoplatov, épousa son collègue Zaroubine qui lui ouvrait une brillante carrière dans l'espionnage soviétique à l'étranger.

Sans doute quelques détails sont-ils ici exacts, mais l'affaire de l'argent des manuscrits donne évidemment, comme les « indécicatesses » attribuées à Reiss, une tournure de « droit commun » à l'affaire Blumkine qui était avant tout politique.

## **L'Affaire Nin**

Alors que le dossier d'Orlov donne d'importantes informations et des détails vérifiables sur l'assassinat à Alcalá de Hénarès du dirigeant du POUM ex-dirigeant de la CNT, puis du PC espagnol et de la Profintern, Andrés Nin, Pavel Soudoplatov, dans les développements qu'il lui consacre, mentionne son assassinat sans rien en dire. Il écrit même cette phrase totalement incompréhensible pour qui connaît le dossier de l'affaire Nin en Espagne — il n'en manque pas depuis le film *Operation Nikolai* —, une bourde révélatrice de l'ignorance crasse de ses collaborateurs :

« Orlov réussit à publier un pamphlet anti-trotskiste sous la signature d'Andreu Nin, un homme qu'il avait fait abattre par son équipe de tueurs, sur ordre de Staline. Orlov écrit ce pamphlet dans le but de discréditer Trotsky, pour donner à croire que Nin, qui avait dans le passé, été secrétaire de celui-ci, avait changé de camp en raison des échecs et des trahisons des trotskistes en Espagne. C'était un morceau de désinformation **très réussi** (souligné par moi, PB) dont Lejov rendit compte directement à Staline ».

On croit rêver devant ce « *pamphlet* » inventé de toutes pièces et qui, de toute façon, eût été si profondément stupide qu'on ne peut l'imaginer ; même pas « *très réussi* ».

## L'Affaire Sedov

Comme Orlov, et contrairement à ce qu'il avait lui-même déclaré devant les caméras de la TV soviétique, Soudoplatov innocente les « services » du meurtre de Sedov. Est-ce une raison pour le croire ?

Bien sûr que non. Les dossiers, nous dit-il, ne comportent rien qui permette d'étayer cette accusation. On veut bien l'en croire. Au contraire, ils comportent des aveux selon lesquels Sedov n'a pas été assassiné, des aveux extorqués par la torture, parfois par des mois de torture, comme Spiegelglass qui maintint pendant huit mois que les services avaient bien tué Sedov et n'« avoua » qu'après une longue résistance.

Comme Orlov d'ailleurs, Soudoplatov ne dissimule pas que l'une des pièces de l'accusation montée par Béria contre Ejov était que, contrairement à ce qu'avait dit ce dernier, **ses hommes n'avaient pas tué Sedov**. Le fait qu'il ait fallu les torturer pour leur arracher « l'aveu » qu'ils ne l'avaient pas fait, n'est-il pas un sérieux indice du contraire ? Cela ne semble pas le gêner.

Là encore, comme dans une série d'autres circonstances, et dans le ton général du livre d'ailleurs, Pavel Soudoplatov manifeste une indéfectible fidélité à Béria. Cela doit-il faire preuve pour nous comme pour les kaguébistes retraités ?

Il est incroyable que des spécialistes aient pu considérer que Sedov n'avait pas été assassiné puisque Soudoplatov ne l'écrivait pas, d'autant plus qu'il l'avait dit à la TV de Moscou quelques mois auparavant.

## L'Affaire Trotsky

Ce qu'il dit enfin de l'assassinat de Trotsky donne des raisons supplémentaires de douter de la valeur de ses « témoignages ». C'est ainsi qu'il écrit :

« Notre meilleur agent, Maria de la Sierra, que nous avons réussi à faire engager par Trotsky en Norvège et qui était encore avec lui au Mexique ».

Il donne ensuite quelques détails, dont le nom de code d'*Africa*. Il se trouve pourtant que nous connaissons bien la vie de Trotsky en Norvège et au Mexique et son entourage dans ces deux pays. Dans le premier, il n'a pas de secrétaire et aucun personnel de maison après l'expulsion de van Heijenoort et le départ de Frankel. Aucune des personnes de la maison du Mexique ne s'était trouvée en Norvège. Aucune n'échappe à notre regard pendant la guerre (sauf d'épisodiques relations éventuelles avec la cuisinière) et ne peut être cette femme, « *personnage de légende* » qui fut « *parachutée derrière les lignes allemandes* ».

Nous avons pensé que, s'il y avait eu un agent de Staline en-dehors de Mercader à México, ce qui est tout à fait possible, son rôle et sa place n'étaient pas ceux que Soudoplatov prétend attribuer à son agent *Africa* et que le plus vraisemblable est qu'elle assura les liaisons radio sans se montrer à la maison de Coyoacán. L'idée était bonne.

Nous avons retrouvé dans le livre de Pons Prades sur les Espagnols pendant la deuxième guerre mondiale, une *guerillera* espagnole, membre du noyau partisan parachuté par le NKVD en Ukraine et attachée à son commandement sur place, qui fut couverte de décorations comme la personne mentionnée par Soudoplatov. Là, elle se nomme **Africa de las Heras**. Mais il n'y a pas le moindre doute : elle était radio-télégraphiste. La valeur d'un témoignage se trahit parfois dans les détails et l'on est tout de même un peu surpris que, pour les dollars qu'ils ont touchés, Mr et Mrs Schecter, les « présentateurs » des mémoires n'aient pas cherché à vérifier les dires de leur « témoin » — ce qui ne prend que quelques minutes à quelqu'un d'informé.

N'entrons pas plus avant dans les détails. On est tout de même surpris du prétendu récit fait par Mercader à Soudoplatov sur le meurtre : l'assassin aurait invoqué devant les policiers et les juges son amour pour Sylvia Ageloff contrarié par Trotsky pour justifier son acte, ce qui n'apparaît dans aucun des documents de l'enquête mexicaine, et notamment, ni dans la lettre préparée d'avance qui fut trouvée sur lui, ni dans ses faux aveux devant policiers et juges.

## L'Affaire Kirov

C'est seulement sur l'affaire Kirov que Soudoplatov — en accord d'ailleurs avec les dernières recherches en URSS, ceci explique peut-être cela —

donne des réponses vraisemblables. Pour lui, si Staline a exploité comme on sait le meurtre de Kirov pour généraliser la terreur, il n'en fut pas l'organisateur. L'assassin, Nikolaïev, était un déséquilibré et il a tué Kirov pour la simple raison que celui-ci était l'amant de sa femme.

Bien sûr, derrière les développements de Soudoplatov, on peut percevoir son hostilité à Khrouchtchev qui, sur la scène soviétique, fut le promoteur de l'idée selon laquelle Staline fut l'assassin de Kirov. Toute l'affaire fut selon lui manipulée par Iagoda afin de permettre l'exploitation que souhaitait Staline. La vérité a donc été dissimulée pour des raisons politiques. Le fait que l'enquête diligentée par Khrouchtchev n'ait pas donné lieu à la publication d'un rapport dont on connaît pourtant l'existence, semble une confirmation de la thèse de Soudoplatov. Il aurait ainsi raison, sur ce point, avec l'air du temps.

## Un maigre Bilan

Que nous apprend donc finalement Soudoplatov ?

Que des hommes ont été tués par des agents de Staline dont nous savions déjà qu'ils l'avaient été par eux ? Il donne les noms de certains, largement inconnus, ce qui n'apporte rien. Il défigure et salit les victimes, faisant passer Blumkine et Ignace Reiss pour des voleurs et leurs dénonciateurs pour d'honnêtes gens. Il fait semblant de prendre pour argent comptant les aveux obtenus sous la torture de tueurs aux mains d'autres tueurs.

Il ment pour peaufiner la figure de son maître Béria aux yeux des *apparatchiki* ses pairs. Il ment pour se justifier, se protéger, régler ses comptes, toucher des droits d'auteur aussi sans provoquer pourtant de représailles sérieuses ni soulever d'affaire d'Etat. Mais il dit la vérité quand il assure que Staline suivait pas à pas toutes les tâches criminelles de ses services.

Quel rapport avec la vérité ? Très ténu en vérité bien entendu, sauf l'auto-portrait de tueur qu'il trace involontairement en se racontant, fonctionnaire du crime, en décrivant le fonctionnement de l'officine bureaucratique *Murder Inc*, la façon dont on transmettait les ordres ou dont on rendait les comptes dans cet univers où l'assassinat était la tâche quotidienne, les relations familières et le poids de la peur aussi, avec ceux qui décidaient, les Maîtres de la Mort.

Un témoignage parfaitement inconscient et tout à fait accablant sur le stalinisme, au cœur de l'appareil de la terreur.





**Pierre Broué**

## ***Le Lénine* de Volkogonov**

L'ouvrage de Volkogonov sur Lénine — couronnement et achèvement de sa trilogie sur la Révolution et l'URSS — n'était pas attendu comme l'avaient été ses ouvrages sur Staline — une vraie « déstalinisation » à sa façon — et sur Trotsky — une « réhabilitation » de type un peu particulier.

On savait que ce militaire de carrière, historien militaire devenu homme politique puis historien officiel, avait l'énorme privilège d'accéder en Russie — comme avant lui les historiographes de la cour du *Caudillo* Franco dans l'Espagne nationaliste — aux documents inaccessibles à tout autre, en particulier aux « archives du Président », l'ancien « Fonds Staline » dit aussi « Fonds du Kremlin » ainsi qu'aux archives du KGB.

Bien sûr, après deux ouvrages décevants à tous égards, on ne pouvait guère attendre du dernier de sensationnelles nouveautés. Pourtant le volume des archives consultées par le général et ses collaborateurs, le poids des secrets ensevelis pendant des décennies, lui ont permis d'apporter bien des éléments nouveaux, d'importance d'ailleurs très variable.

La plus stupéfiante, la plus saisissante aussi de ces révélations, est incontestablement la photo de couverture du volume II. Cet homme au regard dément, raide comme un crucifié, souffrance et inconscience étroitement mêlées, ce portrait qui semble extrait d'une série sur un asile d'aliénés ou d'un manuel de pathologie des maladies mentales, c'est Lénine.

Volkogonov nous dit que Kroupskaia refusa que le grand dessinateur Annenkov fasse des croquis de ce Lénine animal et hébété que nous découvrons aujourd'hui ( t.II, p. 354). Il est dommage qu'il y ait eu pourtant un photographe pour opérer, un historien et des éditeurs pour faire de ce cliché une couverture accrocheuse.

Les documents écrits, dispersés dans différents dépôts d'archives de Moscou, notamment dans le fonds KGB et particulièrement dans le fameux Fonds Staline du Kremlin que Boris Eltsine a jusqu'à présent tenu à se conserver sous la main, à tout hasard, sont d'une exceptionnelle richesse pour une biographie de Lénine. On en trouve dans l'ouvrage de Volkogonov des extraits, de simples allusions, parfois des résumés. Nous ne dissimulons pas nos réticences à les mettre en relief. La tentation est sans doute grande pour l'auteur de faire parler des documents dans le sens qu'il souhaite quand il en est le maître et ne craint évidemment aucune vérification.

Au fur et à mesure que l'on tourne les pages, il devient vite évident que, dans les centaines de milliers de pages des milliers de dossiers compulsés, les collaborateurs de l'historien ont collecté, sur instruction du chef des travaux, des dizaines de textes allant tous dans le même sens, sans trop s'intéresser aux autres.

Relevons cependant, parce qu'elle échappe à cette catégorie, la vérification que constitue la publication du télégramme de Staline annonçant à Trotsky une date des funérailles de Lénine qui devait être modifiée par la suite (t. I, p. 364) — un document que Trotsky invoquait sans pouvoir le citer pour justifier son absence lors des funérailles.

On retiendra aussi comme indiscutable la chronique médicale de la lente décomposition du cerveau du chef de la Révolution russe, la chute qui entraîne cet homme d'une immense envergure sur la pente où il ne sera plus capable à terme que d'aboyer au prix d'énormes efforts — on hésite à écrire d'efforts inhumains.

Certains chapitres donnent lieu à des recherches bien venues, des points d'interrogation suggestifs. Ainsi celui qui est titré « *Fanny Kaplan a-t-elle tiré ?* », à propos de l'attentat contre lui, ou encore « *Inessa Armand* » du nom d'une femme qui fut chère à Lénine. Il y a peu de chances que les éléments donnés ici et qui n'engagent pas les grandes options posées à l'humanité, aient été manipulés ou faussés.

On y apprend avec intérêt que Lénine, alors chef du gouvernement, a été détroussé le 19 janvier 1919 sur la route de Sokolniki alors qu'il se rendait en voiture pour rejoindre sa femme chez sa sœur, accompagné d'un chauffeur et d'un garde du corps. Trois hommes armés menaçants leur ont pris leurs papiers, leur argent, leurs armes et... leur auto (t. I, p.404). Piquant ? Pas seulement. La petite histoire, parfois riche, est souvent épargnée parce qu'on la croit petite. On retrouvera cet épisode, mais dépersonnalisé, dans une polémique politique de Lénine.

Malheureusement, l'auteur est à la recherche d'aphorismes politiques et cela donne lieu trop souvent à répétition et même rabâchage. Additionner les opinions de Plékhanov, de Martov, de Trotsky, de Dan et de quelques commentateurs Blancs inconnus ne fait pas une « opinion publique » et encore moins un jury d'assises — ou d'examen.

Plus grave encore, l'une des interprétations que Volkogonov entend faire prévaloir, par une accumulation de bouts de paragraphes, est de montrer avec quelle obstination énergique et inlassable Lénine a réclamé l'application rigoureuse à l'ennemi de classe de la révolution de ce qu'il appelait la « terreur rouge », la « terreur de masse ». On en est désolé pour le général, mais on savait déjà tout cela et les répétitions lassantes ne changent rien, même si l'une d'entre elles — mais est-ce délibéré ? — fait apparaître Lénine comme plus rigoureux encore que Trotsky lequel pensait que la contrainte ne suffisait pas pour donner aux soldats rouges le moral qui assurerait la victoire

En fait, ici, ce sont moins les documents cités par Volkogonov qui comptent que ses commentaires. Or les lecteurs russes connaissent, depuis maintenant des années, une interprétation que les nouveaux *media* et nombre de publications ont largement diffusée. Les lecteurs occidentaux sont également familiarisés avec cette interprétation qui a été systématisée aux Etats-Unis au temps de la guerre froide. Le général historien pouvait apporter un peu plus d'explications.

Il n'en est rien. Ses commentaires sont désolants de platitude. Comment en effet considérer comme une preuve éclatante du « cynisme » de Lénine l'affirmation très vraisemblable qu'on lui attribue dans une conversation avec M.A. Spiridonova, suivant laquelle il faut en politique tenir compte de l'efficacité et non de la morale (t. I, p. 39) ? A ce compte-là, le monde est peuplé de petits Lénines à qui l'on ne consacre pas des milliers de pages.

Le problème n'est pas en effet de savoir si oui ou non Lénine pensait que la terreur était le glaive de la révolution, ou s'il avait tort d'être exaspéré par ceux de ses amis bolcheviks assez humanitaires pour mettre en liberté des tueurs qui allaient recommencer de tuer et ne libèreraient jamais personne. La question est plutôt la suivante. Lénine pensait que Messieurs les Assassins ne commenceraient pas la politique du pardon et de la non-violence et ne tendraient pas l'autre joue. Avait-il tort ? Y avait-il ou non dans la guerre civile russe des tortionnaires Blancs, des massacreurs, des bourreaux et des pogromistes ? Il est impossible de mettre cela entre parenthèses et de traiter les bolcheviks dans leur propre bocal, pas plus que la-terreur-selon-Lénine hors de la guerre civile. Que celui qui en doute lise la correspondance entre Rakovsky et Korolenko de cette époque.

De la même façon, Dimitri Volkogonov s'étend longuement sur le sujet qu'il appelle « *Lénine prophète de la révolution* » : là aussi, il accumule les citations, vite lassantes, de Lénine sur l'importance de la révolution allemande, la lutte nécessaire, les délais probables de cette extension de la révolution russe au reste du monde, de « *ce demi-dieu, la Révolution mondiale* » (t. I, p. 129). Il est sans doute bon de rappeler tout cela après des décennies de triomphe du mythe du socialisme dans un seul pays lequel, apparaît d'ailleurs, selon Volkogonov, avant que qui que ce soit y ait seulement pensé.

Nous ne reprochons pas à Volkogonov son scepticisme et sa certitude, sinon tranquille, du moins proclamée, que toute autre révolution était rigoureusement impossible, un avis que ne partageaient d'ailleurs pas à l'époque les grands de ce monde. C'est son droit absolu de le penser. Mais dans un livre sur Lénine, on est en droit d'attendre de l'auteur, alors même qu'il fait par ailleurs de telles déclarations, qu'il fournisse des démonstrations argumentées, des explications articulées de l'ensemble et du détail de la pensée de Lénine et de son analyse du monde en crise, au lieu de se contenter de l'anathématiser en tant qu'homme fanatique, aveugle, possédé par une idée fixe.



Bien entendu, Dimitri Volkogonov sent qu'il prête le flanc à une critique sérieuse. Aussi — ignorant peut-être que l'enfer en est pavé — s'abrite-t-il derrière ses intentions pour tenter de justifier ses réalisations, ce qui est, comme on sait, une méthode de défense scientifique bien précaire. Il assure qu'il ne fait

pas une biographie de Lénine, comme tout le monde le croit, même ceux qui font la publicité pour son livre, autrement dit, qu'il ne fait pas œuvre d'historien. En réalité, assure-t-il, il a voulu dresser de Lénine un « *portrait politique* » ( t.I, p. 39).

Disons-le tout net, car il ne pouvait en être autrement. Sous ce prétexte, Volkogonov fait ici œuvre d'homme politique défendant ses propres idées contre le personnage dont il prétend tracer le portrait en choisissant soigneusement, entre des traits contradictoires, ceux qui peuvent venir en soutien de sa thèse. Un portrait politique réalisé sur la base d'une histoire faite par d'autres pourrait répondre au souci qu'il manifeste. Mais là, il est à la fois juge et partie.

En liaison avec cette question, nous avons trouvé une sorte d'énigme que nous n'avons pas vraiment résolue sinon au prix d'une certaine malveillance. Nous avons en effet constaté que, dans ce livre, une page sur trois environ est consacrée à des événements qui se sont déroulés après la mort de Lénine et à des personnages qu'il a certes connus mais dans un contexte et des circonstances particulières, Zinoviev-Kamenev qu'il appelle « *le tandem bolchevique* » ( t. II, pp. 49-69) et Boukharine, bien sûr, « *l'enfant chéri de tout le parti* » (t.II, pp. 69-94). On trouve même des procès-verbaux de réunions de direction du temps de Khrouchtchev et de Gorbatchev. Pourquoi ?

Il est difficile de ne pas conclure qu'il s'agit d'un procédé de présentation destiné à faciliter la démonstration. L'accumulation d'éléments d'information, de faits et d'analyses rattachés aux décennies qui suivent la mort de Lénine fausse ici inévitablement l'équilibre même des bases du travail et équivaut à une véritable manipulation : Lénine se voit ainsi portrayé et expliqué, non par son passé, mais par son avenir.

Il faut signaler aussi dans la méthode choisie un énorme danger pour la fiabilité du travail. Car c'est alors le choix qui est fait, dans l'histoire, d'éléments à insérer dans le portrait qui devient le facteur déterminant de la composition de ce dernier. Lénine et tout autre personnage important de l'Histoire ressemblera à ce à quoi le portrayeur choisira de le faire ressembler.

C'est le droit d'un auteur, dira-t-on ? Certes, mais pas celui d'un homme qui est le premier, et pour un certain temps le seul, à accéder aux sources sur lesquelles bâtir l'histoire, substrat obligé du portrait politique qu'il ambitionne de tracer. Véritable abus de pouvoir, semble-t-il, abus de monopole, pourrait-on

dire, pratique totalitaire qui désarme toute pensée et disqualifie ce qui se présente comme telle.

Des exemples ? Ils foisonnent et ne laissent au lecteur un tout petit peu averti que l'embarras du choix. Après tant d'autres de la nouvelle génération dite historienne, le général Volkogonov parle de la Révolution de Février en l'arrachant littéralement, avec ses fleurs et ses racines profondément plongées dans la boue des tranchées et le sang des offensives impréparées de 1914 à 1917, le martyr des paysans en uniforme et sans armes, attaquant pieds nus sans soutien d'artillerie.

Ainsi mentionne-t-il sans un mot d'explication profonde l'assassinat du bolchevik Volodarsky (t. I, p. 330) pour expliquer le décret des commissaires du Peuple sur la Terreur rouge. Car cette dernière, qui fut au demeurant effroyablement efficace, n'avait de sens qu'au regard de la Terreur Blanche qu'on voulait arrêter par une contre-terreur, de même que les massacres se succèdent dans les prisons au fur et à mesure des offensives et retraites des armées blanches et rouges sans qu'on puisse dire qui a commencé et donner tort au dernier vivant.

Le général écrit qu'il va sans doute choquer beaucoup de Soviétiques par sa brutale condamnation de l'attitude de Lénine promouvant la Terreur rouge (t.I., p. 24). C'est sans doute que ces Soviétiques-là, à la différence du général, savent qu'il y eut une guerre civile et qu'il y avait des assassins de l'autre côté aussi, plus nombreux peut-être et plus professionnels, violeurs, pillards, pogromistes.

Nous pensons même que d'autres Soviétiques, même s'ils ne l'écrivent pas, seront choqués par ses découpages qui font d'une phrase ou d'un décret, voire d'un geste, public ou non, coupé de son contexte, un prétendu « fait » que l'on peut alors détourner sans mal de sa signification réelle, bref une histoire de faussaires, à la stalinienne. Ont-ils tort sous prétexte que Volkogonov, pour faire cette besogne, met des gants ?

Dans le même ordre d'idées, on est accroché un instant par un jugement porté sur Lénine par un de ses ennemis jurés, Winston Churchill, à propos de son « *intelligence universelle, saisissant tout, comme on en trouve rarement* » (t.I., p. 66) On reste cependant quelque peu sceptique devant l'accumulation des textes et résumés de positions d'auteurs concernant la brutalité et la cruauté de Lénine.

Quel intérêt y a-t-il réellement pour le lecteur, russe ou non, à apprendre que l'illustre Ariadna Tyrkova a affirmé que Lénine était un homme cruel et même, en femme qui sait regarder les hommes dans les yeux, qu'il « *avait les yeux cruels d'un loup* » ( I, p. 23) alors que des dizaines de photos de Lénine en bonne santé suggèrent exactement le contraire, un sens de l'humour et une évidente humanité ?



L'édition allemande porte en sous-titre, après « *Lénine* », ce résumé laconique : « *Utopie et Terreur* » qui ne se trouve pas dans l'édition russe. Les éditions à l'étranger des ouvrages de Volkogonov subissent très souvent des amputations inexplicables — certains chapitres de cette édition allemande sont dégraissés de 80 % de leur texte sans indication ni explication — et présentent souvent d'appréciables différences avec l'édition russe originale qu'il serait intéressant d'étudier en elles-mêmes si l'on connaissait leur origine.

Mais ici, le sous-titre allemand n'est nullement en contradiction avec le texte russe. Au contraire. Il éclaire le caractère polémique de l'ouvrage et résume au plus court la pensée de l'auteur. Lénine s'était fixé un objectif « utopique ». Comme il n'était pas réalisable par des voies normales, il a tenté de « forcer » sa réalisation, ou, si l'on préfère, de la réaliser par la terreur. On tient là les deux bouts de sa pensée et de son action.

Ainsi, quand, par extraordinaire, Volkogonov se laisse entraîner à donner, après une douzaine de textes « *terroristes* » de Lénine hors de tout contexte, une analyse du type du dépérissement de l'Etat telle qu'il l'a exposée dans *L'Etat et la Révolution* — un travail qu'il a après tout publié ! —, c'est pour se gausser sur-le-champ impitoyablement et sans autre forme de procès de ce qu'il appelle « *des rêveries naïves et utopistes* » (t. II, p. 138) sans même se préoccuper de ce qui devrait l'intéresser au premier chef, à savoir cette contradiction au coeur de la pensée et de l'action de Lénine dont il veut faire le portrait — ce qui ne saurait se faire seulement en noir ou seulement en blanc.

Ainsi Lénine est-il condamné dès l'ouverture du livre-procès-portrait, car l'auteur se fait à la fois juge et procureur. Un procureur qui semble démuné de la moindre étincelle d'humanité et de la plus élémentaire compréhension d'autrui, fût-il son personnage et un grand homme politique. Que Lénine exilé écrive à sa

mère pour la rassurer sur son sort et lui parle d'un beau printemps polonais qu'il lui décrit avec un soin affectueux, et voilà notre général qui éclate d'un rire soldatesque entendu et s'esclaffe à propos de la façon de vivre pas si mauvaise que ça de certains révolutionnaires professionnels (t. I, p. 53). Franchement, c'en est presque inconfortable.

Volkogonov cite Lénine disant au IV<sup>e</sup> congrès de la Comintern que les paysans comprennent que les communistes ont pris le pouvoir « *au nom de la classe ouvrière* » pour établir un ordre socialiste. Comment lui reconnaître le droit de résumer immédiatement à la ligne l'objectif de Lénine par cette affirmation péremptoire : « *Ce n'était pas pour les ouvriers et encore moins pour les paysans que les révolutionnaires avaient pris le pouvoir mais exclusivement pour les intérêts de l'oligarchie bolchevique du parti* » (t.II, pp. 47-48), alors qu'il serait bien en peine — et pour cause — de décrire ce qu'était, à la date de la prise du pouvoir « *l'oligarchie bolchevique du parti* », une vue de l'esprit à cette époque ou plutôt le reflet de la bureaucratie stalinienne projeté dans le passé.

En dernière analyse — il en faut une à tout auteur à condition qu'elle couronne un édifice bien bâti et bien agencé, avec portes et couloirs passerelles et escaliers, communication permanente d'un étage à l'autre —, l'unique intérêt de Lénine est dans sa « *volonté de pouvoir* » (*vlast*). Notion ambiguë s'il en est. Pouvoir de la classe ouvrière ? de Russie ? du monde ? Pouvoir de Lénine lui-même ? de son parti ? des soviets ? Les textes sont nombreux qui nous renvoient de la classe au parti mais la notion de pouvoir personnel que nous assène avec tant d'insistance Volkogonov est totalement étrangère au personnage même dont il fait le portrait et qui, dans son camp, se croit toujours à même d'argumenter et de convaincre.

Volkogonov est d'ailleurs tout près de le reconnaître involontairement lorsque, parlant de l'attachement de Lénine au marxisme, il souligne avec une ironie qu'il ne justifie pas, que ce dernier, par les soins de Lénine, a été « *libéré de toutes les sottises libérales et démocrates* » (t.I., p. 43) avant de devenir ce qu'il est, la lame d'acier de la révolution prolétarienne. On parierait volontiers ici sur le contre-sens — volontaire ou non — sur les deux mots de « démocrate » et de « libéral » que Lénine emploie dans un sens historique et que Volkogonov traduit sur un plan politique permanent.

Comment le général peut-il assurer que Lénine, qui a précisément toute sa vie lutté contre ce genre de procédés et la transformation des révolutionnaires en



icônes, a fait des écrits de Marx et d'Engels une sorte de catéchisme de la lutte de classes ? On sait par ailleurs que l'une des caractéristiques de Lénine est bien sa disposition permanente, opposée à tout dogmatisme, à recommencer une analyse ou à faire demi-tour.

Comme s'il s'agissait d'une énormité intellectuelle, d'une bourde exceptionnelle, l'historien-général assure même qu'aux yeux de Lénine, le marxisme était l'équivalent de la révolution. Et c'est là qu'il situe l'utopie. Les bolcheviks ne pouvaient promettre le paradis sur terre mais ils faisaient pire, avec Lénine, une société qui les faisait descendre tout droit aux enfers avec la société tout entière. Déjà son livre sur Trotsky, et pas seulement dans le titre, avait rappelé ce qu'on imagine sous le nom de démonologie.



La vérité, perceptible même dans ce livre qui se veut simplificateur et manichéen, est que Lénine est un personnage complexe et contradictoire, comme tous les hommes, peut-être beaucoup plus encore que le commun des mortels et en tout cas pas de la simplicité démoniaque avec laquelle l'envisage l'historien de cour de son lointain successeur au Kremlin.

J'avoue pour ma part que si j'avais eu la chance que s'ouvrent pour moi et sur le même sujet les dépôts qui l'ont été pour le général et ses collaborateurs j'aurais concentré mon attention sur une période charnière, une période où Lénine a opéré un important tournant et il n'en a pas manqué dans sa vie politique qui n'étaient pas des cabrioles mais des changements raisonnés et sérieux.

J'ai souvent regretté en tant que chercheur qui aime son métier l'impossibilité pour moi d'accéder à certains documents, l'été dernier, lorsque, dans le cours d'un travail sur Khristian Rakovsky j'abordai la question du tournant de Lénine sur la question des nationalités, de l'oppression chauvine grand-russe et de son conflit avec Staline.

« *Je suis, je crois, grandement coupable* »... C'est Lénine qui dicte. C'est inhabituel, c'est vrai. C'est surprenant, c'est même émouvant. On ne peut douter de la sincérité de celui qui dicte. Comment en est-il venu à changer d'avis ? C'est une question qui n'intéresse pas le général portraitiste, qui consacre deux lignes à la question des nationalités et celle de l'Inspection ouvrière et paysanne.

Alors que savons-nous, sans avoir eu la chance de dépouiller ou de faire dépouiller les archives du Président, au Kremlin ? D'abord que Rakovsky avait beaucoup d'importance aux yeux de Lénine. Personne ne s'en douterait à lire ce portrait. Il est mentionné trois fois dans le livre de Volkogonov, une fois comme diplomate en 1917, une fois parce que Lénine lui envoie en 1919 un télégramme pressant (on ne sait même pas le poste qu'il occupait alors), une autre fois à propos de son procès. C'est tout.

Rakovsky finançant l'*Iskra* et écrivant pour elle, Rakovsky procurant un faux passeport solide à Lénine, Rakovsky libéré de prison par la Révolution russe et l'anxiété de Lénine, ses efforts personnels pour qu'il soit gagné au parti bolchevique, le geste de Lénine qui fait compter son ancienneté de parti à partir de 1892. Tout cela compte dans la vie de Lénine.

La nomination de Rakovsky, au pire moment, à la tête de l'Ukraine rouge, le soutien inconditionnel qu'il lui apporte, les paroles qu'il prononce pour le protéger des rancunes à Moscou comme à Kharkov, l'énorme considération qu'il a pour lui, « *une figure* », dit-il, l'obstination avec laquelle il le pousse au premier rang des dirigeants de l'Internationale communiste, il y a là des faits importants.

Averti de ce qui se passe entre Staline et Rakovsky à propos de la question nationale, des vifs incidents survenus en commission *ad hoc* sur la Constitution de l'URSS, Lénine fait venir Rakovsky à Gorki, le 25 août 1922. Ils s'entretiennent du passé et Lénine demande à Rakovsky, qui fut en France son compagnon de combat, d'écrire lui-même un article sur Jules Guesde qui vient de mourir. Puis Rakovsky informe Lénine. Le Lénine qui sort de cet entretien et qui vraisemblablement ne reverra plus jamais Rakovsky est celui qui engage le fer contre Staline sur la question nationale et celle de la bureaucratie, celui que la maladie arrêtera au bord du combat.

Le bloc ainsi conclu n'est brisé que par la mort. Lénine remplit son contrat avec ses derniers articles, Rakovsky aussi, pour commencer, son article appuyant celui de Lénine et la discussion ouverte dans le *Kommunist* de Kharkov sur la question de l'Inspection ouvrière et paysanne, son intervention au XIIe congrès ensuite et la brochure sur la formation de l'URSS qui sort en juillet 1923.

Rien de tout cela n'apparaît dans le livre. Malheureusement une explication s'impose d'elle-même : le retournement de Lénine sur la question nationale, sa décision d'engager le combat contre Staline et la bureaucratie qu'il incarne, dérangent le schéma du portraitiste politique, même s'ils feraient la joie de tout historien. Ils gênent ce que Volkogonov veut, non pas démontrer mais imposer à ses lecteurs, à savoir la croyance que Staline est le produit de Lénine, le stalinisme la conséquence normale de la révolution et tout le reste des épisodes sans importance. Si c'était vrai, il n'y aurait pas d'histoire.

Que reste-t-il, au terme de la lecture de ces deux volumes ? Des regrets, bien entendu. Mais nous ne sommes pas devant un cas isolé. Nous sommes dans une société mondiale où les archives les plus précieuses sont devenues un bien qui se vend et un lieu qui ne s'ouvre que moyennant finances. Où l'ex-KGB peut vendre à un éditeur américain des papiers d'agents qui vont être traités par... un spécialiste de l'espionnage quand il y faudrait un historien politique.

Nous sommes dans une société où l'on ne lit qu'à partir d'une certaine altitude de dollars et de fonctions. A quoi sert qu'un chercheur soviétique obscur — et qui depuis a dû changer de métier —, Aleksandr Podchtchékoldine, ait écrit en 1990 un article pénétrant sur la prise en mains de l'appareil du parti par Staline en 1922, son homogénéisation, son alignement rigoureux, ses exorbitants privilèges <sup>1</sup>, tout ce qui va en faire son outil de prédilection contre Lénine ? A rien, puisque personne ne le lit de ceux qui peuvent écrire et que ceux qui peuvent écrire se contentent de généralisations abstraites et de prétendues lois régissant l'ordre des sociétés. A rien, quand l'histoire revient au militaire occupant le grade le plus élevé et qu'il n'est tenu que d'assurer qu'il a lu ce que personne d'autre ne peut lire.

Il n'est décidément pas encore arrivé, le temps des historiens. Ni à Moscou ni sans doute ailleurs.

---

<sup>1</sup> A.M. Podchtchékoldine, "Sur la Voie du "pouvoir exorbitant" ou les débuts du stalinisme", *Cahiers Léon Trotsky*, n° 44, décembre 1990, pp. 93-105. Il s'agit de la seule édition intégrale de cette étude capitale.



**Michel Wattignies**

## **Les orphelins de Staline**

**François Furet : *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXe siècle.***

*Voilà un livre fort bien écrit, admirablement orchestré — un modèle de matraquage publicitaire. Il pourrait faire du bruit, mais il s'en ira très vite avec le vent qui passe. Il n'est pourtant pas écrit par le premier venu mais par un prince de l'intelligentsia.*

*François Furet est un homme de science, de savoir, culture et connaissance. Longtemps chercheur, il enseigne aux Etats-Unis. C'est aussi un homme de pouvoir, ancien directeur de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (EHSS), aujourd'hui président de la Fondation Saint-Simon.*

*Ce grand mandarin se penche aujourd'hui sur son passé.*

De 1949 à 1956, François Furet fut en effet membre du Parti communiste français — le parti stalinien de France — et la question que l'historien essaie de résoudre est inséparable de sa biographie personnelle. Il a conscience d'avoir vécu de l'intérieur, à une période-clé, cette « illusion », « l'idée communiste », et il veut en faire l'histoire. Il ne s'agit pas, comme il le précise bien, d'une « histoire du communisme et moins encore de l'URSS proprement dite, mais de celle de l'illusion du communisme aussi longtemps que l'URSS lui a donné consistance et vie ».

D'emblée cependant ses choix méthodologiques entraînent deux graves faiblesses.

Pour faire l'histoire de l'illusion, il suppose en effet connue celle du communisme. Appuyé sur des sources très unilatérales, jamais tenu de prouver ni de démontrer, il traite en dogmes voire en faits acquis des interprétations discutables ; jetant les fondations de son histoire de l'idée dans le marécage mouvant des faux témoignages et des procès en sorcellerie.

L'illusion, par ailleurs, revêt la forme dont lui-même l'a vécue. C'est en orphelin qu'il décrit Staline au moment de sa mort : « *héritier, vainqueur, fondateur d'empire ; (...) mort plus puissant qu'il n'a jamais été* », l'homme qui « *a fait fructifier l'héritage, lui superposant son génie politique* », a « *gagné la guerre, transformé l'Union soviétique en super-puissance et donné à l'idée communiste un rayonnement sans précédent* ».

Le rayonnement sans précédent de l'idée communiste sous Staline — cette grande lumière pour lui, aujourd'hui éteinte, car c'est bien là ce qu'il veut dire — ne nous paraît pas un excellent point de départ pour une étude sérieuse.

## **Un travail de Titan inutile**

Parti de l'idée rayonnante du communisme à la mort de Staline, il se voue à la tâche épuisante de rechercher en amont et en aval le fil de son sujet dans la gangue d'une histoire concrète qu'il connaît mal et ne peut examiner que de biais, du plus mauvais des points de vue, la ligne de touche.

Une autre des illusions de cet historien qui parle avec beaucoup de suffisance de « l'histoire abstraite des classes » faite par les marxistes, est ainsi de se croire affranchi de bien des contingences pour un libre examen. En réalité, c'est l'abstraction — une abstraction doctrinaire et même sectaire —, qui cimente ce qu'il croit être l'histoire d'une idée en-dehors de l'Histoire.

Une vie entière de chercheur consacrée à l'histoire de la Révolution française, le besoin d'expliquer son propre passé et de régler leur compte à ses propres illusions passées, tout cela constitue-t-il une panoplie suffisante pour aborder l'histoire de l'idée communiste au XXe siècle ?

Il est clair que non. Malgré des lectures encyclopédiques mais orientées — comment parler des intellectuels new yorkais de l'entre-deux guerres sans même

mentionner le grand livre d'Alan Wald qui porte ce titre ? —, sa démonstration s'appuie sur trop d'idées simplistes et arbitraires, trop de lieux communs journalistiques, de contre-vérités et trop de contradictions au fil des pages et des lectures, pour donner un minimum de cohérence au résultat final.

## **Jongler n'est pas penser**

On comprend assez vite, à la lecture de cet ouvrage, pourquoi l'auteur n'a pas voulu faire une histoire du communisme ou encore de l'URSS dont il aurait pu tirer des conclusions sur l'idée communiste et son histoire en tant qu'illusion.

C'est que son idée à lui est d'abord et avant tout préconçue, tandis que l'histoire repose sur les contradictions et les rencontres, les carrefours et les rendez-vous manqués, l'action des hommes — un « volontarisme » comme il dit, qui n'est pas apparu avec le communisme —, et aussi ses limites.

Mais la conception de l'idée chez Furet est tout autre. Elle naît en effet à la croisée d'autres idées, de tendances et de similitudes, de confluences et de séparations, d'analogies et de dysharmonies reposant sur leur propre dynamisme ou immobilisme et d'une certaine façon indépendamment du monde qui va et qui subit plus qu'il ne suscite ou pousse.

## **Communisme et fascisme**

C'est ainsi qu'il consacre un chapitre entier et des dizaines de pages à démontrer proximité et parenté idéologique entre bolchevisme et fascisme dont il assure qu'ils sont l'un et l'autre nés de la guerre.

Peut-être sommes-nous un peu dépassés par l'évolution moderne des sciences sociales, mais il nous faut bien avouer que nous aurions aimé que le lecteur dispose sur cette question vitale d'un certain nombre d'autres éléments d'appréciation.

Qu'il lui dise par exemple que, si le parti nazi est bien né de la guerre comme les *fasci* italiens le sont de la rencontre entre des demi-soldes qui ne rêvent que de guerre et surtout guerre civile et des bâilleurs de fonds épris d'efficacité contre-révolutionnaire, le parti bolchevique, lui, est né bien avant la guerre en tant que parti ouvrier traditionnel, traduction russe du modèle allemand de la social-démocratie.

Ce n'est pas un élément indifférent. Est-il normal de le passer sous silence parce qu'il gêne le développement généralisateur de l'auteur ? Nous ne le pensons pas.

Mais que reste-t-il, après cette constatation, des brillantes affirmations de l'auteur ; de ses comparaisons, de son compte rendu du jeu entre bolchevisme et fascisme, de ces paradoxes et de ces idées sans doute plaisantes mais seulement par leur nouveauté et par le conservatisme qu'elles suggèrent et justifient ? Elles n'apportent en tout cas rigoureusement rien à la connaissance du fascisme et du bolchevisme pas plus qu'à la compréhension du monde contemporain : ce sont des vues de l'esprit, rien de plus.

## Des vues de l'esprit

Des vues de l'esprit présentées avec art, utilisant discrètement un trait emprunté à une autre époque, un autre pays, un autre cadre, et qui peuvent paraître véridiques à un esprit insuffisamment informé, tel est le procédé le plus fréquent de François Furet pour gagner l'assentiment du lecteur.

Il en est ainsi par exemple de la façon dont il présente Lénine tel qu'il aurait été, selon lui, à la fin de la guerre et dans les mois précédant la Révolution d'octobre, rétro-projetant l'image du parti stalinien :

« Il a construit au fil des ans, à force d'excommunications, une petite avant-garde de militants (...) Il a inventé le parti idéologique à fidélité militante (...) promettant aux initiés le pouvoir absolu au prix de leur obéissance aveugle ».

Un peu plus loin, parlant du « *léninisme* », — un mot qui n'apparaîtra que... sept ans plus tard — il écrit qu'il est à cette époque un « *corps de doctrine constitué* ». Ignorance ou mauvaise foi ? Tous ceux qui ont pu lire des mémoires écrits dans les débuts des années vingt, où seule comptait la vérité et l'exactitude des souvenirs, hésiteront pour qualifier un tel portrait.

Ils penseront au succès remporté chez les bolcheviks à la fin des années vingt encore par *Eaux vives et Marécages*, les mémoires du vieux-bolchevik Voronsky, qui parlait de son parti comme d'une « *chère bande unie et hardie* » — un qualificatif infiniment plus proche de la réalité historique que la caricature stalinienne que François Furet perpétue consciemment.

Comment, dans ces conditions, seulement comprendre la possibilité d'un changement de nature du parti bolchevique, de sa dégénérescence en parti bureaucratique de type stalinien, sous la dictature de son appareil, opposé



pratiquement point par point, par tous ses caractères, et ne coïncidant parfois que par les mots, qui ont pour eux des sens diamétralement opposés ?

On en arrive ainsi à des bourdes que seuls peuvent commettre ceux qui, de la réalité, ne connaissent que des mots et ne leur attachent en outre aucune importance, ce qui est la condition pour pouvoir écrire, comme François Furet, que « *le stalinisme est le stade suprême du bolchevisme* » alors que toute son histoire et sa réalité montrent qu'il en est la négation et pas seulement par les pelotons d'exécution pour les cadres du second.

### Les dérapages de l'analyse

La méthode de raisonnement de François Furet lui inflige parfois de redoutables glissades quand l'analogie lui inspire une formule qui sonne bien. Ainsi écrit-il, p. 77, qu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, « *la paix a mis la révolution à l'ordre du jour* ».

Belle formule, mais qui masque une réalité beaucoup plus contradictoire, l'unique argument en sa faveur résidant dans la chronologie des événements en pays vaincus où la fin de la guerre a précédé de peu, voire coïncidé avec la révolution. La réalité est évidemment que c'est la guerre qui a mis la révolution à l'ordre du jour et d'abord là où elle a commencé, en Russie. Ce sont les sanglantes « offensives » et l'indignation qu'elles ont déchaînée qui ont donné aux bolcheviks l'immense appui populaire dont ils ont bénéficié et certaines phrases de Furet indiquent qu'il le sait.

Cette volonté de schématiser tout en découpant en rondelles un mouvement mondial se retrouve dans l'acharnement à présenter Lénine non comme un adversaire irréductible de la guerre et de ses partisans, mais comme un diviseur, cherchant à tout prix « la rupture avec la gauche, même et surtout socialiste » (p. 88), un isolement qui serait la première marche vers le pouvoir absolu.

La guerre, malgré l'opinion de Furet, a mis la révolution à l'ordre du jour et creusé un gouffre de sang entre « révolutionnaires » et « réformistes », mais de par la responsabilité du choix des seconds, non de leur refus du « *défaitisme révolutionnaire* », finalement secondaire dans la perspective d'ensemble, mais de la lutte pour la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile qui était au centre de celle de Lénine.

## Erreurs et contradictions

Seul sans doute un spécialiste de l'histoire du XXe siècle pourrait se lancer sans trop de dégâts dans une synthèse de l'ampleur de celle qu'a tentée Furet. On est parfois confondu devant certaines des affirmations de l'amateur qu'il se révèle être.

François Furet croit-il vraiment que « *l'aventure impérialiste où sombra le IIIe Reich est davantage due à une folie politique qu'à une nécessité économique* » (p. 50) ? C'est un peu surprenant.

Ignorerait-il les plans hitlériens de colonisation de l'espace russe, de démantèlement des industries, de naturalisation de l'économie visant à faire de la Russie « l'Inde » de l'Allemagne ? N'a-t-il pas saisi leurs conséquences politiques et policières, les massacres du surplus de population, nécessaires à l'adaptation de l'économie des nouvelles colonies, la destruction des grandes villes ? Ignore-t-il que l'occupant, sans souci de l'idéologie, a maintenu les kolkhozes comme cadre commode d'exploitation ?

Il assure, p. 395, que la « *destruction de l'Etat soviétique* » par les hitlériens avait pour but de « *faire des populations locales de la main d'œuvre gratuite* ». N'est-ce pas là un objectif économique et cette destruction ne contredit-elle pas sa première affirmation ?

Mais, p. 50, il écrit que Hitler, « *moins prisonnier de ses idées* », aurait pu avoir une autre politique que celle de l'extermination et assure que son « *aveuglement* » est dû à son « *idéologie* ».

Même type d'à-peu-près à propos du pacte Hitler-Staline. Il le présente d'abord, p. 50, comme étant « *dans la logique de l'idéologie* », puis, page 360, admet qu'il a été dicté à Staline par « *des considérations de circonstances et non de doctrine* ». Staline avait certes deux fers au feu, mais c'est aussi le cas de Furet et de ses fiches !

## L'anti-sémitisme

C'est très correctement que François Furet, traitant de l'anti-sémitisme, prend comme point de départ la tradition de l'Europe chrétienne. Il explique sa généralisation à la fin du XIXe par le fait que les Juifs devinrent alors « *le bouc*

*émisnaire idéal aux exclusives nationalistes comme au ressentiment des pauvres* »(p. 61).

Pourtant il n'indique pas quelles forces sociales ont œuvré à cette généralisation parce qu'elles en avaient besoin pour préserver domination et privilèges. On aurait aimé une mention du rôle des bolcheviks dans la dénonciation du crime de « l'affaire Beilis », cette affaire Dreyfus de pays arriéré, un enfant russe prétendument mangé par les Juifs cannibales !

On aurait aussi aimé voir apparaître le lien étroit entre anti-bolchevisme et anti-sémitisme et les pogroms comme manifestations d'une terreur authentique qui n'est pas née de la guerre et ne relevait pas du « *léninisme* ».

On aurait enfin aimé voir François Furet remarquer que l'anti-sémitisme revint avec force avec le stalinisme contre les Juifs bolcheviques de l'Opposition notamment dans les caricatures du profil de Trotsky. Le stalinisme, dont il assure avec beaucoup d'aplomb, dans un titre de chapitre, qu'il fut « le stade suprême du bolchevisme », en fut, en fait et pas seulement sur ce point, le parfait contre-pied.

Est-ce vraiment la politique de l'autruche que de dissimuler un élément qui contredit sa propre thèse, ou est-ce simple ignorance ?

## **La Guerre d'Espagne**

Abordant la guerre civile espagnole, François Furet a le réel mérite de reconnaître ce que ses cousins en idéologie ne reconnaissent pas, à savoir qu'il y eut en Espagne une révolution dont il n'indique pas quelles classes sociales l'ont voulue et réalisée, ce qui est pourtant visible à l'œil nu.

Mais il s'élève contre ceux des historiens « de tous horizons », assure-t-il, qui ont vu en Espagne « *deux contre-révolutions* », celle de Franco et celle de Staline. Il va même jusqu'à écrire :

« La définition convient à Franco, mais pas à l'autre camp. Il est bien vrai que les communistes ont brisé une révolution à Barcelone, mais c'est pour y substituer la leur » (p. 301).

Comment une révolution peut-elle se faire contre une révolution sans être une révolution dans la révolution, ce qui n'était pas, de toute évidence, le cas ? Comment combattre la révolution sans agir contre elle, donc de façon contre-révolutionnaire ?

On ne s'étonnera pas d'ignorer sur quelles forces sociales repose cette « révolution » : des études citées en note par l'auteur indiquent pourtant quelles furent les troupes de Staline en Espagne. Mais ou bien cet auteur cite des livres qu'il ne lit pas, ou bien il n'en tient compte que quand ils disent comme lui et ses amis de droite.

C'est donc avec une grande netteté que Furet se refuse ici à rompre avec son illusion passée et s'affirme en orphelin de Staline qu'il ne peut consentir à rapprocher de Franco. N'aurait-il pas achevé sa « révolution culturelle » ?

### Un florilège de sottises et d'ignorances

C'est avec stupeur qu'on lit page 96 sous la plume de l'homme à qui cette remarque devrait être adressée, le jugement suivant :

« Ainsi va le raisonnement analogique, qui débarrasse l'historien et l'opinion, avant et après lui, de l'examen du particulier à la fois dans les événements et dans les intentions des acteurs ».

Il croit ensuite pouvoir énumérer et presque au fil des pages toutes ses propositions en forme d'affirmations inacceptables.

Page 96 toujours, il nous assure à propos de Lénine que « *proclamer la vieille Russie, à, peine sortie de l'autocratie, patrie de la classe ouvrière internationale, c'est le monde à l'envers* » ? Où Lénine a-t-il proféré pareille sottise ? Qui l'a fait ? Quand ? L'idée apparaît en 1925 dans *Kommunist* après la mort de Lénine.

Dans la question de la révolution allemande, il indique presque qu'elle était pour Lénine et Trotsky le moment essentiel, le maillon vers la révolution mondiale, « *pas une hypothèse, un vœu ou seulement une stratégie (...), à la fois une certitude et une nécessité de survie* » (p. 101).

Page 123, il assure sans l'ombre d'un élément factuel que « *les bolcheviks surestimaient la possibilité de nouveaux Octobres comme on le voit dans leur politique allemande (...) de 1923* ». Il conclut page 161, confessant sans le vouloir son absolue ignorance sur l'évènement, que « *la révolution ouvrière est écrasée dans les rues de Hambourg* ». C'est tout. Son information est de toute évidence puisée aux sources du plus médiocre journalisme ou chez les chroniqueurs de droite pour qui l'Allemagne est un pays trop développé pour voir même apparaître l'ombre d'une révolution.

Nous l'avons dit, Furet écrit bien : le rythme de la phrase, la musique des mots. Mais parfois un mot pour un autre change tout. Les bolcheviks ont-ils « *fait* » la révolution ou l'ont-ils dirigée, « *chevauchée* » comme ils disaient, « *surfée* » comme nous dirions ? Quand il dit que Lénine est fidèle « *plus que jamais au monopole politique du parti* », à quel « *jamais* » renvoie-t-il ? Quand Lénine s'est-il prononcé pour le monopole politique avant 1921 ?

Quand Furet a-t-il vu interdire les « *tendances* » dans le parti ? Peut-il affirmer que ce n'était pas, comme nous sommes nombreux à le croire, de « *fractions* » qu'il s'agissait en 1921. Quand Lénine se prononçait, au même Xe congrès, pour l'élection à la proportionnelle par listes des membres du comité central, c'était sur quoi, sinon sur des listes de ces « *tendances* » dont Furet prétend qu'il les avait interdites.

Que comprend-il dans les années qui suivent au conflit sur les tendances, fractions, groupes et groupements ? De toute évidence, rien, car c'est pour lui sans intérêt. Pour écrire ici comme il pense : on peut dire que le parti était plus que jamais en train de devenir ce qu'il n'était pas !

Une excellente description, de ce que devenaient le parti et l'Internationale à partir de 1924-25, page 123, est présentée comme donnée de toute éternité par sa nature intrinsèque et l'idéologie de son chef. Mais quand il écrit : « *Staline sert son alcool idéologique... Comme Marx est loin* », il voit bien le changement dans le temps mais s'efforce de le minimiser en signalant que « *les débats d'avant la révolution font figure alors de discussions savantes bien qu'ils aient ouvert la voie au concentré stalinien* ».

Si tout ce qui est « *avant* » ouvre la voie, de quel monstre François Furet sera-t-il le père ? De quels dinosaures Jean Jaurès a-t-il commandé à distance la procréation ?

On notera aussi l'indifférence exprimée devant la Non-Intervention russe en Espagne dans les mois décisifs d'août et septembre 1936, l'incompréhension des raisons qui ont empêché les partis ouvriers de renverser le pouvoir chancelant de Mussolini au temps de l'affaire Matteotti, le caractère alambiqué de la tentative d'explication de la politique de Staline frayant la voie à Hitler.

On pourrait poursuivre longuement cette recension. Il faut savoir s'arrêter même devant les bourdes les plus réjouissantes comme l'ILP britannique devenu « *libertaire* » !

## **Tout est dans tout et réciproquement**

Il reste quelques bizarreries inexplicables, peut-être dues à l'influence du sapeur Camember ou du professeur Fenouillard, pourtant déjà ringardisés au temps lointain de la jeunesse de François Furet.

L'homme que nous avons longuement cité avec sérieux sur l'analogie entre fascisme et communisme écrit maintenant page 245 :

« L'hostilité des nazis au bolchevisme russe se nourrit donc moins de la réalité du régime de Staline mais de ce que ce dernier a conservé de marxiste (...) C'est dans l'Allemagne nazie que se voit le bolchevisme le plus parfait ».

Comprenez qui pourra ces aphorismes aperçus pour la dernière fois dans le *Petit Dauphinois* en septembre 1939.

Terminons ce feu d'artifice par un modeste bouquet. Citant une lettre écrite, selon lui, « *après la révolution de Février* », c'est-à-dire, assure-t-il dans le texte le 3 août 1917, François Furet précise en note qu'elle est datée du 3 avril.

Erreur de plume, bien sûr, et mauvaise correction. Mais de la part d'un homme qui se permet d'écrire, page 145, que « *Trotsky n'est jamais en reste d'une erreur* » et qui le traite, avec un mépris souverain, page 330, de « *prophète désaffecté* », c'est un peu gros pour le respect de son lecteur. C'est ici une hostilité personnelle qu'il faudrait comprendre et expliquer, car elle se manifeste tout au long du livre, au point de situer sans vergogne Trotsky au-dessous de Boris Souvarine, qui, lui, n'a jamais dissimulé qu'il lui devait les fondements même de sa critique.

Faut-il changer le titre de notre article et parler de mandarin orphelin ? C'est qu'il ne manque pas dans les universités françaises de staliniens grands ou petits qui jouent aussi lourdement que lui le rôle de cheveu-légers de la droite. On se demandera plus tard s'il était orphelin de Staline ou de la droite séculaire. Si on parle de lui autrement que dans une anthologie de ce qu'il ne faut pas faire quand on touche à l'histoire et un sujet qu'on ne connaît que mal.

Mais peut-on faire autrement quand on défend le conservatisme social et politique avec les méthodes et les conceptions du petit père des peuples en épousant jusqu'à ses haines ?

## Quelques contre-poisons

Nous regrettons de ne pouvoir faire plus pour armer de méfiance, de pied en cap, les futurs jeunes lecteurs de François Furet et tous ceux qui n'ont pas encore tranché pour le reste de leur vie le vieux débat qu'il prétend régler et enfouir. Nous regrettons qu'il se soit dérobé devant l'étude qui s'impose de la genèse et du développement de l'idéologie stalinienne.

Nous nous contenterons d'ajouter quelques remarques. Notre auteur est encore plus décalé par rapport à la réalité russe et ex-soviétique que par rapport à l'histoire.

Sugérons-lui de méditer cette réflexion faite à un Français voici deux ans à Moscou : *« Il nous a fallu soixante ans pour être dégoûtés de ce que les staliniens appelaient socialisme, mais, pour le capitalisme, trois ans ont suffi ».*

Contrairement à François Furet qui fait une histoire avec des idées abstraites et qui juge « abstraite » l'histoire de classe, nous pensons que les idées vivent sur une base qui n'est pas forcément, comme il le croit, celle d'un Etat et d'une force organisée leur donnant « consistance et vie », mais une société où, parfois, en-haut on ne peut plus et en-bas on ne veut plus.

Une société où se produisent des processus inconscients et où des hommes s'efforcent de les exprimer de façon consciente afin de la transformer. Ce que visiblement il n'a jamais compris.

Il est trop tard pour lui. Rien ne lui servira de courir. Il ne fera que passer, ce Furet-là. Et les calembours, même faciles, étant parfois prophétiques, par ici, il est déjà passé.





**Pierre Broué**

## **Littérature et Histoire avec Stephen Koch**

J'en demande pardon à mes lecteurs. J'ai acheté aux Etats-Unis le livre de Stephen Koch sous son titre original de *Double Lives* (Doubles Vies). Je n'ai pas eu l'honneur d'en recevoir en France un service de presse en français et j'ai pour principe, sauf quand il s'agit d'un livre important, de ne pas en acheter un deux fois — quelle qu'en soit la raison. Je prie donc les lecteurs de me pardonner l'absence de renvois à des pages qui seraient donc forcément celles de l'édition américaine.

Lecture achevée, mes réflexions et remarques peuvent être rangées autour de deux grands axes.

D'une part il y a une foule de petites erreurs et méprises, des détails révélateurs d'une réelle négligence, d'un manque d'intérêt vrai ou d'une profonde ignorance, et surtout du caractère superficiel de ce travail dont les abords ne sont pas creusés.

Ma deuxième remarque est qu'on peut saisir dans les cent premières pages la thèse que l'auteur cherche à imposer aux lecteurs, à savoir la manipulation dans les années 30, à travers Moscou et ses agents, de l'univers occidental de la culture, dans le but, encore caché de servir l'alliance entre l'URSS stalinienne et l'Allemagne nazie.

Et mon tout est un excellent roman policier et un travail historique plus que médiocre.

### Les petits loupés

Les premières pages sont d'une insigne faiblesse. Ce sont les marges du sujet et Koch a travaillé de deuxième et peut-être de dixième main. C'est ainsi qu'il écrit que Münzenberg parlait « incendiaire ». Pourquoi pas « terroriste » ? Il n'est pas correct d'insinuer et d'accuser pour faire « un mot ».

Il se lance dans des affirmations curieuses, intempestives, pour le moins irréfléchies. Ainsi, il assure que Lénine, pendant la guerre, en Suisse, est un agité, déchaîné dans l'attente anxieuse de la transformation de la guerre en révolution.

Beaucoup de gens, qui n'enseignent pas à Columbia, savent pourtant, que, dans une lettre datant du début de 1917, Lénine a exprimé l'idée que ceux de sa génération ne verraient probablement pas la révolution.

Koch nous dira sans doute qu'en bon conspirateur il cachait son jeu. Pour lui en effet, Lénine se caractérisait alors par son obsession du secret, le goût du pouvoir et... sa passion pour l'électricité (c'est son fameux propos sur le pouvoir des soviets et l'électrification).

Ce début m'a paru si mauvais que je me suis arrêté plusieurs semaines après les dix premières pages et ce n'est que par devoir que j'ai repris ma lecture.

Enumérons quelques-uns de ces erreurs, faux-sens, contre-sens ou autres.

Koch nous dit que Münzenberg était « unaffiliated » (non affilié). Il était pourtant le secrétaire de l'Internationale de la Jeunesse socialiste, indépendante de la IIe Internationale, et à ce titre un allié important des bolcheviks.

Il est possible, quoique bien surprenant qu'il ignore qui, dans le KPD, se cachait derrière le pseudonyme de Teddy, mais quiconque a un peu travaillé sur ce parti, sait que Teddy était l'amical sobriquet d'Ernst Thälmann, le chef que lui avait donné Staline.

Non, Mikhaïl Koltsov n'est pas mort au Goulag. Il a été exécuté en 1939, bien qu'on ait parlé de sa mort au Goulag en 1942.

Non, Iakov Blumkine n'était pas « un officier important du NKVD » (lequel est né d'ailleurs sept ans après son exécution), mais un ancien terroriste

s.r., assassin de l'ambassadeur d'Allemagne en 1918, condamné à mort puis grâcié, sauvé par Trotsky et qui fut son secrétaire.

Il était un des meilleurs agents du 4<sup>e</sup> bureau de l'Armée rouge, collaborant évidemment avec le GPU. Il a été fusillé pour avoir rendu visite à Trotsky en Turquie et avoir rapporté une lettre de lui pour les oppositionnels d'URSS.

Non, Radek n'a pas « fait un faux pas » en adhérant à l'Opposition, tantôt après la mort de Lénine, tantôt en 1927. Il en a été membre pendant plusieurs années et ce fut pour lui plus une longue marche qu'un pas à deux temps.

## Les grosses âneries

De façon générale, Stephen Koch est comme les étudiants dans leurs premiers travaux de recherche : il fait des erreurs sur les marges parce qu'il utilise des travaux de deuxième ou de troisième main, ne fait pas les recoupements nécessaires, répète sans comprendre pour reconstituer un « récit » sans voir qu'il met à bout des éléments d'ordre différent.

Ses plus grosses âneries ont trait à l'Espagne. Il a besoin de ce pays pour y cadrer de temps en temps ses personnages mais il n'a pas voulu prendre la peine d'étudier sérieusement son histoire dans les années trente. Cela donne des morceaux d'anthologie de sottisier comme cette présentation de Largo Caballero leader des anarchistes :

« Largo Caballero, un radical marxisant mais non-stalinien, politicien habile, mais vieillissant avec une grande audience populaire, surtout parmi les ouvriers à tendances anarchistes et les paysans du Nord-est de l'Espagne de sa capitale Barcelone »

Qui, à la lecture de cette présentation, se douterait que Largo Caballero était alors le chef du parti socialiste espagnol ?

Plus loin, le cancre devient commère et écrit, toujours à propos de Largo Caballero :

« Il vit dans le Front populaire sa dernière chance de devenir un Lénine méditerranéen (...) La véritable fraction de gauche était les anarchistes et ils étaient la base politique de Largo Caballero. Malgré leur petit nombre, les agents staliniens infiltraient le gouvernement de Largo Caballero de la base au sommet ».

Ici, à l'ignorance dans le domaine des idées et des organisations s'ajoute celle de la chronologie. La situation ainsi décrite est en effet censée être celle du début de 1936, soit avant le soulèvement de Franco qui lui-même précéda de plus de deux mois la formation du gouvernement de Largo Caballero !

De la même façon, un peu plus loin, il nous parle du « coup » qui porta Negrin au pouvoir comme s'il s'était agi d'un coup d'état et sans mentionner les fameuses « Journées de Mai » qui ont servi de prétexte à l'élimination de Largo Caballero.

Quelques pages plus loin il récidive et se vautre dans l'ignorance crasse, allant jusqu'à écrire :

« Quelques milliers d'anarchistes espagnols, organisés sous le couvert d'une organisation appelée POUM furent exécutés. Leur dirigeant un homme nommé Andrés Nin... »

Il ne sait rien. Il écrit n'importe quoi, chaque mot est une sottise. On a envie de hurler « *Assez, M. Koch, assez !* »

## **La grande ignorance**

Pour en venir à l'un des plats de résistance du livre de Koch, les pages consacrées à Dimitrov relèvent de la création au sens strict de la fiction romanesque.

Dimitrov avait été dans les années 20 un dirigeant du PC bulgare, mais il n'était pas alors « un dirigeant de l'Internationale communiste ». L'historien russe Arkadi Vaksberg et des témoins comme Aïno Kuusinen nous le montrent « exilé » à Moscou dans les années vingt, indésirable, rejeté par tous dans l'appareil à cause de son goût excessif pour la boisson et la chasse aux conquêtes féminines.

Il n'est pas vrai qu'il n'ait été que de passage à Berlin à la veille de son arrestation : il y était en poste au bureau de l'Internationale, depuis 1929. Il ressentait d'ailleurs cette affectation à cette fonction plus administrative que politique comme un véritable exil au moment où ses adversaires politiques dans le PCB, les « jeunes » dirigés par Petur Iskrov, faisaient le ménage dans l'appareil au pays. Il revendiquait à Moscou son retour aux affaires bulgares.

Il n'est pas vrai que Popov et Tanev étaient seulement des « lieutenants » : adversaires de fraction, ils étaient auprès de lui des surveillants représentant ses rivaux bulgares. Quant à la scène de l'entrée bruyante des trois hommes au restaurant comme « cause » de leur arrestation délibérément voulue, elle relève de la psychologie du romancier. C'est en effet en rasant les murs que ces trois Bulgares, bruyants méridionaux, se seraient faits le plus sûrement remarquer.

Tous ces à-peu-près, ces fautes en gros et en détail, sont aussi irritants que certains procédés d'écriture, des artifices littéraires qui truffent un récit très vite plus proche du roman policier que de la recherche historique.

## Un vrai talent littéraire

Il faut pourtant le dire nettement car autrement son succès serait difficilement explicable puisqu'il n'est ni russe, ni général, ni agent secret, ni historien du Moyen âge : Stephen Koch a un très grand talent littéraire. Il le démontre presque trop souvent, faisant de son livre une succession de récits, sinon véridiques, du moins châtoyants et contrastés.

Certains passages de son livre sont magnifiques. C'est le cas de son récit imaginaire de l'assassinat de Radek, dans une cour de prison, par une bande d'enfants abandonnés sauvages, des *besprizorny*, qui lui cassent la tête sur le sol gelé, un chef d'œuvre d'émotion bien ficelée.

Les portraits ne manquent pas, brossés du bon coup de patte du spécialiste de Columbia. Le trait est pourtant souvent un peu trop forcé, à la limite de la caricature animalière — qui facilite trop les réactions hostiles du lecteur.

Dzerjinsky est pour lui « le comte Dzerjinsky », « rayonnant de haine », « Saint-Terreur ». Le ton, les artifices, bons pour un roman d'aventures, sont ici déplacés, inacceptables sous la plume d'un homme qui se dit historien. On aimerait une vérité plus sèche, dégagée des fioritures.

D'autant que l'intelligence et la perspicacité de l'auteur ne manquent pas de transparaître dans certaines analyses comme celle du congrès d'Amsterdam dont il montre bien qu'il n'est pas dirigé contre les nazis qui approchent pourtant du pouvoir en Allemagne : « congrès contre les socialistes », notait dans son *Journal* Marcel Cachin, qui, lui, était du sérail.

Il s'en prend aussi avec des formules fulgurantes à la théorie criminelle du social-fascisme et à l'analyse stalinienne de la situation allemande en général. Mais il ne comprend pas que militants et cadres du KPD, littéralement faits prisonniers, sont les premières victimes de cette politique. Willy Münzenberg dont il fait son bouc émissaire, est peut-être le meilleur exemple de la tragédie de ceux qui ont compris sans pouvoir échapper au piège.

## Le grand deal

En réalité, l'idée qui chemine à travers ce foisonnement de portraits et d'anecdotes — parfois un véritable fouillis — commence à se dégager avec le procès de Leipzig, la défense de Dimitrov et son acquittement. Tout ce bric-à-brac est en fait organisé en fonction de l'unique objectif de Koch, faire apparaître l'existence, à partir de 1933, d'un accord, du grand deal, entre Staline et Hitler.

Très vite le lecteur un peu familier avec le sujet est incommodé par l'excès de signalisation, la multiplication des charges imagées, la percussive des mots excessifs, la hâte dans la généralisation, les cabrioles chronologiques. Il sent qu'on cherche à l'entraîner et commence à voir où : le désir d'accabler « les communistes » accélère en effet la marche et accentue la démarche de l'auteur.

Hitler et Staline, écrit-il, ont conclu un deal. Bien.

Il y a incontestablement eu un deal au moment du procès de Leipzig. Sur quoi ? Koch présente une hypothèse vraisemblable, mais qu'il ne prouve pas : l'acquittement de Dimitrov et autres aurait comme contre-partie le discrédit jeté sur les SA que Hitler souhaitait.

L'existence de ce deal est prouvée par un télégramme de Wilhelm Pieck annonçant que le gouvernement allemand consent à laisser sortir du pays les trois Bulgares, devenus depuis quelques jours citoyens soviétiques.

Six ans plus tard, il y a le pacte Hitler-Staline d'août 1939, qui, lui, est vraiment le deal.

Pourquoi Koch jette-t-il feu et flammes à propos des dénonciations contre Krivitsky, accusé d'avoir parlé de politique pro-allemande de Staline en 1939 ?

Pourquoi Koch ne mentionne-t-il pas la mission Kandelaki — un proche collaborateur de Staline — fin 36-début 37, révélée justement par Krivitsky, et dont l'objet était de sonder à Berlin les possibilités d'un accord avec l'Allemagne ?

On connaît le contenu de cette mission, bien que les Russes aient obtenu en 1945 de leurs alliés que les papiers la concernant soient occultés lors de la publication des documents diplomatiques, dans des conditions que l'on ignore.

Et, précisément, le fait que cette mission ait eu lieu démontre qu'il n'y avait pas alors d'accord avec l'Allemagne puisque c'était ce que Staline recherchait et que tel était précisément l'objet de la mission de Kandelaki !

L'idée de base de Stephen Koch d'un accord entre Hitler et Staline depuis 1934 est fausse et il doit le savoir puisqu'il a lu Krivitsky et le juge fiable.

Stephen Koch a relevé par ailleurs la ressemblance entre la Terreur rouge et la Terreur brune. Il y a quelques années, à Thionville, Berejkov, ancien interprète de Staline, raconta comment ce dernier lui avait parlé de la Nuit des Longs Couteaux, assurant qu'elle lui avait fait comprendre comment il devait traiter l'opposition.

Dans une de ces formules-choc dont il a le secret, Koch écrit que, « *dans une large mesure, le Front populaire était un front de propagande pour la Grande Terreur* » et souligne que tous deux furent préparés au même moment. Il en reste là et n'essaie pas d'expliquer. Terreur en URSS... ou ailleurs ?

## Un roman d'espionnage

Avec les chapitres sur l'espionnage, les explications ou remarques sérieuses d'ordre politique se raréfient et l'auteur se laisse glisser dans un récit anecdotique des manipulations opérées chez les intellectuels occidentaux — l'utilisation des « *minions* », séduisants homosexuels, étant un thème récurrent sur lequel il n'apporte aucun exemple concret en-dehors, bien entendu, du nom d'André Gide, pour lequel ces jeunes gens servirent, selon lui, d'appât pour l'antifascisme.

Tout se passe désormais comme si l'auteur, agent de contre-espionnage, démasquait des « espions » — d'autres l'ont fait pour lui — et ne s'intéressait plus qu'à la pénétration des « réseaux » dans le monde de la culture, en particulier aux Etats-Unis, où il montre en passant, ce qui ne manque pas d'intérêt, l'activité de certains agents littéraires dans le rôle d'agents staliniens. Il en profite pour pincer la corde patriotique, invoquer la sécurité du pays dont il n'est pas difficile de comprendre qu'elle justifie à ses yeux une « chasse aux sorcières ».

Le ramenant à de grands événements, la guerre d'Espagne lui donne une occasion supplémentaire de rédiger de belles phrases, comme sur « la dernière floraison tragique d'idéalisme révolutionnaire dans le Comintern », un « mythe » qui n'était qu'une « illusion » (*sic*).

Il raconte par le menu — et c'est intéressant — l'enquête menée en Espagne par John Dos Passos après la disparition de son ami José Robles Villa,

collaborateur du général Goriev, l'humiliation que lui infligent les agents de Moscou et son départ avec le jeune Liston Oak, dont les yeux se sont ouverts sur le stalinisme et dont il protège la sortie d'Espagne.

Curieusement, ce passionné de manipulation n'a pas relevé parmi les agents de désinformation de Staline et d'Orlov le nom de Georges Soria : il n'était sans doute pas assez familier avec les documents de l'époque — la presse stalinienne notamment — pour que son attention soit attirée par ce nom — sinistre pour les amis de la vérité et les ennemis du crime politique organisé — dans les papiers d'Orlov ou au moins dans le livre qu'en a tiré Costello.

## Un manipulateur

Aux Etats-Unis, la jaquette du livre évoque l'entreprise des communistes contre l'Occident et conclut :

« C'est un nouveau chapitre dans l'histoire d'espionnage qui est aussi une exploration brillante du sens de la moralité politique à notre époque ».

On me permettra de dire que même à notre époque, ce n'est pas faire preuve de beaucoup de moralité politique que de transformer un drame qui a frappé de plein fouet l'ensemble du mouvement ouvrier et socialiste et finalement l'humanité entière, en une sordide affaire d'espionnage.

Willy Münzenberg, militant ouvrier embarqué sur la barque stalinienne, qui eut la force de rompre et fut finalement assassiné, ne méritait pas le portrait qui est fait de lui dans ce livre <sup>1</sup>.

De ce point de vue, malgré son style brillant d'écrivain de bon roman policier, qui sait mettre en scène, passionner et surprendre, Stephen Koch ne vaut pas mieux que le général Volkogonov ou Pavel Soudoplatov.

C'est un manipulateur, lui aussi, et son livre lui a rapporté beaucoup de dollars. Simplement, il écrit pour un public plus cultivé.

Ceci dit, un mystère reste non résolu. Qu'il se soit trouvé des philosophes anciens ou nouveaux ou des journalistes prêts à prostituer leur plume pour célébrer ses mérites est somme toute assez normal. Les uns et les autres étaient là dans leur rôle.

Mais il y a eu dans le chœur des hommes que l'on avait pris jusque là pour des historiens.

---

<sup>1</sup> En attendant la magistrale biographie de Münzenberg, au Seuil, on se reportera au compte rendu du Colloque international d'Aix-en-Provence du 26 au 29 mars 1992, *Willi Münzenberg. Un homme contre*, organisé par la Bibliothèque Méjanes, l'Institut de l'Image.



**Pierre Broué**

## ***Le Togliatti d'Aldo Agosti***

Aldo Agosti fut un historien du PC d'I, incontestablement fidèle à son parti mais qui se tint à l'écart des manipulations. Sa réputation n'est plus à faire et sa biographie de Togliatti était légitimement très attendue.

Elle est là. Elle apporte et elle interroge. On s'interroge aussi à partir d'elle. Le lecteur français aura bientôt, nous l'espérons, une traduction. En attendant, il faut rendre compte en détail de ce livre passionnant, dans lequel l'historien italien a fait apparaître un Togliatti dégagé des fioritures, bien que pas de tous ses actes.

### **Jeunesse et apprentissage**

Le jeune Palmiro est né en 1893 dans une famille rurale pauvre — une « pauvreté digne », dira-t-il. La personnalité dominante de la famille est la mère, mais il se souvenait de ses huit ans et de la manifestation contre l'exécution de Francisco Ferrer à laquelle son père l'avait emmené.

Après le lycée où il fut un brillant élève, il s'inscrivit à l'Université de Turin, en Droit, en 1911. C'est là, dans la Petrograd italienne, qu'il fit les deux premières rencontres décisives de sa vie : son camarade d'études, le Sarde Antonio Gramsci, et le mouvement ouvrier turinois animé par les métallos.

En 1911, Gramsci était membre des Jeunesses socialistes où il connaissait déjà Angelo Tasca. Ses relations avec Togliatti ont été, nous dit Agosti,

« positives », mais l'auteur, qui refuse l'hagiographie, précise bien qu'il faut se garder de parler d'« amitié » entre les deux jeunes gens à cette date.

Démontrant ainsi qu'il n'écrit pas un chapitre de la *Vie des Saints*, insistant sur l'importance des grèves dans la formation politique du jeune étudiant, il souligne vigoureusement l'influence qu'exerça alors sur lui Benito Mussolini, qui, comme on le sait généralement sans trop y croire, était alors le chef de file des socialistes de gauche.

Réglant ensuite sans malaise apparent une question qui fut longtemps tabou, Agosti indique aussi que, comme son camarade Gramsci à la suite de Mussolini, Togliatti fut, dans les premiers mois, partisan de l'entrée de l'Italie, — de son « intervention » — dans la guerre mondiale au côté des Alliés.

Pour Mussolini, c'était le reniement, le premier pas qui allait le conduire au pouvoir suprême du *Duce* et à la mort que l'on sait, pendu par les pieds aux crocs d'un étal de boucher. Pour Gramsci et Togliatti, qui s'en sont pris avec vigueur à Tasca, c'était un faux-pas qui ne les a pas empêchés de choisir ensuite le socialisme anti-guerre.

L'historien n'a pas pu suivre dans le détail cette évolution de Togliatti. Diplômé d'économie, inapte au service militaire, il s'engage dans la Croix-Rouge et, en avril 1916, est versé dans l'infanterie. En 1917, il est élève-officier à Caserta, devient officier de réserve, rapidement démobilisé pour raisons de santé.

Civil, il gagne sa vie comme enseignant du secondaire et retrouve la voie socialiste dans laquelle il avait déjà fait quelques pas. Le voilà avec une bande de vieilles connaissances, Antonio Gramsci et Umberto Terracini, et, dans une moindre mesure, Angelo Tasca, et des nouveaux venus comme Alfonso Leonetti.

Sa pensée personnelle se précise ; en juin 1918, il est partie prenante dans le petit coup d'Etat rédactionnel qui porte à la tête de *l'Ordine nuovo* (né le 1er mai 1919) la petite équipe autour de Gramsci. Il est entré dans le grand bain.

## **Militant socialiste**

Agosti montre, à juste titre sans trop s'apesantir, que le groupe de *l'Ordine nuovo* se forme et se structure sur des bases qui ne sont pas celles de la lointaine

et un peu mythique Révolution russe, mais aussi à partir d'une tradition italienne, l'expérience ouvrière de l'anarcho-syndicalisme dans laquelle l'hedomadaire plonge les racines de sa théorie des conseils ouvriers. Mais il ne néglige pas plus que son personnage la tradition socialiste italienne, le rôle considérable de ce PSI « maximaliste » dans lequel beaucoup voyaient alors l'équivalent en Occident du parti bolchevique, comme lui parti traditionnel gagné aux perspectives de la révolution mondiale et de la dictature du prolétariat.

Les jeunes Turinois — Togliatti en est, pour l'historien — ont très tôt rencontré le courant et l'homme qui jouera dans leur vie le rôle de révélateur : le courant « abstentionniste » et son penseur et dirigeant Amadeo Bordiga.

Les frontières entre hommes et groupes ne sont pas aussi étanches qu'on a tendance à se le représenter *a posteriori*. Même si le mouvement des conseils ouvriers envahit, étale, toute l'Italie du Nord, entraînant les principales sections d'usine de la FIOM, la fédération des métallos, c'est dans le PSI que fait rage le débat entre électionnistes et abstentionnistes.

D'autant plus remarquable apparaît le fait que le groupe de l'*Ordine nuovo* se scinde lors de la désignation d'une nouvelle commission exécutive à Turin au début 1920 : Gramsci et Togliatti s'allient aux « abstentionnistes » locaux pour affronter Angelo Tasca et Terracini qui conduisent les « abstentionnistes » ! Agosti pense qu'ils l'ont fait avec l'intention d'empêcher la scission d'avec Bordiga.

En tout cas, ils l'emportent et Giovanni Boero devient le nouveau président de la commission exécutive du PSI à Turin, Togliatti en devenant le secrétaire.

## **De hautes responsabilités à un moment crucial**

Voilà notre Togliatti, à 28 ans, au premier rang de la politique ouvrière italienne. Il croit à la possibilité de réaliser à court terme dans son pays la dictature du prolétariat, dans la mesure où il est certain que le prolétariat industriel est la force susceptible d'être hégémonique et d'entraîner des couches très larges de travailleurs de la société italienne.

Il est en tout cas convaincu — c'est capital en Italie à cette date — qu'il s'agit d'une question politique et que c'est en termes politiques que se pose la

question du pouvoir soulevée avec éclat par la grève avec occupation des métallos de toutes les grandes villes industrielles. Le 29 septembre 1920, il assiste à Milan à une réunion commune, au sommet, de la CGL et du PSI, et c'est ce qu'il dit. C'est donc évidemment à lui qu'est posée la question cruciale.

On lui demande en effet si les ouvriers turinois sont en mesure d'attaquer les premiers donnant ainsi le signal d'une insurrection nationale. Il répond par la négative : « *Nous n'attaquerons pas seuls ; il faut une action simultanée dans les campagnes et surtout que l'action soit nationale* ».

Aldo Agosti a raison de dire que c'est là la reconnaissance terrible de l'isolement des ouvriers révolutionnaires de Turin. Seuls des gauchistes (c'est moi qui emploie ce mot — PB) invétérés peuvent reprocher à Togliatti une prise de position analogue à celle des bolcheviks qui ont reculé en juillet 1917 devant l'isolement des masses de Petrograd et qui, en octobre, ont placé leur combat offensif sous le signe de la défensive. Mais il est vrai qu'en-dehors de petits groupes d'abstentionnistes et d'ordinovistes, il n'y a rien en Italie qui ressemble vraiment au parti bolchevique.

Lors de la CE préparatoire au congrès national du PSI à Imola où se constituera officiellement la « fraction communiste », le texte qu'elle présente par la bouche de Gramsci l'emporte à une large majorité. Togliatti démissionne du secrétariat de la section. Il va devenir le rédacteur en chef de l'*Ordine nuovo*, porte-parole de la fraction. C'est un poste important. On sait que Lénine a dit que les bolcheviks se reconnaissent dans ce journal.

Curieusement, à peine en place, il commence à exprimer beaucoup moins son ancienne conception d'un parti qui traduit directement la pression des masses qu'une conception plus formaliste qui, pour le moment, semble la position commune de Bordiga et de l'exécutif de l'Internationale.

## **Offensive, violence, terreur et victoire des fascistes**

Togliatti, retenu par son travail au journal, n'est pas au congrès de Livourne, le 21 janvier 1921, quand le PC d'I naît de la scission « forcée » de la majorité massimaliste. Agosti commente, parlant de « *scission de la majorité déjouant les espérances nourries depuis longtemps par les ordinovistes* ». Terracini est l'un des cinq membres de l'exécutif restreint, et Gramsci élu au comité central : les ordinovistes sont à une place et dans un rôle très secondaires.

La naissance du PCd'I ne suscite sous la plume de Togliatti aucun commentaire triomphaliste. Il est visiblement incertain, préoccupé du poids de responsabilités inattendues. Il s'en sort initialement par une affirmation volontariste selon laquelle tout est possible à qui le veut.

En fait la nouvelle réalité politique et les violences impunies des fascistes démentent tous les jours cet optimisme d'entêtement. Les signes les plus éclatants en sont évidemment dans les actes terroristes des fascistes, l'assassinat du cheminot communiste Spartaco Lavagnini en février 1923, et l'incendie, en avril, de la Bourse du Travail de Turin.

Togliatti n'a pas modifié son analyse du fascisme avec la Marche sur Rome, que son vieux camarade Terracini peut, sans le scandaliser, qualifier de « crise ministérielle mouvementée ». Le fait qu'il ait lui-même de peu échappé à la mort le 29 octobre à Rome ne l'incite apparemment pas à faire une correction. L'épisode lui vaut en tout cas une réputation de courage et Bordiga pourra faire applaudir au Ve congrès « son comportement héroïque ».

C'est pourtant probablement de ces journées de terreur fasciste contre les travailleurs organisés que vient la première nuance dans son analyse et sa prise de conscience que le fascisme n'est pas seulement un mouvement de masse, mais une force autonome de gouvernement.

Pour le reste, il continue à manifester un peu de confusion et beaucoup d'hésitation. Au Ve congrès, avec Bordiga, il vote contre l'exclusion de Boris Souvarine qui a défendu Trotsky et il envoie en carte postale des photos de ce dernier. Il assure en même temps que le PSI est le « troisième parti bourgeois d'Italie » et s'inquiète de l'intransigeance de Bordiga qui fait face, dans son refus obstiné du front unique ouvrier, à l'exécutif de l'Internationale : en fait il souhaite, il cherche un compromis.

A son retour en Italie après le Ve congrès, en pleine crise consécutive à l'assassinat de Matteotti par les Chemises Noires, il continue à assurer que seuls les ouvriers et les paysans peuvent abattre le régime fasciste, mais ne fait aucune proposition sérieuse susceptible de briser l'isolement dans lequel se trouve son parti.

## **Dirigeant de l'Internationale communiste**

Aldo Agosti analyse avec beaucoup de soin et d'attention la « tempête de doute » qui a failli submerger Togliatti à la fin de décembre 1922 et au début de

janvier 1923 où il « *disparaît* », « *une absence sans explications* », sans donner de nouvelles, pendant environ un mois au point que la direction du PCI lui lance des messages dans les petites annonces des quotidiens pour l'induire à se manifester. Il donne les éléments qui peuvent expliquer cette grave défaillance.

Plusieurs fois condamné, au terme de mois de prison, au régime dur, qui n'ont guère pu l'aider à assumer sa pensée et son orientation dans la situation nouvelle désormais bien établie, Togliatti est finalement appelé à Moscou où il se rend illégalement et où il arrive le 17 février 1926.

Il fait figure de modeste disciple des dirigeants du PC de l'URSS. Dans les premières semaines, tandis que Bordiga dénonce la théorie du socialisme dans un seul pays et le régime interne de l'Internationale communiste, il explique pour sa part que la crise du mouvement communiste va durer encore longtemps et qu'il a plus que jamais besoin de bénéficier de « *l'expérience du PC russe* ».

Mais sa situation devient difficile. A la demande des Russes, il a écrit à la direction du PC d'I de se prononcer contre l'opposition russe dont l'analyse ne tient pas compte de « *la passivité des masses* ». Le 16 octobre 1926, il reçoit d'Antonio Gramsci une lettre qu'il ne transmettra pas aux instances de l'Internationale, et qu'il juge « *extrêmement inopportune* ».

Gramsci s'oppose en effet aux sanctions en préparation contre l'Opposition et se prononce pour le maintien dans le PCR de « *l'unité du noyau léniniste* ». Il va ajouter pour son vieux camarade ce jugement peu amène : « *Tout ton raisonnement est vicié de bureaucratisme* ».

Il est vrai que l'atmosphère de Moscou et de l'appareil de l'Internationale — de l'hôtel Lux où il réside — est particulièrement délétère et qu'elle agit vite sur les responsables en exil qui n'ont pas vraiment compris les causes de leur défaite. Or Togliatti — on l'appelle désormais Ercoli — est promu : à la fin de 1926, soutenu par Boukharine, il devient l'un des neuf membres du secrétariat de l'Internationale, à côté de Boukharine, Molotov, Manouïlsky, Jules Humbert-Droz qui le « *patronne* ».

Dirigeant de l'Internationale communiste ou candidat à l'être, il n'est pourtant pas encore corrompu ou totalement brisé. A la veille du VIIe plénum, avec Silone, il refuse d'approuver à la réunion des chefs de délégation, l'exclusion de Trotsky proposée par Staline pour un texte qu'il ne connaît pas. Calme et ferme, il gagne Belges et Français et Staline recule.

Des éléments convaincants fournis par Agosti prouvent aussi que c'est l'insistance inquiète de Boukharine et de Piatnitsky qui le retinrent sur la voie d'une défense plus énergique des accusés.

Au VI<sup>e</sup> congrès, selon l'observateur russe qui l'interroge et en rend compte à Trotsky, il n'est pas enthousiaste, déplore l'absence de Bordiga, n'entrevoit aucune perspective dans les querelles des chefs. On regrette qu'Aldo Agosti ne rappelle pas ce qu'il lui a dit :

« La tragédie, c'est qu'il est impossible de dire la vérité sur les problèmes actuels les plus importants, les plus vitaux. Il nous est impossible de parler. Si l'on disait la vérité, dans l'atmosphère qui règne ici, ce serait une bombe, l'explosion d'une bombe. Ce n'est pas que ce ne serait pas une mauvaise chose si une grande partie de ceux qui sont à ce congrès disparaissaient de la surface de la terre. Je suis terriblement anxieux. Je ne sais ni que faire, ni que dire, ni comment faire pour changer la situation ».

Dans les textes et débats préparatoires, fidèle à son protecteur Boukharine, il marque fortement la différence des racines sociales et historiques du fascisme et de la social-démocratie. Au congrès lui-même, il intervient en réclamant plus de « lumière ». Aldo Agosti cite la conclusion de son intervention, qu'il n'a pu prononcer, la parole lui ayant été retirée devant une salle glaciale :

« L'avant-garde du prolétariat ne peut pas se battre dans le noir ! L'état-major de la révolution ne peut pas être formé dans une lutte sans principes ! ».

Il est de plus en plus difficile de conserver une position médiane, voire simplement de se taire. Après les droitiers, Staline s'en prend aux « conciliateurs » et tout responsable se doit de se prononcer. Togliatti semble avoir encore cherché à gagner du temps, à concéder ce qui lui paraissait secondaire, peut-être pour s'en tenir à l'essentiel.

Quand Boukharine, imité bien sûr par la majorité de ses amis au sommet de l'Internationale, bat en retraite et se dérobe, Togliatti, dans une manœuvre dérisoire, essaie de couper la poire en deux : il reste fidèle aux thèmes boukhariniens de la démocratie interne mais rejoint Staline sur la nécessité de l'industrialisation à outrance. Il apprend vite que cela ne sert à rien, qu'il faut se soumettre ou se démettre.

Violemment attaqué au Xe plénum, il « compense » en attaquant Tasca (qu'on appelle à l'époque Serra) qu'il est accusé d'avoir protégé, mais il est décidé maintenant à capituler devant Staline, ce qui est la condition de sa survie politique et — mais il ne le sait pas encore —, probablement de sa survie tout court. Il bataille pour conserver dans son domaine de compétence le PC d'I.,

c'est-à-dire en demeurer le dirigeant de loin, puisque Gramsci et Terracini sont en prison, Bordiga et Tasca exclus.

On lui destinait le Bureau d'Europe occidentale, le WEB, mais il plaide avec passion et on finit par y envoyer Dimitrov qui, lui aussi, pleure d'être là, séparé de son parti. Aldo Agosti signale une confiance de Togliatti — incontestablement le propos d'un homme déjà démoralisé et profondément imprégné de la maladie bureaucratique, qui ne croit plus qu'au pouvoir, aux postes, à l'appareil et se soucie des idées comme d'une guigne :

« Nous devons céder sur la question russe et internationale pour sauver la politique italienne de notre Parti. Sinon Moscou n'aura aucun scrupule à combiner une direction de gauche avec quelque gars de l'Ecole Lénine. Ce serait la ruine du travail de tant d'années ».

On ne peut en douter. Il sait et il saura — jusqu'à la fin.

## **Le dirigeant stalinien de l'Internationale**

Je l'avoue. La suite de la biographie de Togliatti m'intéresse moins. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on l'entrevoit, différent de Dimitrov, de Manouïlsky ou de Gerö. Mais le gros de sa vie désormais, ce sont ses missions, discours, articles de commande au service d'une politique stalinienne à laquelle il ne croit pas ou en tout cas guère, qu'il cherche parfois à enjoliver ou rendre cohérente, mais dont il n'est de toute façon qu'un exécutant.

Un peu comme Dimitrov, il doit défendre ses positions de pouvoir contre ceux qu'on appelle « les jeunes », Luigi Longo, Pietro Secchia, Eduardo D'Onofrio, authentiques staliniens qui lui reprochent son opportunisme passé et ressentent d'autant plus son cynisme qu'eux-mêmes sont fanatiques.

Il doit aussi — et c'est plus difficile — lutter contre des vétérans de son époque et de sa génération, ceux qu'on appelle « les trois », Pietro Tresso (Blasco), Alfonso Leonetti (Feroci) et Paolo Ravazzoli (Santini), qui rejoignent Trotsky contre la politique « classe contre classe », la folie furieuse de la « troisième période » et se font aussi les porte-parole de l'intérieur que sa politique va détruire.

Agosti mentionne des pronostics de Togliatti sur « la maturation des éléments d'une situation révolutionnaire » dans laquelle il n'y aura pas de phase démocratique intermédiaire et où s'ouvrira tout de suite pour la révolution italienne. Il écrit : « Nous allons vers une situation insurrectionnelle, nous allons



vers la guerre civile ». Il dicte au PCd'I une perspective directement soviétique et socialiste.

Comme en Allemagne, prévaut par ses soins en Italie la théorie criminelle du social-fascisme — « la nuit du social-fascisme » écrit Agosti — qui n'épargne pas les gens de *Giustizia e Libertà* que Togliatti qualifie d'abord de « mouvement fasciste dissident ».

Togliatti avait voulu sauver le parti en se ralliant à Staline. La politique stalinienne impose au parti une politique suicidaire. Les militants sont acculés à une politique aventuriste impossible, sont arrêtés en masse. Les restes d'organisation sont détruits au pays. La crise s'étend dans le *confino* et dans les prisons : Gramsci et Terracini, nous dit Agosti, passent dans l'opposition à Togliatti.

Quand s'amorce en 1934 le tournant dont Dimitrov sera le symbole public, Togliatti demeure extrêmement réservé et ne s'y engage résolument que quand il est sûr de ses arrières à Moscou. Au VIIe congrès, c'est lui qui lance les mots d'ordre qui officialisent en quelque sorte dans l'IC le culte de Staline, « un acte sans précédent dans le déroulement des congrès mondiaux », écrit Agosti. Il lit dans un français fluide marqué d'un accent piémontais indiscutable son rapport sur la préparation de la Guerre et la lutte pour la paix.

Selon l'opinion d'Agosti, et bien qu'il juge indéchiffrable la dynamique interne du groupe dirigeant de l'IC, Togliatti demeure réservé par rapport à la ligne « novatrice et plus ouverte » de Dimitrov, et reste plus proche du « prudent Manouïlsky » qui n'approuve pas tout.

Quand, en mai 1936, la direction parisienne du PCI lance un appel à « la réconciliation du peuple italien », la main tendue aux frères en chemises noires, l'acceptation de leur programme pour en faire « un programme de liberté » avec « les fascistes de la vieille garde », le nom de Palmiro Togliatti (Ercoli) est le premier qui figure au début de la liste des soixante signataires dans *Stato Operaio*. Il traite pourtant, selon le témoignage de Berti cité par Agosti, ce texte de « couillonnade », ajoutant que ses auteurs « ont perdu la tête, sont des irresponsables ».

Il chante sa partition dans l'orchestration des procès de Moscou, ce qui, expliquera-t-il plus tard, était une condition pour survivre. Agosti se demande ce qu'il croyait et pourquoi il le croyait. Le seul élément prouvant que Togliatti

savait la vérité — toute la vérité — est une conversation rapportée par l'Autrichien Ernst Fischer. Ce dernier, parlant de Trilisser (Moskvine) entré depuis le VIIe congrès au secrétariat de l'Internationale communiste qu'il contrôle pour le NKVD, s'écrie : « C'est un imbécile, ou un criminel ». Et Togliatti, prudent jusque dans l'imprudence, de rétorquer : « Ce n'est pas un imbécile ».

Aldo Agosti cite également les éléments connus qui permettent de penser que Togliatti a permis en 1936 le départ d'URSS de Willi Münzenberg, aidé tel ou tel. Il est évident par ailleurs qu'il a co-partagé la responsabilité du massacre des dirigeants du PC polonais et approuvé, ne fût-ce que par son silence, le massacre de centaines de communistes étrangers réfugiés.

Reste son rôle en Espagne.

## **L'homme de Staline en Espagne**

Togliatti est resté, on le sait, 20 mois en Espagne, avec sa jeune compagne russe rencontrée dans l'appareil de l'IC, Elena Lebedeva, à partir du 14 juillet 1937, un des « conseillers » de l'Internationale communiste, incontestablement le chef. Sous le nom d'Alfredo, il participa pendant tout ce temps à toutes les réunions des organismes dirigeants du PCE. L'historien dispose non seulement de ses écrits publics mais de rapports extrêmement intéressants adressés à Dimitrov et Manouïlsky.

L'image qui s'en dégage est celle d'un homme qui jouit d'une très grande autorité et possède une grande confiance en soi. Ses rapports sur les dirigeants espagnols sont sévères, qu'il s'agisse des dirigeants du PC ou de leurs alliés socialistes ou militaires. Il est pourtant limité dans son pouvoir et ne peut obtenir le renvoi définitif de Codovilla.

Il apparaît aussi comme un homme politique, y compris dans ses évolutions : ainsi, après avoir proféré à l'égard des anarchistes les mêmes injures et inepties que l'agit-prop de Moscou, découvre-t-il la spécificité anarchiste espagnole et intègre-t-il la direction de la CNT dans ses perspectives de rassemblement. Ainsi saisit-il aussi fort bien le sens et la limite du ralliement des officiers de carrière au parti communiste.

Aldo Agosti s'attache ici particulièrement à l'analyse des rapports politiques de Togliatti, à son interprétation de la situation espagnole, au

commentaire du rôle de conseiller et formateur qu'il s'est donné. Il concentre aussi toute son attention sur l'épisode final, le courage de Togliatti, resté le dernier pour sauver ce qui peut l'être. Il souligne aussi que le représentant de l'Internationale ne bouge pas d'un pouce par rapport à la position de Moscou face au POUM, la « secte terroriste » trotskyste.

## **Agosti, Togliatti et les tueurs de Staline**

On est tout de même surpris et pour tout dire déçu, de l'absence de certains points d'interrogation concernant la répression stalinienne en Espagne. On cherche en vain dans l'index le nom du chef des services secrets de Staline en Espagne, Feldbine dit Orlov. Même s'il n'en a trouvé aucune trace dans les papiers de Togliatti, Agosti ne pouvait-il mentionner l'assassinat d'Andrés Nin, aujourd'hui connu et reconnu par les archives de Moscou du NKVD et attribué aux services d'Orlov par un groupe d'hommes comprenant notamment son collègue envoyé de l'IC auprès du PSUC, Ernö Gerö, dit Pedro. A qui peut-on faire croire que Togliatti n'en sut rien ? Le silence total d'Aldo Agosti sur cette affaire est presque un long discours.

Sans doute touche-t-on ici aux limites de ce que peut écrire un historien qui fut du PCI, même excellent historien, quand il approche de certaines questions brûlantes. Deux autres exemples me permettront d'explicitier le malaise que j'ai éprouvé, à ce moment de ma lecture du travail d'Agosti.

Le premier touche au procès du POUM. Agosti écrit que Togliatti considère le verdict comme scandaleux, ce procès s'étant terminé « sans aucune condamnation sérieuse ». Je pense pour ma part que ce qu'il y a de scandaleux dans le procès du POUM, c'est le fait que les sessions du tribunal aient été, avant et pendant son déroulement, conduites de bout en bout, selon les décisions d'une petite conférence privée qui réunissait le président du tribunal, le procureur général et...deux représentants du parti communiste mandatés par le bureau politique. J'ai appris par les archives de Moscou et ne dis rien de plus, car les documents vont être publiés en Espagne. J'affirme, car cela tombe sous le sens, que Palmiro Togliatti ne pouvait l'ignorer. Et je suis très surpris qu'Aldo Agosti ne mentionne pas la tenue de ces réunions, le vrai scandale de ce procès.

Plus loin, dans l'année 1943, si riche en événements, il existe un autre moment du livre où manquent au minimum les points d'interrogation. Il s'agit de l'assassinat dans le département français de la Haute-Loire du vieux

compagnon de lutte de Palmiro Togliatti, ouvrier communiste devenu trotskyste après sa rupture, Pietro Tresso dit Blasco.

Tous reconnaissent aujourd'hui que cet assassinat fut le fait d'éléments FTP liés au PCF agissant sur ordre, et pensent que l'assassinat d'un homme de l'importance de Blasco n'a pu être perpétré sans le feu vert de la direction du parti italien. Je pense personnellement que ce n'est pas Togliatti qui donna le feu vert, mais qu'il accepta de couvrir le forfait. Je ne demandais rien de plus à Aldo Agosti que de placer sur cette disparition des points d'interrogation. Après la parution du travail consacré au meurtre de Blasco, il y aura à leur place, dans la biographie, une tache de sang et la conviction que Togliatti a au minimum couvert les meurtriers après coup et respecté l'*omertà* comme un vrai *mafioso*. Et il y aura des gens pour se demander si le silence d'Agosti n'est pas de même nature. C'est dommage, pour lui comme pour son travail.

J'espère qu'Aldo Agosti et aussi mes lecteurs voudront bien m'excuser de me recueillir à ce moment — cette étape — à l'endroit où deux stèles ne sont pas encore dressées sur les lieux du double crime de Staline, à la mémoire des deux combattants communistes anti-staliniens, Andrés Nin et Pietro Tresso dit Blasco. Je crois que le lecteur a perdu dans les chapitres lacunaires qui suivent une partie de son enthousiasme et de sa confiance. On ne transige pas avec la vérité — même par le silence. J'ajoute que j'ai trop de respect pour l'historien Agosti pour polémiquer contre lui sans lui laisser le temps de compléter l'information de ses lecteurs.

## **De l'Internationale à l'union nationale**

La fin des années trente a été dangereuse pour tous les communistes, y compris les plus obéissants des staliniens. On sait que les soupçons de Staline se sont portés sur lui aussi — ou ont fait semblant — et qu'un gros dossier a été constitué, fondement éventuel d'une accusation de « trahison » et d'« espionnage » dans un procès de l'Internationale communiste qui aurait pu servir à accabler dans les interrogatoires entre deux séries de passages à tabac et de tortures. Mais... il a sans doute eu la chance d'être en Espagne aux dates où il y a été.

Il n'a pas en revanche échappé aux quelques mois de la grande traque des communistes polonais et de cette enquête supervisée directement par Staline qui a liquidés jusqu'au dernier tous ceux qui étaient à sa portée, c'est-à-dire en URSS. Ici aussi, Aldo Agosti pose la bonne question : le pacte germano-soviétique et le sort de la Pologne étaient-ils seulement, comme beaucoup

d'entre nous l'ont écrit, la réponse du berger Staline à la bergère occidentale pour le Traité de Munich ? N'était-il pas, avec le partage de la Pologne au cœur, la preuve d'une politique d'alliance allemande de longue portée de la part de Staline ? Et de la nécessité qu'elle impliquait de rayer définitivement la Pologne de la carte d'Europe ? Nous répondons à sa place et un peu à la manière de son héros : Togliatti était exceptionnellement intelligent et savait donc qu'il fallait, pour Staline, supprimer la Pologne.

L'année 1939-1940 est une dure année pour Togliatti qui commence et finit par de longs voyages mais fait aussi un long séjour dans une prison française. Il voudrait ré-italianiser son activité mais se heurte à bien des difficultés nées des hésitations de la direction notamment Di Vittorio, Montagnana, Parodi, vis-à-vis du pacte germano-soviétique. Contrairement à ce qu'ont écrit des témoins comme Ernst Fischer, Aldo Agosti, lui, est tout à fait persuadé que Togliatti est très ferme et déterminé sur la ligne défaitiste.

En 1939, l'exécutif de l'Internationale a envisagé la création, à l'étranger, d'un « centre » avec la troïka Alfredo, Fried, Codovilla, mais il faut y renoncer. C'est à Moscou que l'Italien se retire. C'est là, Moscou d'abord et ensuite Oufa, qu'il fera la guerre sous le nom de Mario Correnti dans le micro de Radio Milano Libertà. A l'attaque allemande, il est l'un des trois désignés pour assurer la direction d'exception, avec Dimitrov et Manouïlsky qui se partagent ensuite entre Kouibychev et Oufa.

Il joue un rôle important dans la dissolution de l'Internationale communiste, et a participé à toutes les commissions préparatoires. Sur un plan institutionnel, les affirmations de la résolution ne pourraient que le réjouir s'il y croyait. Mais il n'y croit pas. La clé de la politique de l'Internationale est la politique extérieure de Staline qui, pour l'instant, veut avant tout satisfaire les Alliés pour leur arracher « le second front » ; c'est du moins ce que pense vraiment Togliatti selon Agosti.

Ce sont les mêmes arguments qui vont jouer en faveur de son retour en Italie en 1943, et du tournant de Salerne en 1944, avec l'appui au gouvernement Badoglio, le sursis à l'institution monarchique et finalement l'entrée dans un gouvernement d'Union nationale..

L'examen chronologique détaillé que fait Agosti est convaincant. Togliatti lui-même est partisan dès le mois d'octobre 43 d'accepter les propositions de Badoglio d'entrer dans son gouvernement. Il est critiqué partout, à l'Internationale et dans le parti russe, et c'est une position diamétralement opposée, la déchéance du roi et le renvoi de Badoglio qui prévalent en Italie du Sud, même dans le PCI.

Il s'emploie ensuite activement à promouvoir l'insurrection nationale, en précisant bien ses objectifs, dans les limites tracées par Moscou :

« N'oublions pas que l'insurrection que nous voulons n'a pas l'objectif d'introduire des transformations sociales et politiques dans un sens socialiste ou communiste mais la libération nationale et la destruction du fascisme »

Agosti souligne opportunément combien cette ligne est renforcée par les accords de Yalta qui ont confirmé l'inclusion de l'Italie dans la zone d'influence anglo-américaine.

Il semble que jamais Palmiro Togliatti ne se soit écarté vraiment de la ligne de Moscou. Il « encasse » la critique du Kominform sur l'opportunisme du PCI à la Libération et Agosti le cite longuement dans son travail de défense et illustration du verdict de Moscou formulé par Jdanov.

Reconquérant et refondant un PC italien bordiguais et usé par le temps et la répression, incorporant massivement de nouveaux membres de tout âge, Togliatti crée vraiment un « nouveau parti », un parti communiste de masse qui n'a rien d'un parti « d'avant-garde » et qui élimine, par la persuasion, la corruption ou la force brutale, les noyaux opposants, réels ou virtuels. L'Union nationale est son heure de gloire et la Guerre froide la lui volera pour couronner la Démocratie chrétienne.

Mais en définitive, comme le montre l'explosion de colère d'un peuple entier à la nouvelle de l'attentat de Pallante le 7 mai 1948, où il fut grièvement blessé, le dirigeant du PCI, l'ancien petit *apparatchik* timide des années 1920, le bureaucrate servile et cynique des années trente, était devenu comme la chair et le sang des travailleurs et du peuple de son pays qui avaient supporté plus de deux décennies d'un régime odieux et dont il symbolisait et en même temps confisquait la lutte. Car la soumission fut finalement la règle de vie politique de ce grand chef.

C'est dans cette situation plus que dans ses mérites personnels que nous pensons qu'il faut chercher l'explication de sa légende, avec, bien sûr, le bon fonctionnement d'un appareil habitué à la célébration du culte du chef.

Nous avons abandonné en route depuis un moment le livre d'Aldo Agosti pour exprimer notre propre opinion, une tâche qu'il facilite grandement par les matériaux qu'il fournit.

**Pierre Broué**

# **Un peu de nouveau sur la répression en URSS**

## **I**

### **La Liste de Vorkouta**

Une liste de 184 noms à la suite d'un manuscrit d'ancienne du Goulag, dont nous espérons qu'il sera publié, nous apporte des informations complémentaires sur les trotskystes en URSS. Il s'agit d'une liste d'hommes et de femmes présents dans le camp de Vorkouta. Ils furent tous exécutés. D'autres, également en nombre, se trouvaient dans la région de Magadan et leur sort fut identique. Nous ne pouvons douter qu'ils étaient alors aussi un certain nombre à être torturés dans les prisons, qui furent exécutés à cette époque.

Cette liste présente l'intérêt de compléter notre information sur certains et de répondre à certaines questions qui n'étaient pas résolues dans le numéro 53 des *Cahiers Léon Trotsky* et dans la biographie de Rakovsky. Nous reproduisons ci-dessous ces réponses.

#### **Olga Ivanovna Smirnova**

Nous ne savions pas quand était morte Olga Ivanovna, la fille d'Ivan Nikititch Smirnov, elle-même membre de l'Opposition de gauche, déportée en 1928, collaboratrice de Rakovsky, puis de son père, et qui assura la relation

entre les deux hommes au début des années trente. Elle figure sur la liste, ce qui signifie qu'elle a été exécutée avec le gros des autres à Vorkouta.

## La famille Dingelstedt

Nous connaissons bien **Fedor Niklausevitch Dingelstedt**, dit **Din**, fils d'un universitaire de Petrograd, vieux-bolchevik, l'homme du parti à Cronstadt en 1917, pionnier de l'Opposition de Gauche à Petrograd / Leningrad. Il n'est pas sur la liste mais une note précise qu'il venait d'être transféré à Moscou, on imagine pourquoi.

En revanche, il y a sur la liste un garçon de 18 ans, **Nikolaï Fedorovitch Dingelstedt**, le fils du précédent et de Sovietkina.

Nous avons déjà rencontré cette dernière comme « courrier de Rakovsky ». **Maria Mitrofanova Sovietkina** figure également sur cette liste, avec la précision qu'il s'agit bien de la femme de Fedor Niklausevitch.

Ainsi cette découverte nous permet-elle de « reconstituer » cette famille de « bolcheviks-léninistes » massacrée à Vorkouta.

## La famille Enoukidze

Nous avons déjà rencontré **Lado Enoukidze**, élève-officier quand il fut déporté en 1928 et qui a été l'un des dirigeants de la grève de la faim de Magadan, fusillé en 1937.

Il était le neveu du vieux-bolchevik **géorgien Avelii Saprnovitch Enoukidze**, qui fut secrétaire de l'exécutif des soviets jusqu'en 1935 et qui fut fusillé en décembre 1937.

Nous avons trouvé sur la liste **Volodia Enoukidze**, avec l'indication qu'il est le neveu d'A.S. Enoukidze. On peut penser que ces deux hommes étaient frères.

## Des confirmations et des informations

Nous retrouvons bien **Viktor Borissovitch Eltsine**, l'ancien secrétaire de Trotsky, dont la trace fut longtemps perdue, et un **Mikhail Eltsine**, avec lui, **Faina V. Iablonskaia**, qui était l'épouse de Beloborodov et l'amie de Natalia Trotsky, **Grigori Iakovlévitch Iakovine**, l'historien de la révolution allemande,



mari de Pankratova et organisateur de la grève de 1936 à Vorkouta, **Sokrat Gevorkian** et **Vasso Adamovitch Donadze**, du comité de grève.

Dans son article sur les trotskystes chinois à Moscou, A.V. Pantsov nous avait parlé du rôle de **Bella Epstein**, enseignante à la KUTV dans la préparation de la manifestation des étudiants chinois devant la tribune officielle le 7 novembre 1927, en ajoutant que sa trace était perdue après sa déportation en 1928. On la retrouve à Vorkouta, sur notre liste.

Il en est de même pour **Lev Trigoubov**, qui avait assuré de Biisk la liaison avec Trotsky et Rakovsky, et pour **Ida Choumskaia**, qui correspondit d'exil avec Trotsky et Sedov.

Nos fiches sont complétées. Nous retrouvons un homme du groupe des déportés de Kansk, **Lev Agranovsky**, le métallo **Aleksandr Aleksandrovitch, Andrianov**, de l'Ecole du Parti, **Pol Golubtchik**, dont nous avons publié une lettre et nous trouvons un des frères **Papermeister, Valentin** ou **Efim**.

Mais il y a bien des noms que nous n'identifions pas : il reste du travail.

Il faut aussi élucider ce qu'était l'objectif de l'envoi, apparemment au début de l'année 1938, à l'isolateur de Verkhné-Ouralsk de l'étudiant de Moscou **Nikolai Ivanovitch Popov**, de **Flaks**, une vieille liaison d'exil de Rakovsky, de **Boris Chmiberg**, d'Odessa, du mathématicien **Iouri Aleksandrovitch Azagarov**, de l'Ukrainien **Zagouskine**, d'**Ivan Kozlov**, de **Papirmeister**, mais aussi de deux dirigeants connus comme tels, **G.I. Iakovine**, cité plus haut et **Igor Moiséévitch Poznansky**, ancien secrétaire de Trotsky.

S'agit-il d'un procès qui fut préparé puis annulé, personne n'ayant consenti aux aveux ? L'exécution de plusieurs d'entre eux a en tout cas été annoncée à Vorkouta.

## II

### Les Morts de Boutovo

On a donné peu d'écho en Occident à la découverte de ce charnier de quelque 20 000 cadavres, apparemment tous communistes, soviétiques ou étrangers, fusillés dans les années trente (34-40) et enterrés à quelques dizaines de kilomètres de Moscou. *Neues Deutschland* a publié une liste d'un peu moins de 300 noms d'Allemands parmi lesquels l'ancien trésorier du KPD, Artur Golke.

Une petite publication intitulée *Rabbtrel'n'ie spiski* nous donne une liste de 670 noms, comportant l'identité de la victime, sa date de naissance, son adresse, la date de son arrestation et parfois seulement celle de sa condamnation et de son exécution, ce qui semble indiquer que les bureaucrates furent alors débordés par le rythme des « juges » et des tueurs. On n'avait que des hypothèses sur les dernières années de ces femmes et de ces hommes.

Nous avons la réponse posée ci-dessus à la question concernant **Iossif Filippovitch Flaks** (né en 1890), qui se trouve dans le charnier.

C'est le cas du grand metteur en scène **Meyerhold** et du journaliste **Mikhaïl Koltsov**, exécutés tous deux le 21 février 1940, ce qui clot bien des débats. Le leader de l'Opposition ouvrière, l'architecte du parti pendant la Première Guerre mondiale, **A.G. Chliapnikov**, arrêté le 2 septembre 1936, a été fusillé un an après jour pour jour. Enfin le célèbre **M.N. Rioutine**, ancien stalinien devenu porte-parole d'une opposition qui se voulait « unifiée » a lui aussi été enterré là.

Le gendre de Trotsky et père de notre ami Siéva, Platon Ivanovitch **Volkov**, a été arrêté à Omsk le 19 février 1936. Il n'y a pas de date d'exécution. L'historien **G.S. Fridland**, arrêté en mai 1936 a été exécuté en mars 1937. Les anciens « droitiers » sont là aussi, **I.N. Slepkov**, fusillé le 15 mai 1937, et **N.A. Ouglanov** le 31 mai suivant, les dirigeants du Komsomol, dont **Kossarev**, les généraux fusillés avec **Toukhatchevsky**, une bonne partie des « témoins » des procès, Boukhartsev, Romm, Hrasche, Chestov, Rataitchak, etc., le personnel de l'Internationale et des partis étrangers à Moscou avec en tête le secrétaire du PC yougoslave **Milan Gorkic**, fusillé le 1er novembre 1937. Enfin, pour la petite

histoire du mouvement trotskyste, on relève que **Salomon Mikhailovitch Kharine**, « Joseph », qui s'était fait informateur de Staline et dont on imaginait seulement le destin, a bien été arrêté en mars et fusillé en novembre 1936.

Pour le reste, on peut suivre la préparation des procès à travers les dates d'arrestation de quelque-unes des victimes, jugées ou non. Ainsi le premier procès de Moscou a été précédé d'une vague d'arrestations de militants extr trotskystes ou zinoviévistes, en exil ou semi-liberté : ainsi, en mars, **Lev G. Ginsburg, V.I. Rechenitchenko** en déportation semble-t-il, avril-mai, **N.I. Mouralov, Iouri Gaven, K.I. Grunstein** et sa compagne **Revekka Askenazi, Iakov Arkadiévitch Kievlenko, Zinoviy G. Archavsky** et **Olga Smirnova** à Alma-Ata, **Esterman**, en juin-juillet, les zinoviévistes, **Guertik, Faivilovitch, Vuyovic**. Ces gens ont tenu bon et on s'en débarrasse comme de matériaux inutilisables en les fusillant, en octobre de façon générale.

Dans les chambres de torture, ils sont remplacés dès août 1936 par une nouvelle vague, des arrestations qui aboutiront au procès **Piatakov-Radek**, avec **Sachs-Gladnev, Aleksandr Tivel**, à celui de **Toukhatchevski** avec **Primakov, Putna** et **Okhotnikov** — que des auteurs américano-russes nous avaient fait fusiller dès 1935 — ou à l'exécution sans procès comme **Smilga**, en prison depuis la fin de 1934 et fusillé le 10 janvier 1938.

Signalons le cas, presque analogue par la durée de la résistance en prison et l'exécution sans procès public, de l'ancien dirigeant des Komsomol et de l'Internationale des Jeunes, la KIM, **Lazar Solomonovitch Chatskine**, arrêté le 10 février 1935 et fusillé en même temps qu'**I.T. Smilga** et **M.N. Rioutine** le 10 janvier 1937.

Est-ce le hasard qui a conduit au poteau à la même date trois des hommes de trois courants différents de l'opposition à Staline ? Ou au contraire une symbolique qui nous échappe, même si nous pensons la pressentir.

Ne doutons pas qu'une étude plus approfondie et systématique que celle que nous venons de faire pour nos lecteurs en lisant pour la première fois cette liste sinistre, nous apportera bien d'autres éléments d'interprétation et faits nouveaux dans l'histoire du stalinisme.

### III

## Réflexions sur les « capitulars » en URSS

L'ouverture des archives de l'ex-URSS, le développement de nos connaissances, nous amènent à nous poser de nouveaux problèmes. Ainsi celui des « capitulars », traités généralement avec beaucoup de dureté par Trotsky, voire par Rakovsky et Sosnovsky, en exil et en isolateur avant leur propre capitulation, parce qu'il s'agissait évidemment d'un front important dans le combat mené par l'Opposition de gauche et aussi sans doute parce que cette « dénonciation » faisait partie des règles du jeu.

Les premiers indices intéressants en contradiction avec ce tableau en noir et blanc nous sont apparus dans les archives de Trotsky. De toute évidence il y avait eu ce qu'on appelait à l'époque des « capitulations tactiques » : sur décision du « centre » ou de groupes locaux, un ou plusieurs membres de l'Opposition de gauche faisaient la déclaration nécessaire pour demeurer en liberté ou pour la recouvrer et pouvaient par conséquent continuer une activité en faveur de l'Opposition de gauche.

C'est incontestablement le cas du journaliste **A.A. Konstantinov** qui fut épargné par la répression de 1927 à 1930, de **N.I. Mekler**, de **Kharkov**, qui capitula en déportation mais ne jouit que peu de temps de sa liberté, de **Rafail** et de **Iakov Kotcherets**, deux des derniers contacts de Sedov en URSS, dont on a retrouvé la trace de capitulations antérieures.

La correspondance de Victor Serge avec Sedov, lors de son retour d'URSS, signale deux tentatives de « capitulations tactiques » de la part d'hommes dont l'importance est grande dans l'Opposition. **T.V. Saprnov**, dirigeant déciste, tenta l'opération avec la complicité de sa compagne et, par ailleurs, **G.M. Stopalov**, un ancien secrétaire de Trotsky, spécialiste de la lutte dans la clandestinité — en Ukraine sous Denikine, en Azerbaïdjan sous Staline —, qui tenta de reprendre sa liberté de mouvement à la fin de son temps d'isolateur mais n'y parvint pas et périt après la grève de la faim des prisonniers de Magadan.

Les découvertes récentes sur l'activité du « groupe Smirnov » montrent qu'il y eut aussi de nouvelles donnes. Dans sa correspondance avec Trotsky, Sedov désigne les partisans d'**Ivan Nikititch Smirnov** comme les « trotskystes ex-capitulards » pour les distinguer des autres. Il semble bien en fait qu'en 1932, il s'agissait du seul groupe trotskyste organisé de quelque importance agissant clandestinement.

Dans les lieux de déportation et les camps d'Union soviétique en revanche, ces gens semblent avoir obtenu leur « légitimité » trotskyste. Les hommes que Serge désigne comme rattachés au Centre b.l., de **Chabion à Konstantinov** — et à l'exception du seul **Kotcherets** — sont en fait internés à la suite de leur activité avec le groupe Smirnov. Et nous comprenons à travers la colère de Trotsky dans des lettres à Sedov que son vieil ami **Karl Ivanovitch Grunstein** a décidé de capituler, non pour capituler vraiment, mais pour... se joindre au groupe Smirnov.

Il y a plus. On sait que les comités de grève étaient constitués en tenant compte des groupes et tendances entre lesquels se répartissaient les déportés. Or le représentant des « trotskystes de droite », **Rafail Natanovitch Sakhnovsky**, ancien élève de l'Académie militaire de Moscou, que dirigeait l'ami de Trotsky N.I. Mouralov, avait poursuivi la lutte dans la clandestinité. Arrêté à Moscou dans les derniers jours de décembre 1928, il avait été déporté. Il avait capitulé en 1930. Il avait été de nouveau arrêté en 1933, condamné à l'isolateur en avril 1934, pour son activité dans le groupe Smirnov.

L'espèce « capitulards » n'était cependant pas éteinte dans la géographie politique des *oppositionalneri*. Il y avait en effet dans le Comité de grève de Magadan, un représentant ès-qualités de cette catégorie, le jeune ouvrier **David Maidenberg**. Il avait dix-neuf ans, travaillait à Krementchoug et militait aux Jeunesses communistes — c'était un « sans-parti » — quand il avait été arrêté pour la première fois comme *oppositionalner* en 1927 et exilé. Il « capitula » en 1928, fut de nouveau arrêté à une date inconnue de nous.

Nous le retrouvons en 1936 dans un convoi de prisonniers venus de *politisolatori* et concentrés à Vladivostok, un des plus combattifs assurément. C'est là qu'il se lie avec **Krol** et **Baranovsky**, constituant le « groupe des trois » qui fut le noyau dur de la grève de Magadan, le cœur du comité de grève de la faim. Il fut condamné et exécuté avec les autres dirigeants. Il n'avait pas trente ans. Il était toujours étiqueté « sans-parti » et « capitulard ».

Incontestablement, l'un des plus combattifs des hommes qui livrèrent cette ultime bataille oppositionnelle fut donc précisément le représentant des « capitulards ». Il faut donc méditer sur le caractère relatif de la notion en question. Le fait que d'anciens capitulards survivants comme le déciste **I.K. Dachkovsky** du temps de Khrouchtchev, puis **I.Ia. Vratchev**, à l'époque de Gorbatchev, se soient à nouveau manifestés en revendiquant la qualité d'*oppositionalneri* lors de la déstalinisation, prend alors une autre allure et explique que leur témoignage n'ait pas été contesté, en raison de cette capitulation, par des personnes vivant en URSS qui sympathisaient avec l'Opposition ou s'identifiaient à son combat. Ils avaient capitulé pour combattre ?

Pierre Broué

## Les « trotskystes » et la classe ouvrière soviétique

La bonne histoire des familles pour lecteurs du *Figaro* comme les prêches staliniens ouvriéristes pour faire oublier la misère et la persécution des ouvriers dans l'empire de la bureaucratie ont abouti à accoler deux images : les trotskystes, pour le commun des lecteurs, non seulement ne sont pas des ouvriers, mais, dans la mesure où ils critiquent, ne peuvent être que des coupeurs de cheveux en quatre, des gens qui ergotent et discutaillent au lieu de travailler et d'agir, bref des « intellectuels », dignes, sinon de leur mépris, du moins de leur commisération.

Parmi ces fervents d'auto-publicité qui ne cessent de célébrer l'existence de ces archives qui, selon eux, vont enfin leur permettre, à eux et à eux seuls, d'écrire pour la première fois une histoire véritable de l'URSS, il ne s'en est jusqu'à présent trouvé aucun pour vérifier, à la lumière de ces fameuses « archives de Moscou », leurs propres préjugés, ceux de leurs employeurs et de leur classe, concernant « les trotskystes », bref ce qu'ils savent ou croient savoir.

Comprenant pour ma part que ces archives et bien d'autres peuvent nous apporter bien des éléments utiles pour la réécriture ou l'amendement de l'histoire soviétique telle que nous la connaissons, j'ai profité de mes recherches sur Khristian Rakovsky pour lancer des sondes sur ce que pouvaient être en 1927, lors de leur défaite dans le parti, et de leur mise hors-la-loi, « les trotskystes » en URSS, non pas seulement dans « les archives de Moscou », ainsi portées aux nues, mais dans des archives d'une ville importante éloignée de la capitale, où je trouvais avec un personnel d'un dévouement total aux

chercheurs étrangers, dont la présence constitue pour eux un joyeux événement, celles du parti et de l'Etat dans la ville ouvrière ukrainienne de Kharkov.

Sans doute étais-je contaminé par les préjugés en vogue, car j'ai été surpris par le résultat que je communique ci-dessous à mes lecteurs un an après avoir donné l'essentiel de mes « découvertes » au congrès international des sciences historiques de Montréal où ils me semblent avoir éveillé un réel intérêt.

### **L'importance du contexte social**

Ma première remarque est une banalité qu'il vaut mieux ne pas omettre. Pour l'Union soviétique comme pour les pays capitalistes, l'Opposition de gauche a été d'abord et avant tout à l'image du parti dans lequel elle était née et où elle s'était implantée.

Un exemple suffira pour me faire comprendre de mes lecteurs. Si je prends les listes d'exclus de la République soviétique géorgienne — où il y a un pourcentage élevé d'exclusions — je ne vais y trouver que relativement peu d'ouvriers. Je trouverai en revanche un grand nombre de membres de l'intelligentsia, et surtout ce qu'on appelle des « travailleurs responsables », à savoir des cadres du parti et de l'administration gouvernementale et économique.

Tel était en effet le parti géorgien où la majorité paysanne ne se bousculait pas à la porte d'entrée. L'Opposition de gauche était à l'image de son parti, peu ouvrière.

L'Opposition de gauche avait-elle à l'échelle de l'Union une image ouvrière ?

Les grands porte-drapeau de l'Opposition de gauche ne sont évidemment pas des ouvriers, même dans leurs origines : ni Trotsky, ni Rakovsky, ne sont d'origine prolétarienne, même lointaine, et, soit dit en passant, cela n'a pas nui à leur popularité.

En revanche, les ouvriers sont nombreux dans le second rang de l'Opposition et ce sont avant tout, conformément à ce qu'est la société soviétique à l'époque, des métallos. Mentionnons les plus connus, Ivan Nikititch Smirnov, L.P. Serebriakov, A.G. Beloborodov, A.G. Chliapnikov, VA. Vorobiev, T.V. Saponov, V.I. Maliouta. On peut mentionner, à côté de ces



hommes qui vivent à Moscou, d'autres qui dirigent parti et soviets dans de grandes villes ; ainsi deux métallos à Rostov-sur-le-Donet à Barnaoul.

Tous ont quitté l'atelier et posé les outils avec la déclaration de guerre quand ils n'étaient pas déjà en prison et ont repris des fonctions de « travailleurs responsables » au temps de la victoire de la révolution. Ce sont des dirigeants, rétribués en tant que tels, avec un salaire sérieusement amputé par ce qu'on appelle alors le « maximum communiste », un plafond que les salaires des communistes, même très qualifiés, ne doivent pas dépasser.

Il y a relativement peu d'*oppositionalneri* dans les organismes dirigeants des syndicats et nous n'avons aucune explication à donner de ce phénomène. Il n'y a que quelques exceptions, d'autant plus frappantes. Il y en a quelques-uns que leur popularité a peut-être protégé jusqu'alors, des hommes qui, d'ailleurs, défendent dans les instances de la Profinintern les positions de l'Opposition de gauche. Citons S.I. Krol, le populaire « Krolik », qui est à la tête des syndicats de l'alimentation, ZG. Archavsky, du Bâtiment, A.G. Ichtchenko, président du syndicat des marinières d'eau douce. Un certain nombre d'entre eux dirigent d'importants départements, ceux de l'éducation dans la métallurgie, avec S.G. Rabinson, un proche de Radek, et dans l'industrie chimique, quelques-uns dans la Profinintern et peut-être un peu plus dans les secteurs « éducation » des syndicats à l'échelon des républiques comme V.I. Goloubenko, en Ukraine, qui connaît tout et tous.

Mais de façon générale, les ouvriers jouent un rôle considérable dans l'Opposition. Prenons l'exemple de Mikhaïl Bodrov. C'est un métallos de Moscou. Il quitte son travail afin d'organiser et d'assurer la liaison entre le « Centre » de Moscou et Trotsky à Alma-Ata. Trotsky l'a décrit, caché derrière une barbe de *moujik* qui lui appartient bien et conduisant sa troïka sur le sol glacé ou enneigé.

Cet homme est une sorte de résumé. Il est arrêté après l'exil de Trotsky car il a été repéré. Il est envoyé à l'isolateur de Verkhnéouralsk en 1931-1932, participe au vif débat d'idées qui traverse les rangs trotskystes et devient « trotskyste de gauche ». En tant que tel et gréviste de la faim de Verkhnéouralsk, il est expédié à Magadan en 1936, et constitue avec Samuil Krol et le jeune David Meidenberg — un jeune métallos des JC — le comité de direction de la Grève de la Faim. Il est fusillé avec les autres, évidemment.

Bodrov était un homme fait, mais les hommes jeunes qui apparaissent comme les nouveaux dirigeants à une échelle territoriale à partir des camps et

isolateurs au temps de l'exil sont presque tous de jeunes travailleurs dont les archives nous indiquent le passé militant et l'usine d'origine avec la spécialité.

Citons particulièrement deux hommes sur lesquels Sedov ne tarit pas d'éloges, F.S. Rodzévitch et Vsevolod Patriarka. Quant à V.T. Iassek, il a été auparavant l'un des dirigeants du fameux *Groupe ouvrier* de 1923 que Trotsky et Lénine ont accablé de critiques et fait interdire.

A Moscou, à travers plusieurs dossiers — mais pas ceux du NKVD — nous avons réuni sur plusieurs milliers de fiches, dont un bon nombre incomplètes, assez cependant pour avoir une idée de l'origine sociale et professionnelle des *oppositionalneri*, leur âge, la date de leur admission aux Jeunesses et au Parti celle de leur exclusion, les sanctions subies, les fréquentations, parfois des dénonciations et des PV de filatures.

Nous avons sélectionné 3000 cartes presque complètes et avons pu trouver que, parmi les exclus pour appartenance à l'Opposition de gauche en 1927, 44 % étaient des ouvriers des ateliers et 25 % d'anciens ouvriers, souvent placés à des postes de responsabilité, de directeurs d'usine à commissaires du peuple. Nous sommes convaincus que, du fait de la fluidité nouvelle de la société révolutionnaire, nous pourrions, avec un peu plus d'informations, voir augmenter le nombre des « anciens ouvriers » soit par le biais des officiers et commissaires politiques, soit à travers les étudiants dont la majorité étaient de vrais ouvriers d'usine passés par les facultés ouvrières, les *rabfaki*.

Pour Moscou nous avons 1446 fiches nominales dont les sources sont diverses : organisations du parti, bureaux de cellules ou de rayons, rapports d'indicateurs, GPU, et nombre ne portant aucune indication d'origine. Nous savons cependant qu'une bonne partie des « oppositionnels » furent donnés par quelques-uns des leurs seulement. Lors de leur capitulation deux responsables, et non des moindres furent particulièrement bavards : Radek remit 767 noms d'*oppositionalneri* inconnus de l'appareil, Vratchev venant loin derrière, mais détaché du gros de la troupe avec 137 dénonciations pour cette ville où il était le responsable de l'Opposition.

Les générations sont représentés de façon à peu près semblable dans l'Opposition et dans le parti. La première compte toutefois un peu plus de Vieux-Bolcheviks — les membres du parti d'avant 1917 — et 54% de ses membres sont entrés au parti après 1917.

En ce qui concerne l'âge, les gens de l'Opposition sont jeunes et même très jeunes : 85 % d'entre eux ont moins de 35 ans et, pour détailler un peu plus, 35% ont moins de 25 ans, 33 entre 25 et 30 ans, 25 entre 30 et 35 ans. Pour une étude plus détaillée, nous pouvons faire une esquisse avec les fiches de Moscou et celles de Kharkov, à partir de fiches d'exclus comportant, noms, profession, parfois âge et toujours date d'entrée au parti.

## L'Opposition à Moscou

La moitié de ces fiches portent sur des gens qui sont employés dans l'administration soviétique, surtout l'administration économique ; quelques-uns sont des techniciens — statisticiens, ingénieurs, contremaîtres — et « travailleurs responsables » dans des organismes centraux. Par ailleurs, on dénombre 36 % de travailleurs, 5 % d'étudiants, dont 2 % de l'Institut des Professeurs rouges, 4 % de militaires, officiers ou cadets, 3 % d'anciens tchékistes récemment congédiés, 2 % d'enseignants.

Nous savons que presque tous les employés et « travailleurs responsables » de l'Opposition en 1926-27 étaient d'anciens « révolutionnaires professionnels » ou des ouvriers avancés de 1917, de même que la majorité des étudiants provenaient des *rabfaki*, même à l'Institut des Professeurs rouges.

On doit souligner que, dans la capitale, le rayon qui compte le plus d'oppositionnels est le plus prolétarien, c'est Krasnaia Presnia. Son secrétaire « Gricha » Belinky a été l'un des premiers exclus en 1926 — remplacé par M.N. Rioutine. Un rapport indique que, dans une seule des usines de ce rayon on compte 36 *oppositionalneri*. Il y en a dans toutes les grandes usines de Moscou, au total dans plus de quarante d'entre elles.

La tentative de « sortie » de l'Opposition à l'automne 1926 s'est soldée par la perte de deux de ses bastions, la cellule des cheminots de Riazan-Ouralsk et celle de l'usine d'aviation *Avioprobor*. Elle a cependant su conserver deux cellules importantes dans Krasnaia Presnia : *Krasny Oktyabr* qui compte 3200 ouvriers et 112 membres du parti et *Proletarskii Trud* dont le secrétaire de cellule est l'*oppositionalner* Tarkhov.

Certains des ouvriers membres de l'Opposition unifiée, des gens comme Pavel et G.D. Novikov, F.F. Petoukhov, A.I. Tkatchev, Nevel, Ogoltsev, du *Trampark* sont aussi connus à Moscou que les dirigeants du Parti. On trouve dans le groupe dirigeant de la fraction oppositionnelle Iouri Piatakov, membre

du Comité central, Sergéï Restzov, membre du bureau du comité de ville du parti et Anatoli Tkatchev, mécanicien de locomotive, ancien secrétaire de la cellule du parti de Riazan-Ouralsk. Au comité du parti de Moscou lui-même, il n'y a pas moins de dix *oppositionalneri* autour de Restzov.

Cs gens-là sont de tous les âges, de toutes les générations de parti avec évidemment plus de Vieux-Bolcheviks proportionnellement qu'ailleurs. Il y a un groupe d'hommes jeunes, étudiants ou étudiants/ouvriers difficiles à appréhender, car il y a beaucoup de noms sans profession ni origine.

Bien entendu il nous manque quelques informations, mais on peut supposer que le tableau général pour l'URSS se retrouve dans la capitale avec bien entendu une plus forte proportion d'ouvriers devenus « travailleurs responsables » ou « commandants d'ouvriers » selon la formule de Boukharine, ainsi que de Vieux-Bolcheviks. En tout cas, quand les plus âgés dont la majorité sont très connus, sont exilés en 1937 et le « centre » réorganisé, les nouveaux membres du Centre désormais clandestin proviennent des rangs des ouvriers de Moscou.

A l'époque de la chute du second « Centre » avec les arrestations de Voronsky, Drobnis et autres dans les derniers jours de 1928, *Biulleten* clandestin de l'Opposition de gauche annonce l'arrestation d'environ 300 ouvriers de Moscou, et ne donne qu'une vingtaine de noms déjà bien connus.

## **Kharkov**

L'étude de Kharkov s'est révélée particulièrement intéressante. D'abord il n'y a pratiquement pas de zinoviévistes dans l'Opposition unifiée. La documentation est abondante. Il y a de longues listes d'exclus, des rapports très détaillés de Postychev qui est un fonctionnaire intelligent et réfléchi. L'Opposition unifiée a continué à s'y exprimer dans le débat à l'intérieur du parti jusqu'à la fin de 1927 et nous avons un écho, bien qu'atténué, de ce que disent ses porte-parole, dans les rapports conservés.

Pendant le débat final de 1927, seuls les *oppositionalneri* déjà exclus se sont exprimés ; une décision qui visait à « protéger » ceux qui n'avaient pas encore été exclus. Mais l'appareil fait pression sur chacun et arrache finalement quatre défections, trois ouvriers de GMZ, l'usine électrique qui était jusque là le bastion des *oppositionalneri*, Fedor Zakharov, Chakhmatov et Reznikovitch, ainsi que le bureaucrate Boris Kratchevsky. Tous les quatre donnent de longues listes de noms de fractionnistes contre lesquels commence la procédure disciplinaire.

Elle va être longue, car les *opposizionneri* s'accrochent. Ils ne seront démasqués que l'un après l'autre. Un exemple suffira pour le démontrer : Postychev annonce que l'Opposition a obtenu 155 voix pour le congrès. Mais nous savons qu'après cette date, il y a plus de 250 exclusions.

Au début, les patrons de l'appareil indique que l'Opposition est implantée selon eux dans dix usines — ce qui est déjà loin au-dessus des chiffres des communiqués usuels — mais les pointages permettent de voir qu'en fait elle est implantée dans vingt usines. Ses membres ont des postes responsables à Tiniakova, à GEZ au Club du Métallo. Les dirigeants du parti eux-mêmes disent qu'à la GIU il y a 107 *opposizionneri*.

Pour leur faire la chasse, il y a plus de neuf commissions de contrôle spéciales en fonctionnement fin décembre. Pourtant, malgré la chasse dont ils sont l'objet, les *opposizionneri* continuent à se manifester et en 1928, l'un d'eux, le jeune métallo Boris Vajnstok prend la parole à l'assemblée de rayon pour défendre les idées de l'Opposition de gauche.

Nous avons pu finalement dresser une liste de 259 membres exclus dont l'analyse est plus facile et les conclusions plus claires qu'à Moscou. Sur 259 exclus, il y a 196 ouvriers, c'est-à-dire 81 %. 70 % d'entre eux ont moins de 30 ans, et 38 % moins de 25 ans. Il est clair qu'ici l'Opposition de gauche est un mouvement de la jeunesse ouvrière.

En outre ils ont avec eux une poignée de brillants intellectuels, chercheurs et professeurs marxistes. Le noyau dirigeant, ce sont de jeunes Vieux-Bolcheviks connus pour leur rôle dans la clandestinité contre le régime tsariste et surtout pendant la Guerre civile, où certains d'entre eux ont bien gagné leurs galons d'internationalistes. Deux noms émergent.

Vladimir Aleksandrovitch Degot', « Volodia », typographe, a déjà milité en France avant-guerre, alors qu'il y avait émigré. Il avait été des proches de Lénine à Paris. Il fut connu comme l'un des organisateurs clandestins d'Odessa contre l'occupation de l'Armée française, avant d'être envoyé par le Bureau du Sud de la Comintern, que dirigeait Rakovsky, en France et en Italie pour prendre contact avec les premiers communistes de ces pays et les inviter à venir prendre part au 2e congrès. A Kharkov, il enseignait le marxisme à l'université, c'est-à-dire qu'il s'efforçait d'apprendre à ses élèves à penser en se servant de leur propre tête.

L'autre, c'est Nikolai Vassilievitch Goloubenko. Il n'avait fréquenté l'école que deux ans, avait travaillé en usine encore enfant, était devenu un

bolchevik alors qu'il n'avait que 17 ans, en 1914. Il avait lutté comme clandestin contre Denikine au temps où l'armée blanche de ce dernier occupait l'Ukraine. Le Parti l'avait envoyé à Odessa où il avait été secrétaire du Comité insurrectionnel de la ville et responsable de la « fraternisation » avec les soldats français. C'était un véritable révolutionnaire prolétarien, qui avait ensuite commandé au front une division, reçu l'Ordre du Drapeau rouge. Après la Guerre civile, il était retourné au travail, se chargeant des questions d'éducation dans les syndicats, dans une mission où il était à la fois éducateur et organisateur. Il était très populaire et les travailleurs ukrainiens organisèrent une grève de protestation quand il fut arrêté en 1928.

Ainsi ceux qu'on appelle « les trotskystes » sont à Kharkov de jeunes travailleurs — en nombre non négligeable — qui se dressent contre la politique stalinienne sous la direction d'une poignée de dirigeants survivants de la Guerre civile et du travail clandestin. Il est temps de se souvenir que Trotsky s'élevait avec indignation contre la qualification de « trotskystes », que Rakovsky répondait aux policiers staliniens qu'en ce qui le concernait, il n'était pas plus trotskyste que Trotsky.

Cette enquête devra être poursuivie dans d'autres villes de l'ex-Union soviétique. D'ores et déjà, elle nous permet de nous remémorer que le terme de « trotskystes » fut employé par les staliniens pour désigner leurs adversaires à l'intérieur du parti, qui se réclamaient du bolchevisme et s'intitulaient eux-mêmes « bolcheviks-léninistes ». Bolcheviks et léninistes, ils combattaient dans leur parti la bureaucratie stalinienne. Ils se voulaient les continuateurs des révolutionnaires d'Octobre, non les partisans d'un homme, fût-il de la stature de celui qui les dirigea alors. Peut-être la déstalinisation de l'histoire pourrait-elle consister aussi dans le rétablissement de ces vérités toutes simples ?

## **La fin d'un courant ouvrier de masse**

Soulignons-le également. Qu'il y ait eu en 1927, après quatre années de campagne déchaînée dans la presse et de répression dans le parti, au moins 259 bolcheviks-léninistes organisés, dont plus des trois quarts étaient des ouvriers d'usine, et que d'autres aient continué le même combat pendant encore au moins un an, prouve que nous avons affaire à un authentique courant du mouvement ouvrier plongeant ses racines au profond des masses. Peut-être pourra-t-on comprendre sa force exceptionnelle, niée par pratiquement tous les historiens quand on se souviendra que l'organisation bolchevique de Kharkov, au début de 1917, comptait, au témoignage de Chliapnikov, environ 120 membres, soit moins de la moitié des effectifs bolcheviks-léninistes de 1927.

Il a fallu pour en venir à bout une répression exceptionnelle, une sauvage volonté d'extermination, une terreur étalée sur des décennies. De ces jeunes gens, hommes et femmes, il n'y a plus que des traces dans la documentation, le plus souvent dans la correspondance de Trotsky et de Sedov, des questions : « Et Un Tel ? Que devient-il ? ».

Ceux dont on se préoccupait ainsi étaient alors, parfois jusqu'en 1934, des militants clandestins, des exilés en Sibérie ou Asie centrale, qui parfois font parvenir une lettre, des prisonniers politiquement très actifs enfin dans les *politisolatori*, à Verknéouralsk, Chéliabinsk, Souzdal. On trouve beaucoup de noms connus et quelques-uns de ceux de nos Kharkoviens de 1927 parmi les nombreuses victimes des exécutions collectives à la mitrailleuse après les grandes grèves de la faim des détenus de ces camps à Vorkouta et Magadan. Ils ont combattu jusqu'au bout pour leurs droits de prisonniers politiques, contre le massacre de leurs camarades et les Procès de Moscou.

Nombre d'entre eux ont capitulé. Il est impossible d'en connaître la proportion, au moins pour le moment. Bien entendu les « capitulards » furent la majorité. Mais la grande majorité d'entre eux furent arrêtés de nouveau. Et pas seulement à cause de leur passé. Il y eut en fait toutes les nuances de la capitulation, depuis les militants qui se firent mouchards jusqu'à d'autres qui se reprirent et étaient représentés ès-qualités en tant qu'« ex-capitulards » au comité central de grève de Magadan par exemple. Tous en tout cas redevinrent ouvriers, mais au travail forcé dans la condition d'esclaves.

On peut en suivre quelques-uns, de leur arrestation à leur mort. Nous avons déjà mentionné la biographie de Bodrov. Degot', lui, fut épargné par l'arrestation en 1927 grâce à sa capitulation politique. Il fut de nouveau arrêté en 1938, mourut en 1944, nous ne savons pas dans quelles conditions. Goloubenko fut arrêté en 1928 et capitula aussi, probablement en 1929. Il fut dénoncé par Radek au deuxième procès de Moscou, arrêté et exécuté sans avoir capitulé, sans avoir avoué, sans avoir été « jugé ».

Ce qui est certain, c'est que quelques *oppositionalneri* ouvriers seulement, deux ou trois pas plus, survivaient à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, et tout à fait par hasard. Nous n'avons aucun élément qui nous permette de penser qu'il y eut quelque continuité d'une telle tradition « bolchevik-léniniste » jusque dans la classe ouvrière soviétique de nos jours. La répression avait fait son œuvre, table rase.

## ***Les Départs***

### **Florestan Fernandes (1920-1995)**

Le savant et intellectuel marxiste brésilien Florestan Fernandes est mort à São Paulo le 10 août 1995. Historien et sociologue, il intitula un de ses derniers écrits : « La Révolution, ce fantôme qui n'a pas été conjuré ».

Il avait réussi dans la tâche difficile qu'il s'était assignée de fonder au Brésil une sociologie scientifique sur la base du développement de la pensée marxiste tout en combattant le dogmatisme et les falsifications staliniennes.

Il fut professeur à la faculté de philosophie depuis 1945 et influença plusieurs générations d'étudiants.

Il fut militant trotskyste de 1943 à 1952 dans le Parti socialiste révolutionnaire d'Herminio Sacchetta qui avait lui-même rompu avec le PCB en 1938 après des années d'opposition. Il l'a raconté à la revue *Teoria y Debate* n°13 de février 1991 :

« J'ai commencé à fréquenter les rédactions de *O Estado de São Paulo* et surtout de la *Folha de Manha* où j'ai fait la connaissance d'Herminio Sacchetta, dirigeant du Parti socialiste révolutionnaire, dans une cellule à laquelle appartenaient Sacchetta, Rocha Barros, Plínio Gomes de Mello, Vítor de Azevedo et José Stacchini ».

Ce sont ses propres camarades de parti qui ont insisté pour qu'il délaisse les tâches dites militantes afin de se consacrer entièrement à la recherche et à l'enseignement comme une tâche plus importante encore. Il revint pourtant plus tard à l'activité politique en adhérant à sa fondation au Parti des Travailleurs de Lula. Il fut élu député fédéral en 1987 — réélu ensuite — avec le plus grand nombre de voix de tous les candidats du PT sauf Lula. Il s'agissait pour lui, disait-il, de « la lutte pour le socialisme prolétarien et révolutionnaire ».

Florestan est mort victime de l'arriération de son pays et de l'effondrement de son système de santé sous les coups des bandits à la Collor. Au cours d'une opération bénigne, il subit une transfusion sanguine qui lui injecta le virus de l'hépatite B. Après une longue résistance, il en est mort, assassiné.

Ses amis viennent de publier en son honneur *Em busca do Socialismo*, ses derniers écrits, présentés par Oswaldo Coggiola, aux éditions Xama de Sao Paulo.

### **Calvès André dit Christian dit Ned (1920-1996)**

Né en Bretagne, initié à la lutte de classes par la grande grève de l'arsenal de Brest en août 1935, il entre à 16 ans aux Jeunesses socialistes puis, allant toujours plus à gauche, rejoint les JSOP (Jeunesses socialistes ouvrières et paysannes), du parti fondé par Marceau Pivert en 1938. Il rejoint le POI clandestin par l'intermédiaire de son ami Gérard Trévien, un Brestois aussi. Il y fait partie du



réseau qui se consacre au « Travail allemand » en Bretagne et qui recrute des soldats de la Wehrmacht. Lorsque la répression se déchaîne et que la plupart des camarades sont arrêtés, glissant entre les mailles, il se déplace à Paris et, sur décision de l'organisation, il rejoint les FTP avec lesquels il effectue de nombreuses opérations, notamment la liquidation de l'ex-socialiste Barthélemy, devenu collaborateur. A la Libération, il combat dans les rangs des FTP de la Compagnie Guy Môcquet. A la fin de la guerre il reprend son métier, s'accommode mal de la scission du PCI et surtout de l'inaction, cherche sa voie parmi les organisations qui se réclament du trotskysme. Il est au PSU l'un des élus de la tendance « socialiste révolutionnaire ». Il est resté lui-même jusqu'au bout, jovial et gouailleur, courageux et ferme, chaleureux et humain. Il nous laisse en partant un beau cadeau, son autobiographie, *Sans Bottes ni Médailles*, publiée par La Brèche en 1984. C'est le moment ou jamais de la lire, en hommage et parce qu'elle est passionnante.

### **Scheuer Georg dit Langer, Dr Matzner (1915-1996)**

Georg Scheuer, qui était né à Vienne le 8 décembre 1915, y est mort à 81 ans, le 19 septembre 1996. Il est étudiant à Vienne quand il adhère aux Jeunesses communistes et, peu après, il est condamné en 1935, pour son activité politique, à douze mois de prison. A sa libération, Georg, qui s'intéressait à Trotsky et à l'Opposition de gauche, se rendit à Prague pour y rencontrer Jan Frankel, l'ancien secrétaire de Trotsky, alors en « tournée » pour le compte des « bolcheviks-léninistes ». La situation politique a bien changé. Comme nombre de JC, il rejoint une nouvelle organisation, qu'il contribue à fonder, les RK (*Revolutionäre Kommunisten*), qui publiaient le mensuel *Bolschewik*. De nouveau arrêté à la fin de cette même année 1935, il est condamné à 18 mois de prison en novembre 1936, puis, en appel, à 5 ans de réclusion à régime sévère pour « haute trahison ». Bénéficiant en 1938 d'une amnistie générale, il émigre et, avec son camarade Karl Fischer, participe à Périgny à la Conférence de fondation de la IVe Internationale, où le droit de vote leur est refusé. Ils sont hostiles à cette fondation. Le groupe des RK se maintient en France dans une semi-légalité dans la région de Montauban, puis, pendant le reste de la guerre, sous la forme du RKD dont Scheuer était l'un des principaux dirigeants. Après la guerre il abandonne toute activité politique proprement militante mais suit de très près les développements dans les formations communistes anti-staliniennes. Il est l'un des anciens qui consacrent beaucoup de temps, dès ses débuts, à l'Institut Léon Trotsky et sa silhouette était familière aux camarades de la rue Descartes. C'était un merveilleux conteur dont on profita jusqu'à son départ en Autriche où il travailla beaucoup pendant ses dernières années, conservant toujours un contact épistolaire avec Pierre Broué, envoyant suggestions, critiques et encouragements. Nous disons à Christa combien nous partageons sa peine. Salut, Georges. On t'aimait bien.

# Réponses à des critiques peu bienveillants

La publication du numéro spécial sur Raoul nous a valu un courrier abondant. Bien des camarades, émus, nous ont remerciés. Des jeunes ont découvert Raoul. Nous n'avons pas perdu notre temps. Merci de nous l'avoir dit à plusieurs voix. Restent des textes critiques, disons un et demi. Répondons brièvement, sans polémique car plusieurs points demandent réponse :

1. Nous ne connaissons de « règlements de compte » que dans le « milieu ». Nous n'en sommes pas. Cette accusation émane de gens qui exagèrent grossièrement ou manient mal leur langue.

2. Bien entendu nous avons choisi dans les textes de Raoul dont nous disposions. Comme choisit tout historien, tout écrivain, tout journaliste. Ecrire, c'est choisir. Quelques informations sur ce choix :

- quatre camarades ont tout dépouillé et choisi les textes à utiliser.
- on a banni les textes agressifs ou qui pouvaient passer pour tels.
- on a écarté ceux qui pouvaient nuire à la sécurité d'emploi ou de retraite de tel ou tel.

- on a systématiquement recherché les textes plaidant pour le PCI et expliquant l'attachement qu'avait pour lui Raoul.

- on a écarté les excès de langage, et quand leur suppression n'était pas possible sans fausser le sens, on a mis les initiales à la place des noms.

3. L'auteur du travail de rédaction avait le plus grand respect et la plus vive amitié pour Gérard Bloch et l'a écrit et manifesté souvent quand d'autres, qui jouent aujourd'hui les justiciers, l'injuriaient grossièrement et, je le répète, l'humiliaient. Les témoins, hélas, ne manquent pas.

4. L'auteur n'avait pas non plus la moindre visée agressive à l'égard de Stéphane Just en disant qu'il avait été prisonnier de guerre et venait des Jeunesses socialistes quand il est devenu trotskyste, jeune militant enthousiaste et curieux d'apprendre. Il l'estimait. Ce qu'il a été plus tard, nous n'en parlons pas.

Il faudrait des pages pour corriger les interprétations tendancieuses, les déformations délibérées, les petites bassesses qui foisonnent dans une frénésie d'amalgame et de réquisitoire, typiquement stalinien, de l'un de ces textes écrit par un homme qui, après avoir perdu l'estime de ses amis et la confiance de son employeur, pourrait craindre de perdre son emploi. On lui laisse la responsabilité qui est la sienne. Tristement. Une telle chute, cela ne réjouit pas.

Achévé d'imprimer  
d'après les documents fournis,  
en novembre 1996  
IMPRIMERIE LIENHART  
à Aubenas d'Ardeche

par



Dépôt légal novembre 1996

N° d'imprimeur : 8777

Printed in France

## OEUVRES DE LÉON TROTSKY

C'est en 1978 qu'est paru le premier volume de la publication de l'Institut Léon Trotsky, les *OEuvres*, de mars à juillet 1933, premier volume de la première série des oeuvres d'exil du révolutionnaire russe, publiées sous la direction de Pierre Broué.

De 1978 à 1980, l'Institut Léon Trotsky a ainsi publié sept volumes qui reposaient sur les écrits publiés de Léon Trotsky, la partie « ouverte » des archives de Harvard et différentes archives à travers le monde.

Depuis 1980, à partir du volume 8, le travail qui a été épaulé par la R.C.P. 596 puis la Jeune Equipe « Histoire du Communisme » du C.N.R.S., repose désormais principalement sur la partie « fermée » des papiers d'exil de Trotsky, à la Houghton Library de l'Université de Harvard.

La première série de cette publication s'est terminée avec le volume 24 en septembre 1987.

La nouvelle série est commencée avec les volumes I, II et III : elle couvrira la période de 1928, l'exil de Trotsky à Alma-Ata, jusqu'en 1933, l'appel à la construction de la IV<sup>e</sup> Internationale. On a également prévu des volumes de compléments, sur la base de la partie « fermée » pour 1933-1935.

On peut se procurer les volumes des Œuvres en s'adressant à l'administration des Cahiers Léon Trotsky ainsi qu'aux librairies de la Selio, 87, rue du Faubourg-Saint-Denis, Paris (10<sup>e</sup>), et de la Brèche, 9, rue de Tunis, Paris (11<sup>e</sup>).

ISSN 0181 - 0790

Prix : 80 F

**Cahiers Léon Trotsky** □ **Institut Léon Trotsky**